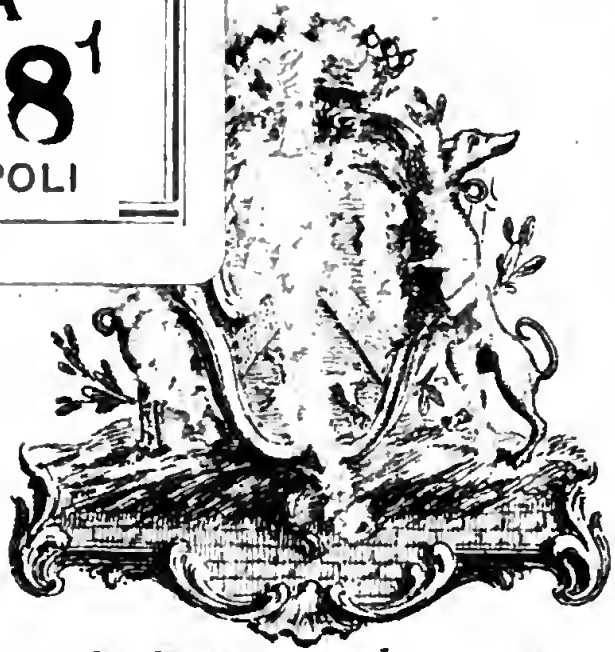
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
38[1]
NAPOLI



De la Bibliothéque de
Mr. DE VILLARCEAUX.

II пиф. palat.
A 38

123.2.

534

ŒUVRES

DE MADAME ET DE MADEMOISELLE

DESHOULIERES.

TOME PREMIER.

534.7

627 C18
JBN

OEUVRES
de Mr. et Mlle DESHOULIÉRES
Nouvelle Edition

TOME PREMIER.

A PARIS
Chez Prault *fils Quay de Conty*

M. D. CC. XLVII.

ŒUVRES

DE MADAME ET DE MADEMOISELLE

DESHOULIERES.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de leur Eloge Hiſtorique & de pluſieurs Pièces, qui n'avoient pas encore été imprimées.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA

A PARIS,

Chez PRAULT Fils, Libraire, Quay de Conty.

MDCCXLVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT

ſur cette nouvelle Edition.

LA réputation de Madame & de Mademoiſelle Deshoulieres eſt établie, & il ſeroit inutile de vouloir ici prévenir le Public en leur faveur. Il ſuffit d'apprendre aux Lecteurs quelles ſont les nouveautés qu'on leur préſente.

Toutes les Editions qui ont paru depuis la mort de Mademoiſelle Deshoulieres ſont conformes l'une à l'autre, & ne renferment que ce qui ſe trouvoit dans les précédentes ; c'eſt aujourd'hui qu'on ſonge, pour la premiere fois, à rendre en quelque ſorte le dernier devoir à ces deux Muſes, en faiſant imprimer un Recueil complet de leurs Poëſies.

Les nouveaux Ouvrages, que l'on a raſſemblés ici, & qui dans les Tables ſont marqués d'un *, ont été fidellement copiés d'après les Originaux même de Madame & de Mademoiſelle Deshoulieres, reſtés parmi leurs Papiers. On ne s'eſt réſervé que la liberté du choix. Ce qui pouvoit être le plus agréable au Public, lui eſt livré, ſoit en entier, quand les Pièces en ont paru dignes; ſoit par fragmens, lorſqu'il s'eſt trouvé des endroits moins capables de ſoutenir le nom de leurs Auteurs, & le reſte a été abſolument rejetté. Si quelques perſonnes trouvent encore que la ſévérité pouvoit aller plus avant, elles doivent ſe ſouvenir qu'il eſt un reſpect pour les productions des Perſonnes illuſtres qui approche ſouvent de la ſuperſtition.

Quant aux Poëſies imprimées antérieurement, on n'a pas cru raiſonnable de priver le Public de ce

qui a déja paru ſous ſes ïeux, & qui eſt, pour ainſi dire, en ſa poſſeſſion. Ainſi on a eu l'exactitude de n'en retrancher aucune.

Ces Pièces ſont diſtribuées ici ſuivant l'ordre des tems, autant qu'il a été poſſible, & l'on y a ajoûté les noms de la pluſpart de ceux auxquels elles ſont adreſſées. C'eſt à quoi l'on n'avoit point penſé dans les autres Editions. On a auſſi raſſemblé dans celle-ci quelques Vers, qui ont un rapport immédiat aux Poëſies, ou aux Perſonnes de Madame & de Mademoiſelle Deshoulieres.

L'Eloge Hiſtorique, qui ſe trouve à la tête du premier Volume, eſt le ſeul morceau, pour lequel l'Editeur ait quelque indulgence à demander. On voudra bien pardonner au ſtile en faveur des faits; & la curioſité de connoître plus particulièrement Madame & Mademoiſelle Deshoulieres, fera ſupporter l'Ouvrage.

Il eſt ſeulement néceſſaire d'ajoûter, pour établir la confiance des Lecteurs, que tout ce qu'on y rapporte a été tiré des propres Œuvres de Madame & de Mademoiſelle Deshoulieres, de leurs Titres, de leurs Papiers, & des Lettres qu'on leur écrivoit. On a ſuivi d'ailleurs les avis du peu de Perſonnes encore vivantes, qui ont été en liaiſon avec elles; & l'on a pris pour baſe les Mémoires, qu'a laiſſés ſur ce ſujet feu Monſieur de Chambors, Capitaine dans le Régiment Colonel-Général Cavalerie, & de l'Académie des Belles-Lettres, qui avoit êté ami de Mademoiſelle Deshoulieres, & qui eſt mort en 1743.

ELOGE HISTORIQUE

DE MADAME ET DE MADEMOISELLE

DESHOULIERES.

ANTOINETTE du Ligier de la Garde, nâquit à Paris vers l'année 1633 ou 1634 de Melchior du Ligier Seigneur de la Garde, Chevalier de l'Ordre du Roi, & de Claude Gaultier. Monſieur de la Garde, qui jouiſſoit d'une fortune aſſez conſidérable, avoit d'abord été Maître-d'Hôtel de la Reine Marie de Médicis, & étoit attaché pour lors en la même qualité à la Reine Anne d'Autriche. Il avoit deux Fils, dont l'un ſe nommoit M. de Fontaine, & l'autre l'Abbé

de la Garde, & quatre Frères avancés dans le Service. L'aîné, Baron de Fontaine, avoit un Régiment en Hollande; un autre, Meſtre de Camp du Régiment de la Couronne, fut tué d'un coup de canon au Pont de Cé; un troiſième mourut de chagrin de la mort de Dom Philippin, Bâtard de Savoie, dont il avoit été Parein lorſqu'il ſe battit contre le Maréchal de Créqui; & le quatrième étoit Commandant de Bourg en Breſſe.

Madame de la Garde étoit Nièce de M. de Videville, premier Intendant des Finances ſous le Règne d'Henri III. & Préſident de la Chambre des Comptes de Paris.

La nature prit plaiſir à raſſembler en Mademoiſelle de la Garde, les agrémens du Corps & de l'Eſprit à un point qu'il eſt rare de rencontrer. Elle avoit une beauté peu commune, une taille audeſſus de la médiocre, un maintien naturel, des manières nobles & prévenantes; quelquefois un enjoûment plein de vivacité, quelquefois du penchant à cette mélancolie douce, qui n'eſt pas ennemie des plaiſirs; elle danſoit avec juſteſſe, montoit bien à cheval & ne faiſoit rien qu'avec grace.

Lorſqu'elle entra dans le monde, les

Romans étoient regardés comme l'école de l'eſprit & de la politeſſe. Elle s'y livra pour ſuivre la coûtume établie : mais elle ne borna pas là ſon application. Avide de s'inſtruire, elle forma très-jeune la réſolution d'étudier le Latin, l'Italien & l'Eſpagnol. Ce projet ne fut pas pour elle un ſimple deſir ; & dans la ſuite les Auteurs les plus eſtimés de ces trois Langues lui devinrent familiers.

Son inclination pour la Poëſie ſe montra d'abord au plaiſir, qu'elle prenoit à la lecture des Vers. Ce fut d'Heſnault *, qui lui fit appercevoir les talens, qu'elle avoit pour y réuſſir elle-même, & qui lui apprit les Règles de la Poëſie Françoiſe.

REMARQUE.

* Jean d'Heſnault étoit Pariſien & ami de Chapelle, avec lequel il avoit étudié la Philoſophie de Gaſſendi. On ne comprend pas pourquoi Bayle rapporte tant de particularités odieuſes à la mémoire de cet Auteur. Il n'a jamais fait de ſiſtême contre l'Immortalité de l'ame, ni conſulté Spinoſa. Son ſeul crime, ſi ç'en eſt un, fut de traduire en Vers François le Poëme de Lucrèce, dont les principes ont tant de rapport avec ceux de Gaſſendi. Un Confeſſeur lui en ayant fait ſcrupule, il brûla ſon Ouvrage, dont il n'eſt reſté que les cent premiers Vers, qui peuvent faire regretter le reſte. Ses amis les avoient copiés ou retenus de mémoire. Il mourut en 1682, âgé de 70 ans, & eſt Auteur du Sonnet irrégulier de l'Avorton & de pluſieurs autres Ouvrages imprimés en 1670.

Mais quiconque fera la comparaiſon de leur ſtile, de leurs penſées & de la ſtructure de leurs Vers, jugera ſans peine que l'Elève a pour le moins égalé le Maître. Ses Parens la marierent en 1651. à Guillaume de la Fon de Boiſguerin, Seigneur Des Houlieres, Gentilhomme de Poitou, & Petit-Neveu de M. de Boiſguerin, Gouverneur de Loudun, qui refuſa le Bâton de Marêchal de France, que lui offroit Henri IV. à condition de quitter la Religion prétendue réformée.

Monſieur Deshoulieres étoit né en 1621. Il étoit entré dans le ſervice en 1642 & avoit donné en pluſieurs occaſions des marques de ſa valeur & de ſon application au métier de la Guerre. Bon Officier d'Infanterie & habile Ingénieur, il s'étoit acquis l'eſtime du Duc d'Enguien qui, lorſqu'il êtoit devenu Prince de Condé & Grand Maître de France, lui avoit accordé une Charge de Maître-d'Hôtel du Roi, un Emploi de Gentilhomme ordinaire à ſa ſuite, un logement dans ſon Hôtel, & une Compagnie dans un de ſes Régimens d'Infanterie, qu'on appelloit alors le petit Condé. Monſieur Deshoulieres devint enſuite Lieutenant Colonel de ce Régiment, & fut fait Sergent-Major de Bataille, Grade militaire

en uſage en ce tems-là. Peu après ſon mariage il fut obligé de s'éloigner de ſa Femme, pour aller joindre Monſieur le Prince en Guïenne. Les mouvemens contre le Miniſtère, qui éclatoient dans cette Province, dégénérerent enſuite en une Guerre civile, dont le feu ſe répandit par tout le Roïaume; & Monſieur le Prince n'aïant voulu ſe prêter à aucune voie de conciliation, ſe vit contraint, ſur la fin de l'année 1652. de ſe rendre avec ſes Troupes ſur la frontière de Champagne. Il paſſa de là en Flandres, où il fut fait Généraliſſime de l'Armée d'Eſpagne. Sa ſortie du Roïaume entraîna ainſi Monſieur Deshoulieres au ſervice des ennemis de l'Etat, & Madame Deshoulieres ſe retira chés ſes Parens, en attendant qu'elle pût voir ſon Mari dans une ſituation plus tranquille. Alors les penſées ſérieuſes, qui l'occupoient tournerent ſon eſprit du côté de la Philoſophie. Deſcartes & Gaſſendi, dont les Ouvrages venoient de paroître, invitoient tout le monde à ce genre d'étude. Comme il falloit avoir quelque connoiſſance de la Géométrie pour entendre Deſcartes, & que les Livres de Gaſſendi êtoient plus à ſa portée, entraînée d'ailleurs par les conſeils des perſonnes avec qui elle étoit en relation, ce fut en faveur de ce

dernier Philoſophe qu'elle ſe détermina. Monſieur le Prince aïant pris Rocroi le 29. Septembre 1653. au nom du Roi d'Eſpagne après un ſiége de 25. jours, en donna la Majorité à Monſieur Deshoulieres. Par là ſon état devint fixe, & ſa Femme ſe rendit auprès de lui ; elle y reſta deux ans, après quoi elle alla s'établir à Bruxelles. Un nouveau Gouverneur des Païs-Bas venoit d'arriver en cette Capitale ; c'étoit Dom Juan d'Autriche, Fils naturel du Roi Philippe IV. Fier des ſuccès, qu'il avoit eus à Naples & en Catalogne, il ſe flatoit de ſeconder Monſieur le Prince en Flandres beaucoup mieux que n'avoit fait l'Archiduc Léopold, auquel il ſuccédoit. Dom Louis de Benavidès, Marquis de Caracène avoit quitté le Gouvernement du Milanez ; &, pour faire ſa cour au Roi ſon Maître, il exerçoit ſous Dom Juan les fonctions de Lieutenant Général. Pluſieurs jeunes Seigneurs Eſpagnols & Italiens venoient apprendre la guerre ſous de ſi grands Maîtres ; ce qui, joint aux Princeſſes & aux Dames Flamandes & étrangères, compoſoit une Cour des plus brillantes. Ce fut un Théâtre, où Madame Deshoulieres parut avec éclat. L'eſtime générale, qu'on avoit pour ſon Mari, lui donnoit les plus grandes entrées. Son

eſprit & l'avantage, qu'elle avoit de parler l'Eſpagnol & l'Italien, la firent admettre avec familiarité, chés la Marquiſe de Caracène, dont l'Hôtel étoit le rendés-vous ordinaire de la meilleure Compagnie. Dans ces Aſſemblées elle gagna bien des Cœurs. Le Prince de Condé lui-même ſe mit au nombre des Soupirans. Madame Deshoulieres eut pû ſe faire une gloire de retenir ſoumiſe à ſes charmes une Ame d'un ordre ſi élevé : mais, attachée à ſes devoirs, elle aima mieux mériter l'eſtime de ce Prince que de répondre à ſon amour; & par ſes refus continuels elle rallentit le feu, qu'elle avoit allumé.

D'ailleurs ſon eſprit, au milieu des plaiſirs, étoit rempli d'idées moins agréables. On avoit ſaiſi dans le Roïaume tous les biens de Monſieur Deshoulieres ; les remiſes arrivoient fort lentement d'Eſpagne, & il étoit obligé de faire une dépenſe conſiderable. C'étoit en partie pour ſolliciter le paiement des appointemens de ſon Mari, que Madame Deshoulieres étoit venue à Bruxelles. Elle fit ſur cela bien des demandes, qui ne furent point écoutées. Elle forma des plaintes, auxquelles on n'eut pas plus d'égard ; &, ſa ſituation l'aïant forcé de les réïtérer, on craignit que cet exemple ne devînt pernicieux.

Suivant les principes de la Cour d'Eſpagne, on lui en fit un crime. Elle fut arrêtée priſonniere à Bruxelles au mois de Février 1657, & conduite en Criminelle d'Etat au Château de Vilvorden, qui eſt à deux lieues de là ſur le chemin de Malines, aux bords du Canal.

Traitée d'abord aſſés rudement dans cette Priſon, elle y eut tout à craindre de la part des Eſpagnols. On ne parloit pas moins que de la faire périr, & elle eut beſoin de tout ſon courage pour ne pas ſuccomber dans ce malheur. Son innocence la ſoutint. La lecture de l'Ecriture Sainte & des Pères de l'Egliſe fut ſa conſolation pendant huit mois que dura ſa captivité.

Monſieur Deshoulieres êtoit abſent lors de cet évènement. Il ſe rendit auſſi-tôt à Bruxelles, pour ſolliciter la liberté de ſa Femme. Mais vainement il repréſenta l'injuſtice du procédé, & ſes longs ſervices, qui demandoient quelques égards; il eut beau s'adreſſer à Dom Juan, au Prince de Condé & au Marquis de Caracène, il ne put rien obtenir. Voïant donc l'inutilité de ſes démarches, il prit le parti de diſſimuler dans l'eſpoir que le tems pourroit leur donner quelque poids, & il exerça ſes Emplois pendant la Campagne avec ſon exactitude ordinaire : mais au mois

d'Octobre ſuivant, ennuïé d'attendre inutilement la juſtice qui lui étoit due, il prit une derniere réſolution, qui eut été capable de le perdre s'il n'eût pas réuſſi. Il ſe retira ſecrètement de l'Armée avec quelques Soldats, qui lui étoient attachés particuliérement; &, s'étant tranſporté à Vilvorden, il s'introduiſit dans la Fortereſſe, ſous prétexte d'un ordre de Monſieur le Prince. Son Epouſe fut auſſi-tôt délivrée, & il prit la route de France avec elle.

Avant que d'entreprendre une action ſi hardie, il avoit concerté ſes meſures du côté de la France; & avoit fait ſavoir à M. le Tellier, alors Secretaire d'Etat de la Guerre, le deſſein où il étoit d'abandonner le parti du Prince de Condé; & de profiter de l'Amniſtie, que le Roi offroit à ceux qui voudroient revenir.

M. Le Tellier préſenta Monſieur & Madame Deshoulieres au Roi, à la Reine-Mère, & au Cardinal Mazarin. On accorda à Monſieur Deshoulieres le Grade de Maréchal de Bataille, & le Gouvernement de Cette en Languedoc. La préſence de Madame Deshoulieres juſtifia le bruit, que ſa beauté avoit fait à Bruxelles. La mode étoit alors de faire des Portraits, ou de dépeindre la Figure & le Caractère des principales Perſonnes de la Cour & de la

Ville. Les Romans de Cyrus & de Clélie de Mademoiſelle de Scuderi avoient occaſionné cet uſage. MADEMOISELLE en avoit donné l'exemple. Meſdames de la Suze & de Brégi s'en étoient enſuite acquitté avec applaudiſſement; ce qui avoit fait le goût général.

Madame Deshoulieres, qui eut dès ſon arrivée un grand nombre d'admirateurs, ſe vit bientôt ſur les rangs. Le premier de ſes Portraits fut compoſé en Vers & en Proſe par le Chevalier de Gramont ſur une Lettre, que Monſieur le Prince avec qui il étoit en relation, lui écrivit à ce ſujet. Il n'y mit point ſon nom, & le publia ſous le titre d'Amarillis. Ce nom paſtoral fut long-tems depuis le nom favori de Madame Deshoulieres, juſqu'à ce qu'elle y eut ſubſtitué celui de Célimène.

Son ſecond Portrait fut fait en Vers par Lignieres, * & ſuivi de deux autres du

REMARQUE.

* Lignieres eſt l'Auteur de la fameuſe Epigramme contre le Poëme de la Pucelle, que Chapelain mit au jour après 30. ans d'attente. Il ſe nommoit François Payot, & étoit fils d'un Conſeiller au Grand Conſeil. Il compoſoit avec facilité : mais ſes Ouvrages étoient ſouvent des Impromptus Satiriques ou trop libres, qu'il ne retouchoit point, & qui ſont repandus dans les Recueils de Poëſies faits de ſon tems. Il s'étoit donné lui-même le nom de Poëte de

même Ecrivain. Madame Deshoulieres feignit de ne pas connoître l'Auteur du premier, & n'y répondit point. Elle ſentoit quelles auroient pu être les ſuites d'une pareille démarche. Quant à ceux de Lignieres, elle crut pouvoir répondre ſans conſéquence à la civilité de ce Poëte. Elle fit ſon Portrait en Vers, ainſi que celui de Mademoiſelle de Villaines leur amie commune & qui ſe mêloit de Poëſie. On peut voir par ces deux Ouvrages les premiers, qui nous reſtent de Madame Deſhoulieres, qu'elle ne compoſoit pas alors auſſi correctement que dans la ſuite : mais on y trouve du Naturel accompagné d'une négligence peut-être aſſés convenable au ſujet.

En même-tems elle penſoit ſérieuſement à ſes affaires. L'état en étoit ſi déplorable, qu'elle ne put jamais s'en relever. C'eſt ce

REMARQUE.

Senlis à cauſe qu'il avoit une Maiſon de Campagne près de cette Ville, & il mourut à Paris en 1703. âgé de 78. ans. Deſpréaux l'avoit cité dans ſa neuvième Satire comme un Critique judicieux. Mais depuis aïant repris ce célèbre Auteur de ce que dans ſon Epître du Paſſage du Rhin, il tomboit dans le défaut, qu'il reprochoit aux autres au commencement de ſa premiere Epître, Deſpréaux s'en vangea par différens traits ſatiriques, qui ne l'empêcherent pas de continuer à prêter de l'argent à Lignieres, quand il en avoit beſoin.

qui a donné lieu à ces tons plaintifs contre la Fortune, répandus dans la pluſpart de ſes Ecrits. Pour éviter les pourſuites rigoureuſes des Créanciers, dont elle & ſon Mari étoient accablés depuis le ſéjour, qu'ils avoient fait hors du Roïaume, elle fut obligée de ſe faire ſéparer de biens d'avec lui dès 1658. & Monſieur Deshoulieres abandonna tous les ſiens à ces Créanciers. Madame Deshoulieres fit à ce ſujet quelques voïages en Poitou & en Saintonge, où ces biens étoient ſitués.

Son Mari rechercha alors dans les Emplois Militaires, ceux qui lui pouvoient être le plus utiles, pour ſoutenir ſa Famille. Expérimenté dans le Génie, il s'attacha principalement à ce genre de Service, & reçut ordre le 23. Mai 1664. de s'embarquer, comme Brigadier Chef d'Ingénieurs, ſur la Flote, que le Duc de Beaufort Amiral de France conduiſoit à Gigeri. Pendant cette expédition, qui ne fut pas heureuſe, il envoïa à la Cour pluſieurs Plans, qui firent connoître ſon mérite. On lui donna enſuite de l'emploi du côté de la Flandres. M. de Vauban commençoit alors à mettre en œuvre la Science de bien fortifier les Places. Comme il connoiſſoit Monſieur Deshoulieres, il le fit préférer à tout autre. Il rendit de grands

ſervices pendant la Campagne de 1667. aux Siéges, que fit le Roi. Après quoi il eut la direction des Fortifications de Tournai l'une des nouvelles conquêtes, & fut chargé avec M. de Mégrigni du ſoin de faire conſtruire la Citadelle. La manière, dont il s'en acquitta, & le deſir, qu'on eut de le faire ſervir plus commodément dans ce Païs, lui fit obtenir le 24 Decembre 1668. la Lieutenance de Roi de la Ville & Citadelle de Dourlens. Il eut auſſi l'honneur d'être nommé dans pluſieurs Campagnes Aide de Camp du Roi. Après cette Guerre, il fut Intendant des Ouvrages du Port-Louis & de Belle-Iſle. En 1671. on l'envoïa à Baïonne ; & il emploïa près de dix années aux Fortifications de Guïenne. On remarquera, comme une preuve de ſa capacité, que Meſſieurs Colbert & de Louvois, ſouvent oppoſés ſur d'autres matières, concouroient également à mettre ſes talens en uſage.

Madame Deshoulieres de ſon côté, diſſipant ſes ennuis avec les Muſes, exerça ſon talent pour la Poëſie ſur tous les ſujets qui ſe préſenterent ; &, comme ſa beauté lui faiſoit adreſſer un grand nombre de Pièces galantes, elle y répondoit d'une manière, qui faiſoit goûter ſes Vers par les Connoiſſeurs. De ces premieres Poë-

ſies, qu'elle négligeoit & qui ſont perdues pour la pluſpart, celles qui nous reſtent & qui lui donnerent alors le plus de réputation, furent le Sonnet en Bouts-rimés ſur l'Or, & deux Epîtres ſous le nom de ſon Chien, avec l'Apothéoſe du méme Animal, dont elle faiſoit le Cerbère du Parnaſſe. Ces Pièces furent inſérées dans le premier Tome du Mercure Galant en 1672.

Ce fut environ dans le même tems, qu'on voulut l'aſſocier, ainſi que quelques autres Dames, à la Compagnie de Gens de Lettres, qui s'aſſembloient à l'Hôtel de Matignon chés l'Abbé d'Aubignac. Le Public donnoit à cette Aſſemblée le nom d'Académie : mais la mort de cet Abbé diſſipa l'établiſſement. Madame Deshoulieres avoit alors fixé ſa demeure à Paris, dont elle s'éloignoit cependant quelquefois pour des tems peu conſidérables. Elle fut à Lille, à Tournai & à Dourlens paſſer pluſieurs mois auprès de ſon Mari ; elle alloit auſſi ſouvent à la campagne chés ſes amies.

En l'une de ces parties il lui arriva quelque choſe de fort ſimple : mais qui mérite attention, en ce qu'il ſert de témoignage à la force de ſon eſprit & à ſa fermeté. Etant à vingt lieues de Paris, on

lui dit qu'un Fantôme avoit coûtume de ſe promener toutes les nuits dans l'un des appartemens du Château ; & que, depuis bien du tems, perſonne n'oſoit y habiter. Comme elle n'étoit ni ſuperſtitieuſe, ni crédule, elle eut la curioſité, quoique groſſe alors, de s'en convaincre par elle-même, & voulut abſolument coucher dans cet appartement. L'avanture, outre ſon état, étoit aſſez téméraire & délicate à tenter pour une Femme jeune & aimable. Au milieu de la nuit elle entendit ouvrir ſa porte. Elle parla : mais le ſpectre ne lui répondit rien. Il marchoit peſamment, & s'avançoit en pouſſant des gémiſſemens. Une table qui étoit aux pieds du lit fut renverſée, & les rideaux s'entrouvrirent avec bruit. Elle prêtoit à tout cela une oreille attentive. Un moment après le guéridon, qui étoit dans la ruelle, fut culbuté, & le Fantôme s'approcha d'elle. Elle de ſon côté, peu troublée, allongeoit les deux mains pour ſentir s'il avoit une forme palpable. En tâtonnant ainſi, elle lui ſaiſit les deux oreilles, ſans qu'il y fît grand obſtacle. Ces oreilles étoient longues & velues, & lui donnoient beaucoup à penſer. Elle n'oſoit retirer une de ſes mains pour toucher le reſte du corps, de peur qu'il ne lui échappât ; &, pour ne point perdre le fruit

de ſes travaux, elle perſiſta juſqu'à l'Aurore dans cette pénible attitude. Enfin au point du jour elle reconnut l'auteur de tant d'allarmes pour un gros chien aſſés pacifique, qui, n'aimant point à coucher à l'air, avoit coûtume de venir chercher de l'abri dans ce lieu dont la ſerrure ne fermoit pas. Le lendemain elle railla de leurs fraïeurs ſes hôtes, étonnés de ſa bravoure.

Le plus long de ſes voïages fut celui qu'elle fit en Dauphiné, pendant le ſéjour de Monſieur Deshoulieres en Guïenne. Elle y fut invitée par la Marquiſe de la Charce & par Meſdemoiſelles de la Charce * & d'Urtis ſes Filles, qui étoient ſes amies intimes. Elle partit de Paris au Prin-

REMARQUE.

* Mademoiſelle de la Charce eſt la célèbre Philis de la Tour du Pin, qui, lors de l'irruption, que le Duc de Savoie fit en Dauphiné dans l'année 1692. monta à cheval, fit armer les Villages de ſon canton ſous les ordres de M. de Catinat, ſe mit à leur tête, livra pluſieurs petits combats dans les défilés des Montagnes, & contribua plus que perſonne par ſa bravoure à faire ſortir les Ennemis hors du Païs; pendant que ſa mère exhortoit les peuples de la Plaine à ſe maintenir dans le devoir, & que Mademoiſelle d'Urtis ſa Sœur faiſoit couper les cables des batteaux, qui traverſoient la Durance, afin que les Piémontois ne s'en puſſent emparer. Cette action ſingulière fut récompenſée d'une Penſion, que le Roi accorda à

tems

tems de l'année 1672. & prit la route de Lion avec elles. Avant que d'entrer dans cette Ville, elles ſéjournerent dans le Forêts chés des perſonnes de Qualité de leur connoiſſance. La joie, qui faiſoit l'ame de cette ſociété & la proximité du Païs les engagerent à faire un eſpèce de pélérinage ſur les bords du Lignon dans ces vallées délicieuſes, que M. d'Urfé a rendu ſi célèbres ; & Madame Deshoulieres alla recueillir, ſur la tombe d'Aſtrée & de Céladon, ces ſentimens tendres & délicats, que l'on a admirés ſi longtems dans le récit de leur amour.

Enſuite on paſſa le Rhône; &, après avoir traverſé le Dauphiné, elles arriverent dans les terres de la Maiſon de la Charce, qui ſont ſituées près de la Ville de Nyons. Ce fut dans ces lieux environnés de hautes Montagnes, dont une partie ſépare le Dauphiné d'avec la Provence, que Madame

REMARQUE.

Mademoiſelle de la Charce avec le droit de faire mettre ſon Epée, ſes Piſtolets & le Blaſon de ſes Armes dans le Tréſor de ſaint Denis, où ils ont reſté juſqu'à la mort de Louis XIV. On a depuis fait un Roman de l'Hiſtoire de cette Demoiſelle, dans lequel on lui feint des amours avec le Comte de Caprara : mais il eſt facile au Lecteur de juger de ces faits, & de voir que ceux qu'on vient de rapporter, ſont les ſeuls véritables.

Deshoulieres s'arrêta près de trois ans. La vue de ces Monts, qui conſervent en toutes ſaiſons les neiges & les glaces dont leurs ſommets ſont couverts, & qui ſont accompagnés de Vallées profondes, où tombent des torrens & où l'on voit des précipices affreux, augmenta le goût, qu'elle avoit naturellement, pour la ſolitude & pour tout ce qui tient du champêtre. La même curioſité, qui l'avoit portée ſur les bords du Lignon, la conduiſit vers la Fontaine de Vaucluſe, la Riviere de Sorgues & tous les beaux endroits, qui environnent Avignon. Madame Deshoulieres viſita ces lieux conſacrés en quelque manière par les Amours de Pétrarque & de Laure, & cette vûe lui rappella tout ce qu'elle avoit vû de beau dans les Vers de ce grand Poëte. Elle mit depuis au jour dans une Epître à Mademoiſelle de la Charce, ce qui lui étoit alors venu dans l'eſprit ſur une matière auſſi ſuſceptible des ornemens de la Poëſie.

Après cette abſence elle revint à Paris au mois de Septembre 1674. à la ſatiſfaction de ſes Amis, qui étoient en grand nombre & diſtingués dans la Littérature; entr'autres Meſſieurs Conrart, Peliſſon, Benſerade, Charpentier, Perrault, les deux Corneilles, Fléchier, Maſcaron, les

deux Tallemants, Quinault, Ménage, l'Abbé de Lavau, M. de la Monnoie, &c.

On peut joindre à ces beaux Eſprits un nombre de Seigneurs & de Perſonnes illuſtres, qui aimoient les Lettres & eſtimoient les Ouvrages ſortis de ſa plume, comme le Duc de la Rochefoucault, Auteur des Réflexions Morales; le Duc de Montauſier; le Duc de Saint Aignan; les Maréchaux de Vivonne & de Vauban; le Duc de Nevers; le Comte de Buſſi, ſi célèbre par ſon eſprit, & par ſes malheurs; M. le Peletier de Souzi, & grand nombre d'autres avec qui elle étoit en commerce de Lettres.

Cependant quelque agréable que dût lui paroître le ſéjour de Paris, où elle étoit ſi conſiderée, il lui reſta toujours un attachement ſingulier pour les ſolitudes de Dauphiné, dont elle avouoit que l'idée inſpiroit une ſorte de charme à ſon ame. C'eſt apparemment ce qui l'engagea dans la ſuite à choiſir ce Païs pour la retraite de deux de ſes Filles, qui ſe firent Religieuſes à Nyons. Elle en avoit outre cela une troiſième, qui a depuis été Mademoiſelle Deshoulieres & un Fils.

Elle trouva à ſon retour les eſprits occupés à deux grandes Diſputes.

Le deſſein d'élever, à la gloire du Roi,

un Arc de Triomphe, qui n'a jamais été exécuté, donnoit matière à l'une de ces conteſtations. A peine en eut-on formé le projet, qu'on ſongea à l'Inſcription, qu'on y devoit mettre ; & il s'agit auſſi-tôt de ſavoir ſi elle ſeroit Latine ou Françoiſe.

L'Abbé de Bourzeis & le P. Lucas, ſavant Jéſuite, ſe rangerent au premier avis dans l'idée que la Langue Latine avoit plus de préciſion, qu'elle étoit auſſi plus expreſſive & ſi répandue, qu'elle donnoit une eſpèce d'immenſité aux grandes actions, que l'on célébroit.

Charpentier & l'Abbé Tallemant le jeune, jaloux de la gloire de nôtre Langue, en entreprirent la défenſe ; & ſoutinrent qu'elle ne le cédoit point en beautés à la Latine, dont l'uſage en cette occaſion eût établi la ſupériorité. Ils ajoûtoient qu'un Arc de Triomphe étoit peu utile à la gloire de celui auquel on le conſacroit, ſi ſes loüanges, au ſein même de ſa patrie, ne pouvoient pas être entendues de tout le monde.

Le Roi faiſoit alors travailler à la Galerie de Verſailles, & l'on avoit commencé à mettre les Inſcriptions en Latin. Il les fit effacer pour y en ſubſtituer de Françoiſes, ce qui fut regardé comme une déciſion. Madame Deshoulieres, zélée pour

le progrès de ſa Langue, en marqua ſa joie à M. Charpentier par une Balade, qu'elle compoſa en ſon honneur.

La ſeconde queſtion intéreſſa davantage Madame Deshoulieres. C'étoit la comparaiſon de Corneille & de Racine. Accoûtumée dès ſa jeuneſſe à regarder Corneille comme inimitable, elle ſentit ſes préjugés bleſſés, lorſque ce grand Poëte aiant ceſſé de travailler pour le Théatre en 1675. les Amis de Racine crurent ne le pas aſſés louer, s'ils ne donnoient la préférence à ſes Ouvrages. Madame Deſhoulieres s'éleva contre ce ſentiment avec une vivacité ſingulière, & déclara hautement que Corneille n'avoit point d'égal. Elle avouoit que Racine avoit parfaitement réuſſi dans le Stile tendre & les Situations touchantes : mais ne trouvant point dans ſes Tragédies ce Sublime & ce Génie Romain, qui caractériſent Corneille, elle prétendit qu'aiant pris une route différente, il étoit en cela même inférieur à ſon rival.

Sa perſévérance à ſoutenir cet avis alla ſi loin, qu'elle réſolut de faire tomber la premiere Pièce, que Racine mettroit au jour. Il travailloit alors à ſa Phédre, & Pradon, moins connu aujourd'hui par ſes Ouvrages que par la Satire, compoſoit auſſi ſur

le même ſujet. Cet Auteur, qui n'avoit d'autre reſſemblance avec Corneille que d'être jaloux de la gloire de Racine, s'il eſt vrai que Corneille l'ait été, profita de l'intérêt, que Me Deshoulieres prenoit au premier de ces deux Poëtes. Il la trouva diſpoſée à lui rendre ſervice ; & elle lui promit ſon ſuffrage, qui pouvoit en entraîner beaucoup d'autres.

Les deux Phédres parurent en même-tems ſur différens Théâtres au commencement de l'année 1677. Par une fatalité, qui doit imprimer de la crainte aux meilleurs Ecrivains, le ſuccès de celle de Pradon fut complet, & la Pièce de Racine n'en eut qu'un équivoque. Cependant Madame Deshoulieres, que la force de la vérité touchoit apparemment, ſentit que la brigue ne ſuffiſoit pas ; &, comme il eſt facile de tourner les plus belles choſes en ridicule, elle répandit un Sonnet, qui faiſoit la Parodie burleſque de la Phédre de Racine. On en ignora l'Auteur pendant quelque tems. Les mépriſes de Racine & de ſes Amis à ce ſujet occaſionnerent de grands troubles, dont on peut voir le détail dans les Notes ſur les Epîtres de Deſpreaux. Néanmoins le nuage de la prévention ſe diſſipa bientôt. La Tragédie de Racine a été miſe au rang de ce que

nous avons de plus parfait ſur le Théâtre, & celle de Pradon eſt tombée dans l'oubli, malgré la protection de Madame Deshoulieres. Il ſeroit même difficile de juſtifier en cette occaſion la bonté de ſon goût, s'il n'étoit d'ailleurs auſſi prouvé, & ſi l'on ne ſavoit que la préoccupation a ſouvent entraîné dans de plus grandes erreurs.

Outre ces diſputes, qui durerent aſſés longtems, les plus petits ſujets lui donnoient lieu d'exercer ſa Muſe. Elle avoit une Chate nommée Griſette, laquelle, à ce que rapporte le Mercure Galant de ce tems-là, *méritoit d'être diſtinguée entre celles de ſon eſpèce; car ſi elle ne raiſonnoit pas, elle avoit au moins tant de marques de diſcernement que tout le monde l'admiroit. Des complimens, qui furent faits en plaiſantant, à cette Chate merveilleuſe de la part de Tata, Chat de la Marquiſe de Monglas*, lui donnerent lieu de faire pluſieurs Pièces de Vers. Beaucoup de Poëtes écrivirent ſur le même ſujet. Nous ne liſons peut-être pas aujourd'hui ces bagatelles avec autant de plaiſir, qu'elles en procurerent dans le tems. Cependant elles firent une partie de l'amuſement de la Cour & de la Ville pendant l'Automne de 1678. & les noms de Griſette & de Tata paſſeront peut-être à la poſtérité, comme celui du

Moineau de Lesbie, du Perroquet de Corinne, & des autres Animaux célèbrés par les Poëtes de l'Antiquité. La même année, un de ſes Amis lui dédia un Livre de petites Hiſtoires ſous le titre de Promenades de Livri.

On la preſſoit depuis longtems de faire imprimer elle-même ſes Ouvrages, qui commençoient à être en aſſés grand nombre pour former un Volume. Elle réſiſta à cette demande, autant par la peine, qu'elle auroit eue à raſſembler ces Pièces fugitives, que par la crainte de ne les pas voir reçues auſſi favorablement qu'à la premiere lecture, aiant rapport la pluſpart à des évènemens qui étoient déja hors du ſouvenir du Public. Ses Amis, pour l'y déterminer, obtinrent un Privilége à ſon inſu le 19. Juin 1678. Cet empreſſement la fit enfin réſoudre de donner ſes Vers à l'Impreſſion. Mais elle voulut différer pour des raiſons, qui furent approuvées. Elle deſiroit faire un choix de ſes Pièces. Elle avoit deſſein d'écrire à la loüange du Roi, qui, depuis la campagne de Hollande, étoit l'objet des veilles de la pluſpart des Poëtes, & elle comtoit rendre par là ſes Ouvrages plus intéreſſans. Outre cela elle avoit réſolu de compoſer pour le Théâtre, qui étoit réduit à des Auteurs très-médiocres,

depuis le ſilence, où Corneille & Racine s'étoient condamnés.

Souvent on ſe laiſſe entraîner par le goût naturel, ou ſéduire par l'amour-propre. On abandonne les Genres, où l'on réuſſit le mieux, pour s'appliquer à d'autres auxquels nos talens ſont diſproportionnés. Madame Deshoulieres, qui avoit excellé dans les petites Pièces détachées, en voulut entreprendre de plus longue haleine. Elle commença d'abord un Opéra de Zoroaſtre & Sémiramis, & elle eſſaïa dans la ſuite de faire une Comédie ſous le titre des Eaux de Bourbon. Mais enſuite, n'étant pas contente vraiſemblablement du plan, qu'elle s'en étoit fait, elle les abandonna; & ils ſont reſtés parmi ſes Papiers dans l'état le plus informe.

Elle ſe livra davantage à l'inclination qu'elle avoit pour le genre Tragique, & compoſa deux Pièces. La premiere, intitulée *Genſeric*, Roi des Vandales, étoit tirée du Roman d'Aſtrée. Elle fut jouée ſur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne le 20. Janvier 1680. Le fameux Baron, qui y faiſoit le principal rôle, a depuis aſſuré qu'elle eut juſqu'à quarante Répréſentations. Cependant il s'en falloit bien que Genſeric fût exemt de défauts. Il y a trop de Perſonnages dans cette Pièce,

quelque embaras dans l'Intrigue, & le Dénouement n'eſt pas fort heureux. Quoiqu'on y puiſſe appercevoir de beaux endroits, il faut convenir que Madame Deſhoulieres eſt extrêmement éloignée de la grandeur des ſentimens de Corneille, où elle aſpiroit. Auſſi la Pièce fut-elle critiquée; &, comme elle ne s'en étoit pas d'abord déclarée l'Auteur; ſans la connoître, on la traita de même qu'elle avoit traité Racine. Un Inconnu compoſa le Sonnet ſuivant.

La jeune Eudoxe eſt une bonne enfant,
La vieille Eudoxe une grande diableſſe;
Genſeric eſt un Roi fourbe & méchant,
Digne Héros d'une méchante Pièce.
Pour Traſimond, c'eſt un grand innocent;
Et Sophronie en vain pour lui s'empreſſe.
Huneric eſt un homme indifferent
Qui comme on veut & la prend & la laiſſe.
Sur tout cela le ſujet eſt traité,
Dieu ſait comment. Auteur de Qualité,
Vous vous cachés en donnant cet ouvrage;
C'eſt fort bien fait de ſe cacher ainſi:
Mais, pour agir en perſonne bien ſage,
Il nous falloit cacher la Pièce auſſi.

La ſeconde Tragédie de Madame Deſ-

houlieres ſe nommoit *Jule Antoine*, & le Sujet en étoit pris dans le Roman de Cléopatre de la Calprenede. Il y avoit à peu près les mêmes vices que dans Genſeric, & l'on pouvoit remarquer dans l'une & dans l'autre Pièce qu'accoûtumée aux petits Vers, elle avoit peine à remplir les Alexandrins, & à les ſoutenir dans la nobleſſe, qu'ils demandent.

Elle êtoit un Juge ſévère de ſes propres Ouvrages, ainſi ſes réflexions la dégoûterent du Théâtre. Elle conçut que ce genre contribueroit peu à ſa gloire, & ne ſongeant plus à Jule Antoine, elle ſe borna à ſes Poëſies ordinaires.

La naiſſance du Duc de Bourgogne, Petit-Fils de Louis XIV. fut le premier évènement public, qui lui parut digne d'être célébré. Elle fit une Idille à ce ſujet, qui fut très-bien reçue à la Cour, ſur-tout de la Dauphine Mère du jeune Prince, qui aïant des talens elle-même pour la Poëſie ainſi que pour la Muſique, faiſoit grand cas de ceux de Madame Deshoulieres. Néanmoins comme il eſt impoſſible de ne jamais donner de priſe à la Satire, un Auteur fit l'Epigramme, que voici.

Pour immortaliſer l'Enfant, qui vient de naître,
Et qui gouvernera dans ſoixante ans peut-être,

La Deshouliere a fait cent Vers tant mal que bien.
Que lui donnera-t-on pour un ſi long Ouvrage !
Si j'en étois cru, ma foi, rien.
Pour immortaliſer & ſa Chate & ſon Chien,
Elle en a fait bien davantage.

La Plaiſanterie réuſſit, quoique déplacée, parce que c'eſt le privilége de la malignité : mais l'Idille n'y perdit aucun de ſes agrêmens. Le *Fureteriana* attribue cette Epigramme à d'Heſnault. Ce qui paroît peu vraiſemblable. Une Pièce, qui fit beaucoup de bruit fut la Balade, qu'elle compoſa au mois de Janvier 1684. ſur le changement de la Cour en fait de Galanterie, & qu'elle adreſſa par une Epître au Duc de Montauſier. L'Opéra d'Amadis venoit de paroître ; &, réveillant le ſouvenir des Paſſions Romaneſques, qui ne ſubſiſtent plus que dans les Livres de Chevalerie, il avoit excité la bile de Madame Deshoulieres contre ſon ſiècle. La cauſe oppoſée ne manqua pas de défenſeurs. Il parut des réponſes de la Fontaine, de Loſme de Moncheſnai, de Pavillon, attribuée au Marquis de la Fare, & ſur tout du Duc de Saint Aignan, contre lequel Madame Deshoulieres ſoutint une Guerre Poëtique, juſqu'à ce que ce Seigneur voulut bien s'avouer vaincu. Elle reçut la même an-

née des lauriers, qui étoient dûs à ſa réputation. L'Académie des Ricovrati de Padoue l'aggrégea à ſon Corps par une délibération du 14. Septembre, & le ſavant Charles Patin, l'un des Membres de cette Compagnie, fut chargé de lui en donner avis. Il eſt aiſé de concevoir avec quelle joie Madame Deshoulieres reçut la nouvelle d'une diſtinction ſi flateuſe.

Si c'eût été de même la coûtume d'admettre les Femmes illuſtres dans l'Académie Françoiſe, ou qu'on eût voulu enfraindre en ſa faveur des loix au-deſſus deſquelles on pouvoit la croire; ſa Patrie auroit envié aux Italiens la gloire de lui décerner ſeule des honneurs. On ſe contenta de lire pluſieurs de ſes Ouvrages dans les Séances publiques, ce qui étoit une eſpèce d'adoption, & un hommage rendu à ſes talens L'Académie d'Arles fut moins ſcrupuleuſe, elle crut s'honorer en la choiſiſſant le 28. Mars 1689. pour remplir une de ſes places.

Elle compoſa dans le même tems un Dialogue entre l'Amour & l'Ambition dans le goût des Prologues d'Opéra. Cet Ouvrage devoit ſervir d'ouverture à pluſieurs Fêtes, que le Roi avoit deſſein de donner pendant cet Hiver à la Cour d'Angleterre réfugiée à Saint Germain: mais

les Fêtes n'aiant pas eu lieu, la Pièce ne parut point.

Le Roi lui avoit accordé dès le commencement de l'année précédente 1688. une Penſion de deux mille livres en reconnoiſſance des éloges, qu'elle lui avoit donnés dans toutes les occaſions. Ce fut auſſi les premiers jours de la même année que parut le Recueil de ſes Poëſies. L'impreſſion & les ſoins qu'elle s'y êtoit donnés depuis neuf ans & demi n'en diminuerent point les beautés dans l'eſprit du Public. Elle y inſéra une Ode ſur la Fondation de Saint Cyr & l'établiſſement des Cadets, qui venoit de remporter le Prix à l'Académie Françoiſe. Cette Ode avoit été compoſée par Mademoiſelle Deshoulieres, qui commençoit dès-lors à marcher ſur les traces de ſa Mère. Comme il avoit couru pluſieurs bruits à ce ſujet, & qu'on ſoupçonnoit Madame Deshoulieres d'avoir la meilleure part à cet Ouvrage, elle ſe crut obligée de proteſter publiquement qu'elle n'y en avoit eu d'autre que celle d'un Ami que l'on conſulte. Ceux qui reconnoiſſoient ſa ſincérité, & les talens de Mademoiſelle Deshoulieres, n'eurent aucune peine à s'en laiſſer convaincre.

Ainſi partagée du côté de la gloire, & ce qu'elle avoit ſouffert du côté de la for-

tune, étant en quelque ſorte réparé par la libéralité du Roi, elle paroiſſoit n'avoir plus rien à deſirer : mais ſa ſanté ſe trouvoit alors dans une ſituation périlleuſe. Elle avoit été attaquée dès 1682. d'un eſpèce de Cancer au ſein, qui lui cauſa de vives allarmes & à toute ſa Famille. Le deſir, qu'elle eut d'en être délivrée, la fit recourir à pluſieurs remèdes, qui ne ſervirent qu'à hâter ſes ſouffrances. Il paroît par ſes Vers, que dès l'année 1686. rien ne pouvoit ſurpaſſer la violence de ce qu'elle ſouffroit. Néanmoins, comme ſa conſtance étoit à l'épreuve de tout, elle ranima ſa piété, qui avoit toujours été ſolide, & ne changea point de caractère dans un état ſi triſte. Elle fréquentoit ſes Amis & les célèbroit à ſon ordinaire, ainſi que tous les évènemens illuſtres. C'eſt même à ce tems, que nous ſommes redevables d'une partie de ſes plus beaux Ouvrages. A peine ſon enjoûment naturel étoit-il diminué. On en voit toujours les mêmes traits briller dans ſes Poëſies. Lorſqu'elle ſe ſentoit un peu moins de penchant à la gaieté, elle compoſoit ces Idilles tendres & languiſſantes, qui ſemblent exprimer la poſition où elle étoit alors. Si ſes maux la portoient, malgré elle, à des impreſſions de triſteſſe & à des ſouvenirs plus ſérieux ;

elle produiſoit ces réflexions morales, où ſon ame, épurée par la douleur, s'élève aux plus grands objets.

Monſieur Deshoulieres s'étoit rapproché d'elle depuis quelques années, après avoir fini ſes travaux de Guyenne; & il étoit emploïé de nouveau dans les Villes de Flandres; ce qui lui donnoit ſouvent occaſion de faire des voïages à Paris & à la Cour. Elle avoit outre cela ſes deux Frères avec elle, qui lui étoient fort attachés, de même que ſes Enfans; enſorte qu'elle jouïſſoit de toute la conſolation qu'il lui étoit poſſible de recevoir. Mais elle perdit bientôt après l'Abbé de la Garde, & enſuite M. Deshoulieres, qui mourut à Paris le 3. Janvier 1693. dans ſa ſoixante & douzième année. C'étoit un très-honnête homme d'un commerce doux & aimable. Il y avoit quarante-deux ans, que leur union avoit commencé; &, quoique moins âgée, elle n'eût pas cru lui ſurvivre. Ses Enfans renoncerent à la ſucceſſion de leur Père, & elle n'avoit à prévoir qu'un avenir fort triſte pour eux. Sa Penſion finiſſoit avec elle, ce qui lui reſtoit de bien étoit peu de choſe. Ces penſées occaſionnerent les Vers allégoriques à ſes Brébis qu'elle recommande aux bontés du Roi ſous le nom du Dieu Pan.

Au milieu de ces malheurs divers, &, malgré ſon âge, qu'on pouvoit nommer avancé, il paroîtroit difficile à croire qu'elle eût conſervé une partie de ſes charmes ; c'eſt de quoi cependant il n'eſt pas poſſible de douter. Madame le Hay ſon Amie, plus connue ſous le nom de Mademoiſelle Chéron, ſe fit un plaiſir de la peindre au mois de novembre *1693*. & c'eſt ſur ce Portrait, qui eſt eſtimé, qu'ont été gravées toutes les Eſtampes, qu'on en a faites. Elle compoſa à ce ſujet les réflexions ſur l'envie immodérée de faire paſſer ſon nom à la poſtérité. On ſent que ce ſont ſes propres idées, qu'elle s'efforce de vaincre par des raiſonnemens ſolides. Il eût été difficile en effet que, fourniſſant tant de matière aux éloges, elle eût été exemte de quelques mouvemens de vanité.

Sur la fin de la même année elle paraphraſa trois Pſeaumes qu'elle avoit commencés quelque tems auparavant, & ce fut ſon dernier Ouvrage. Ses douleurs augmenterent ſi conſidérablement au commencement de Janvier *1694*. que le bruit de ſa mort ſe répandit dans les Provinces ; & l'Auteur du Mercure Galant ſe crut obligé d'en déſabuſer le public : mais le mal étoit incurable ; elle ſe ſentoit mourir *imperceptiblement*, pour ſe ſervir de ſes

termes, ſans ſe démentir de ſa conſtance & de ſa réſignation ; &, lorſqu'elle vit la mort s'approcher de plus près, elle demanda elle-même avec une égale liberté d'eſprit tous les ſecours de l'Egliſe. Ce fut dans ces ſentimens qu'elle ceſſa de vivre le 17. Février 1694. après onze ans & demi de langueur. Elle fut inhumée le 19. du même mois dans l'Egliſe de ſaint Roch.

Les Mémoires publics, qui annoncerent ſa mort, & la pluſpart de ceux qui depuis ont parlé d'elle, marquent qu'elle eſt morte à l'âge de 56 ans, mais ils ſe ſont trompés; elle étoit âgée d'un peu plus de ſoixante ans, à ce qu'on a ſu de perſonnes, qui prenoient intérêt à ſa mémoire.

Elle avoit un eſprit délicat, une mémoire prodigieuſe, de la pénétration, & un goût, qui ne le cédoit point à l'étendue de ſon génie.

Ses Ouvrages peuvent être cités comme un modèle de la Poëſie naturelle & tendre. On les met au rang de ce que nous avons eu de mieux écrit & de plus ſpirituellement penſé ſous le règne de Louis XIV. *On y admire*, dit l'Auteur du Parnaſſe François, *la beauté du Sens, les graces de l'Expreſſion, l'Harmonie, & la diſpoſition des Rimes. Perſonne n'a mieux*

parlé de l'Amour & de la noble Galanterie ; perſonne n'a mieux traité la Morale, ni fait des réflexions plus juſtes ſur l'Eſprit humain. Auſſi ſon ſiècle l'avoit-t-il ſurnommée, comme Sapho, la dixième Muſe & la Calliope Françoiſe.

Elle joignoit à ces titres ceux d'Amie généreuſe, d'Epouſe attachée à ſes devoirs, d'une des meilleures Sœurs, & ſur-tout de la plus tendre des Mères. Pour contrebalancer tant de belles qualités, on ne peut lui reprocher que quelques endroits, rares à la vérité, dans leſquels elle donne peut-être un peu trop de carrière à ſon enjoûment, & qui ſont une foible tache à ſa gloire.

Son Fils lui ſurvécut peu, étant mort le 12. Août de la même année, à l'âge de 27. ans. Il ſe nommoit Jean-Alexandre de la Fon de Boiſguerin Deshoulieres, & étoit entré dans le Génie. Son peu de conduite avoit donné d'abord du chagrin à ſa Famille : mais comme le principe en étoit beaucoup d'eſprit & de vivacité, l'application avoit ſuccédé à ſes premiers écarts, & M. de Vauban commençoit à bien augurer de ſes diſpoſitions.

Mademoiſelle Deshoulieres renonça à la ſucceſſion de ſon Frère, & ſe trouva ainſi ſeule Héritière du nom & des talens de ſa Mère.

Antoinette Therese de la Fon de Boiſguerin Deshoulieres étoit née à Paris en 1662. & avoit été élevée dans le ſein même de la Poëſie. Il eût été difficile qu'avec quelques diſpoſitions naturelles, elle n'y eût pas réuſſi elle-même. Outre ſa Mère elle avoit pour maître le grand Corneille, Charpentier, Benſerade, & tous les gens de mérite, qui fréquentoient Madame Deshoulieres.

Son eſprit commença à ſe faire connoître par ſes Lettres; &, M. de Pointis lui aïant dédié en 1683. la Relation du Bombardement d'Alger, le Mercure Galant, qui rapporte cette particularité, ajoûte qu'elle écrivoit en Proſe auſſi-bien que Madame Deshoulieres écrivoit en Vers. La Préface, qu'elle mit en 1695. à la tête des Ouvrages de ſa Mère, en peut ſervir de preuve.

Ses premiers Vers eurent un honneur, que beaucoup de Poëtes auroient deſiré à la fin de leur carrière; & le Prix, qu'ils remporterent à l'Académie, fut d'autant plus glorieux, que M. de Fontenelle avoit travaillé ſur le même ſujet. Animée par les loüanges, qu'elle reçut à cette occaſion, elle ſe livra à la Poëſie. En 1688. elle compoſa un petit Opéra ſur la mort de Cochon, Chien du Maréchal de Vivonne; plaiſanterie qui fut goûtée.

Son eſprit étoit fait pour les Ouvrages, qui demandent plus de délicateſſe que d'élévation; elle réuſſiſſoit ſur tout dans les Airs détachés & à peindre la Nature. Sa taille étoit très-médiocre, & elle n'avoit pas les perfections de ſa Mère: mais ſes ïeux étoient vifs & gracieux. Elle plaiſoit ſans être belle. La méme vivacité influoit ſur toute ſa perſonne. Elle n'avoit rien de contraint dans ſes manières, & avec la ſolidité de la vertu, elle applaniſſoit l'auſtérité des dehors.

Un tel caractère étoit propre à lui donner des Amis; auſſi en eut-elle d'illuſtres en toute ſorte d'états & de fidèlement attachés. Il y en eut même dont l'amitié ſe changea en paſſion, & il paroît que de ce nombre M. Caze ne lui fut pas indifférent. Les Vers, qui nous reſtent de lui, & que Mademoiſelle Deshoulieres a joints aux ſiens, font juger que, du côté de l'eſprit, il étoit digne d'une conquête auſſi belle. S'il l'étoit par ſa naiſſance & par ſa fortune, c'eſt ce qu'il n'a pas été poſſible de découvrir. On ſait ſeulement qu'il étoit dans le Service, & qu'il fut tué en 1692.

Depuis ce tems les Poëſies de Mademoiſelle Deshoulieres, occupée auparavant à le chanter, ne ſont plus remplies

que de gémiſſemens ſur le deſtin de Tirſis ; c'étoit le nom, qu'elle lui avoit donné, en même-tems qu'elle s'étoit choiſi celui d'Iris. Elle ne cachoit point une paſſion, qui avoit la vertu pour fondement ; ni des regrets, qui prouvoient ſa candeur & ſa ſenſibilité. Il eſt même ſurprenant comment elle a pu les varier en tant de façons différentes.

Les années ſuivantes elle vit mourir ſon Père, ſa Mère, ſon Frère & ſes Oncles. Tant de pertes réïtérées & qui ſe ſuivirent de fort près, l'accablerent de douleur. Elle en paroît pénètrée dans les Pièces, qu'elle compoſa ſur ces ſujets.

Aïant ainſi ſurvécu ſeule à tout ce qu'elle avoit de plus cher, elle recueillit les plaintes, dont le Parnaſſe retentit à la mort de Madame Deshoulieres, & les lauriers dont on couronna ſes cendres. Le Roi lui accorda le 5. Mars 1694. une Penſion de 300. livres, & une autre de pareille ſomme le 29. Août ſuivant. Elle ne dut peut-être alors ces Gratifications qu'à la mémoire de ſa Mère : mais on ne peut nier que ſon propre mérite ne lui ait attiré celle qu'elle obtint vingt ans après le 30. Janvier 1714. & qui étoit ſemblable aux deux autres.

C'étoit à peu de choſe près les ſeuls

biens, qu'elle poſſédât ; elle ſe crut néanmoins obligée d'acquitter les dettes de ſa Famille & même de ſes Oncles, quoiqu'elle eût renoncé à tous ces héritages, & que cette réſolution dût beaucoup lui coûter dans l'état, où étoit ſa fortune.

Elle fit imprimer en 1695. le ſecond Tome des Oeuvres de Madame Deshoulieres ; & elle y joignit les ſiennes, qu'elle reconnoiſſoit elle-même leur être fort inférieures. Ce fut elle, qui fit graver par Van Schupen la belle Eſtampe de ſa mère ſur l'original de Mademoiſelle Chéron. Les quatre Vers, qu'on lit au bas ſont d'un nommé Longchêne.

Elle chargea quelques années après M. d'Audiffret envoié du Roi à Mantoue de préſenter ce Recueil à l'Académie des Ricovrati. Ces Savans ne jugerent pas qu'aucune autre pût mieux remplacer ſa Mère, & elle fut reçue le 9. Février 1699.

M. d'Audiffret étoit un Gentilhomme Provençal, né avec beaucoup d'eſprit, mais peu de bien, & qui avoit eu de grandes obligations à Madame Deshoulieres. Il accompagna le Prince de Conti, lorſqu'il fut élu Roi de Pologne, & fut auſſi Envoïé à la Cour de Lorraine. A ſon retour il fut propoſé par des Amis communs de lui faire épouſer Mademoiſelle Deshou-

lieres, dont le mérite avoit paru le toucher avant ſes voïages. La négociation réuſſit, & fut pouſſée ſi loin, que tout fut conclu pour le mariage, dont ils reçurent les complimens l'un & l'autre : mais enſuite, ſoit que M. d'Audiffret eût changé de ſentiment à l'égard de Mademoiſelle Deshoulieres, ſoit réflexions de la part de celle-ci ſur la ſituation de ſa ſanté, ils aimerent mieux en reſter aux termes de l'amitié ; & la choſe, après avoir été arrêtée pendant longtems, n'eût point d'exécution.

Mademoiſelle Deshoulieres avoit fait des Stances ſur la Paix en 1697. & elle compoſa un Himne ſur le même ſujet en 1703. lorſque la Guerre étoit le plus allumée dans l'Europe. Elle adreſſa une Epître au Roi en 1714. pour lui demander ſon Hiſtoire Métallique, qui venoit de paroître, & qui finiſſoit alors à l'avènement de Philippe V. au Trône d'Eſpagne. Ce ſont les ſeules de ſes Pièces, auxquelles on puiſſe fixer quelque date ; les autres étant dédiées à ſes Amis ſur des ſujets, qui n'en déſignent aucune. Elle étoit en relation avec beaucoup de gens célèbres parmi leſquels il ne faut pas oublier Meſſieurs Fléchier, Maſcaron, l'Abbé de Vertot & M. de la Monnoie. M. de la Riviere

fameux

fameux par ſon procès avec le Comte de Buſſi dont il avoit épouſé la Fille, & qui auroit plus mérité d'être connu par ſon eſprit, lui adreſſoit ſouvent des Epîtres galantes dont il recevoit des Réponſes dignes d'elle & de celui qui ſe les attiroit.

Le plus conſidérable des Ouvrages qu'elle entreprit fut un Opera de Callirhoë dont elle ne travailla que les deux premiers Actes. Elle eût été propre à ce genre ſi elle s'y étoit adonnée : mais elle diſcontinua ſa Pièce, ayant appris qu'un autre Poëte s'exerçoit ſur le même ſujet. En effet elle vit paroître en 1712. l'Opera de Callirhoë de M. Roy.

Mademoiſelle Deshoulieres compoſa encore dans les dernieres années de ſa vie une Invocation à Apollon ſur la Régence du Duc d'Orléans, & un Adieu aux Muſes à l'occaſion du malheur où elle étoit réduite.

Son tempérament, qui avoit toujours été très-délicat, l'avoit ſouvent empêché de ſe livrer à l'étude ; & elle fut attaquée de très-bonne heure du même mal, qui avoit fait périr ſa mère. Il lui manquoit encore cette conformité. Après vingt ans de ſouffrance & de douleurs elle mourut à Paris le 8. Août 1718. âgée de cinquante-

ſix ans, & fut inhumée dans l'Egliſe de ſaint Roch, près de Madame Deshoulieres.

On peut dire qu'elle en étoit, en quelque ſorte, un *diminutif*; & que la Nature avoit voulu par elle en retracer du moins une légère idée à la Génération ſuivante.

EXTRAIT D'UNE LETTRE de D'HESNAULT A MADAME DESHOULIERES, *avant ſon Mariage.* 1649.

TOut le monde vous admire, jeune Sapho, mais perſonne ne s'aviſe de vous plaindre. Pour moi je vous plains du moins autant que je vous admire. Les faveurs d'Apollon vous coûtent ſi cher que je ne ſçaurois croire qu'on ſoit ſage quand on vous les envie... Vous n'êtes pas un quart d'heure le jour ſans travailler... Dites-moi, je vous prie, toute vôtre jeuneſſe ſe paſſera-t-elle entre la Rime & la Raiſon? N'êtes-vous point rebutée d'avoir ſi ſouvent la peine de les mettre bien enſemble, & faut-il que pour les accorder vous vous brouilliez avec l'Amour & le Plaiſir?...

Que ſçavez-vous ſi quelque jour
Et la Haine & l'Envie
Ne troubleront point vôtre vie?
A tout hazard, Sapho, munifſez-vous d'amour.

Mais vous vous contentez peut-être de faire une grande proviſion de gloire, & vous croyez que vous ſerez par là au comble de la félicité.

Le Renom, ce fameux Pipeur,
Vous fait, pour un peu de vapeur,
Renoncer pour jamais au plaiſir d'être aimée.
Ah ! Sapho, conſultez-vous.
L'amour eſt un bien ſi doux.
Moquez-vous de la Renommée,
Un peu de feu vaut mieux que beaucoup de fumée.

. . . . . .

Ce brillant des grandeurs, cet éclat du ſçavoir,
La gloire enfin a pris ſur vous tant de pouvoir,
Qu'elle exige de vous un tirannique hommage,
Et dérobe aux plaiſirs le plus beau de votre âge.
Cependant pourroit-elle exciter un deſir,
Si l'on ne la croyoit elle-même un plaiſir ?
C'en eſt un, il eſt vrai, pour quelques ames vaines ;
Mais, hélas ! c'en eſt un qui donne mille peines.
Il en eſt, ô Sapho, qui n'ont rien que de doux.
Si vous les connoiſſez, que ne les cherchez-vous ?
S'ils vous ſont inconnus vous manque-t-il un maître ?
La Nature & l'Amour vous les feront connoître.
Ils vous rendront tous deux ſçavante en moins d'un jour.
Ecoutez donc, Sapho, la Nature & l'Amour.....

Vous êtes plus faite pour gagner des cœurs que pour charmer des eſprits, & vous n'aurez jamais de plaiſirs plus touchans que quand vous vous donnerez aux choſes pour leſquelles vous êtes faite. La Poëſie doit être votre jeu, & l'Amour doit être votre exercice. Je vous en ai dit aſſez pour vous y faire penſer tout de bon. Mais, ſi ce que je vous ai dit vous fait un jour envie de prendre un Amant, n'oubliez pas, Sapho, qu'il me reſte encore quelque choſe à vous dire.

PRÉFACE
DE MADAME DESHOULIERES.

1687.

LOin de remplir ici d'ennuyeux complimens,
Un inutile & long prélude ;
Sans crainte, ſans inquiétude,
Je livre mes amuſemens
A la Critique la plus rude.
Cette eſpèce de fermeté
Ne vient point de la vanité,
Que m'auroient pû donner les plus fameux ſuffrages ;
De plus juſtes raiſons ſont ma tranquillité.
Du tems qui détruit tout je crains peu les outrages ;
Le grand nom de LOUIS, *mêlé dans mes Ouvrages,*
Les conduira ſans doute à l'Immortalité.

PRÉFACE

DE MADEMOISELLE DESHOULIERES,

En donnant le II. Volume des Poëſies de ſa Mère, & les ſiennes. 1695.

LE premier Volume que feue ma Mère a donné de ſes Ouvrages, a été ſi bien reçu, & on m'en demande un ſecond avec tant d'empreſſement, que je croirois, en ne le donnant pas, ôter au Public le plaiſir qu'il en attend, & à la mémoire de ma Mère la gloire de ſes ſuffrages.

Que ne m'eſt-il permis en cette occaſion d'oublier pour quelques momens que je ſuis Fille de Madame Deshoulieres! Charmée de la beauté de ſes Ouvrages, & pleine d'admiration pour les rares qualités de ſon ame, je trouverois, en lui rendant juſtice, la ſeule conſolation qui peut adoucir ma douleur.

J'oſerois dire alors que les juſtes regrets que l'on donne à ſa perte, & l'ap-

probation dont le Roi a toujours honoré ſes Ouvrages, ne me laiſſe point douter de cetre flateuſe Immortalité, qui doit placer le nom de ma Mère au rang des Perſonnes les plus illuſtres de ſon Sexe, & des plus fameux Poëtes, dont les Ecrits ont paſſé juſqu'à nous.

J'avoue d'ailleurs que pénétrée des grands exemples, qu'elle m'a donnés, pendant tout le cours de ſa vie, d'une ſolide piété & d'un attachement inviolable à tous ſes devoirs, j'ai peine à m'empêcher de rendre à ſa mémoire les honneurs, qui lui ſont dûs. Ces ſacrés caractères formés par le ſang, & cimentés par l'éducation, ſoutenus par le devoir & par la reconnoiſſance, ne peuvent s'effacer; mais, quand la vérité m'ordonne de parler, la bienſéance m'oblige de me taire.

Je ne parlerai donc que du Recuil que j'ai fait des Pièces, qui compoſent ce ſecond Volume, dont quelques-unes auroient dû trouver leur place dans le premier ſi elles n'avoient été égarées. Je les ai heureuſement retrouvées du vivant même de ma Mère; &, comme dès ma plus tendre enfance, ſes Ouvrages m'ont été précieux, je puis dire que j'ai ſecondé, par les ſoins, que j'ai pris de les conſer-

ver, les conſeils, que ſes amis lui donnoient de les faire imprimer.

Elle travailloit ſi peu dans la vue de faire paſſer ſon nom à la poſtérité, que quand elle avoit fait quelques Ouvrages, ſoit pour célébrer les glorieuſes Conquêtes de LOUIS LE GRAND, ſoit ſimplement pour s'amuſer, elle ne penſoit qu'à les finir avec la perfection, qu'elle nous les a laiſſés, ſans ſonger à les conſerver.

Ce ſoin m'étoit réſervé, & je m'en acquitte avec toute l'exactitude & toute la douleur que produit une pareille occupation.

J'ajoûte à tout ce qui a paru d'elle trois Pſeaumes, qu'elle a paraphraſés, & qu'elle acheva, lorſqu'elle tomba malade pour la dernière fois après douze ans de langueurs. Ses douleurs & ſa patience augmenterent dans ces derniers momens; & elle finit avec une ſoumiſſion parfaite aux ordres du Ciel, une vie remplie de ſouffrance par une mort toute chrétienne.

Je donne enſuite pluſieurs Pièces imparfaites, qu'elle avoit commencées longtems avant qu'elle eût travaillé aux Pſeaumes; le reſpect & la vénération, que j'ai pour tout ce qu'elle a fait m'ont perſuadée que je devois encore au Public

les fragmens & le badinage, qui les ſuit.

On s'étonnera peut-être que j'oſe mettre le peu d'Ouvrages que j'ai faits à la ſuite de ceux de ma Mère. J'en connois toute la différence : mais quand je joins dans un même Volume mes Vers aux ſiens, je ne fais que ſuivre ſon intention : heureuſe de leur procurer par là le ſeul moïen, qu'ils ont de paſſer à la Poſtérité.

TABLE

DES POËSIES

Contenues dans ce premier Volume.

AIRS.

Aimables habitans de ce naiſſant feuillage. 129
Alcandre ce Héros charmant. 278
Doux tranſports, trouble dangereux. 273
Il eſt tems de nous allarmer. 297
Iris ſur la fougère. 150
L'aimable Printems fait naître. 273
Ne pourrois-je donc point connoître. 278
Tandis que vous êtes belles. 280
Venez, petits Oiſeaux; c'eſt moi qui vous appelle. 14

APOTHEOSE
de Gas, Chien de Madame Deshoulieres.

Plus d'un bel eſprit murmure. 15

BALADES.

A caution tous Amans ſont ſujets. 178
A caution tous ne ſont pas ſujets. 180
Dans ce hameau je vois de toutes parts. 147
Duc plus vaillant que les fiers Paladins. 182
Fameux Auteur, de tous Auteurs le Cocq. 35
Il eſt ſaiſon de cauſer près du feu. 149
Los immortel, que par fait héroïque. 187
O l'heureux tems, où les fiers Paladins. 184
Ores eſt tems de vous donner conſeil. 106
Preux Chevalier, ſage & de bon aloi. 163
Quelle Muſette, ou quel tendre Pipeau. 193
Votre bonne-foi m'épouvante. 271

Vous remettez la Balade en honneur. 192

CAPRICE.

Vers les bords d'un ruiſſeau, dont l'onde vive & pure. 263

CHANSONS.

Ah ! pourquoi me diſiez-vous. 170
Ah ! que chez le Colonel Stoup. 223
Ah ! que je ſens d'inquiétude. 30
A la Cour. 175
Du charmant Berger que j'adore. 127
Je croïois que la colère. 47
* La fierté m'eſt un foible appui. 123
L'aventure eſt trop ridicule. 157
Le cœur trop déchiré par un ſecret martire. 186
* Livrons nos cœurs aux tendres mouvemens. 107
On connoît peu l'amour quand on oſe aſsûrer. 123
Pourquoi me reprocher, Silvandre. 30
Pourquoi, ſçavante Deshoulieres. 258
Revenez, charmante verdure. 60
Si le Public, à l'aventure. 259
Soïons toujours inexorables. 139

DECLARATION.

* On n'a qu'à me trouver quelque Berger fidèle. 21

DIALOGUE
compoſé pour être chanté devant le Roi.

* Dans ces bois, dont l'affreuſe paix. 283

EGLOGUES.

Aſſiſe au bord de la Seine. 124
Dans les vaſtes jardins de ce charmant Palais. 217
La terre fatiguée, impuiſſante, inutile. 136

ELEGIE.

Généreux Licidas, ami ſage & fidèle. 121

EPIGRAMMES.

* Dans une liſte triomphante.
* On voit par le Recueil qu'il vient de mettre au jour. } 257

EPITRES,
Lettres, Billets, &c.

Au Roi, Sur la révocation de l'Edit de Nantes.
L'Erreur féconde en attentats. 208
Au même, Sur ſon Voyage de Flandre.
Pourquoi chercher une nouvelle gloire. 165
Au Marêchal Duc de Vivonne.
Qu'il fait beau faire voyage. 103
Au même, Vice-Amiral de France.
Vous que Neptune a vû cent fois. 274
Au Duc de Montauſier.
Ami ferme & fidèle, unique & sûr aſyle. 297
Au même, Sur la Priſe de Philisbourg.
Le Dieu couronné de pavots. 266
Au même, En lui envoyant la Balade : A caution &c.
Montauſier, dont le cœur ferme, grand & ſincère. 176
Au même.
Sur vos lettres, ſur vos diſcours. 295
A M. Maſcaron, Evêque de Tulle, depuis d'Agen.
Des bords du fameux Lignon. 19
Au Marquis de Marcilly.
Pour imiter votre Patron. 302
Au Baron de Breteuil.
Quand de mes intérêts vous voulez vous charger. 303
A M. Lucas de Bellesbat.
Un illuſtre & galant Berger. 108
A M. de Senecé.
Songez-vous à ce que vous faites. 129
A M. Le Peletier de Souzi.
Il ne vous plaît donc plus de mettre. 115
A M. Doujat.
Je vous avertis qu'Amour. 225
Au même.
Vous dites que l'Amour vous range ſous ſa loi. 265
A M. Garnier.
Une bourſe dans ce tems-ci. 279

A M. Deshoulieres. Lettre en Chanſons.
Lettres en Chanſons ſont à la mode. 38
A Madame de Maintenon.
Toi, dont la piété, la vertu, la ſageſſe. 260
A Mlle de la Charce, Pour la Fontaine de Vaucluſe.
Quand vous me preſſez de chanter. 23
A la même, Epître chagrine.
Eh bien; quel noir chagrin vous occupe aujourd'hui. 210
*A Mademoiſelle * * * Epître Chagrine.*
Quel eſpoir vous ſéduit? Quelle gloire vous tente. 130
Du Duc de Nevers à Madame Deshoulieres.
Imitant de vos Vers les accords raviſſans. 253
De M. Pavillon, A la même.
* Dans les ſiécles paſſés quand l'amoureuſe flamme. 196
De M. de Senecé, A la même.
La divine Uranie, en tous lieux eſtimée. 117
De M. Loſme de Monchefnay, A la même.
* Oui, j'en conviens, charmante Deshoulieres. 191
De Gas à M. le Comte de L. T.
Pour vous marquer mon courroux. 11
Du même à Courte-oreille.
J'apprens de tous côtés que malgré le deſtin. 13
De Cochon à Griſette.
Eh quoi! Griſette, a-t-on pu croire. 79
Du même à la même.
Eſt-ce donc là l'impreſſion. 83
Du même à la même.
Griſette, en vain je vois qu'en t'écrivant. 88
De Blondin à Griſette.
Je ne veux point vous en conter. 64
De Dom Gris à Griſette.
Griſette, ſçavez-vous qui vous parle d'amour. 66
De Mittin à Griſette.
Griſette, vous faites du bruit. 68
De Regnault à Griſette.
Je ne tournerai point ma cervelle à l'envers. 71

De Tata à Griſette.

J'ai reçu votre compliment. 61

Du même à la même.

Griſette avec raiſon je ſuis charmé de vous. 72

De Griſette à M. de Vivonne.

De ma Maîtreſſe aujourd'hui. 76

De la même à Cochon.

C'eſt prendre aſſez bien ſes meſures. 81

De la même au même.

On auroit bien connu ſans que vous l'euſſiez dit. 85

De la même au même.

Jamais Chien n'eut tant de ſçavoir. 91

De la même à Tata.

Comment oſez-vous me conter. 62

De la même au même.

Lorſque j'abandonne pour vous. 74

IDYLLES.

Sur la naiſſance de Monſeigneur le Dauphin.

L'amour preſſé d'une douleur amère. 158

Sur le retour de la ſanté du Roi.

Peuples, qui gémiſſez aux pieds de nos autels. 227

Les Moutons.

Hélas! petits Moutons, que vous êtes heureux. 27

Les Oiſeaux.

L'air n'eſt plus obſcurci par des brouillards épais. 51

L'Hiver.

L'Hiver ſuivi des vents, des frimats, des orages. 152

Les Fleurs.

Que votre éclat eſt peu durable. 49

Le Ruiſſeau.

Ruiſſeau, nous paroiſſons avoir un même ſort. 171

Le Tombeau.

Tombeau, dont la vûe empoiſonne. 244

IMITATIONS.

De la premiere Ode d'Horace: Mœcenas atavis, *à M. Colbert.*

Illuſtre Protecteur des Filles de Mémoire. 31

Du commencement de Lucrèce, en Galimathias fait exprès.
Déeſſe, en Voluptés féconde. 112

MADRIGAUX.

* Agréable prairie, où j'aime à m'arrêter. 34
Alcidon contre ſa Bergère. 120
Ces marques, adorable Brune. 216
De ces lieux fortunés qu'eſt-ce qui vous rappelle. 95
Je ne ſçaurois paſſer un jour. 22
Miniſtre de Thémis, dont la rare prudence. 207
Oui, je l'ai dit ſans hyperbole. 189
* Près d'un Amant heureux c'eſt en vain qu'on eſpère. 111
Quand vous me cédez la victoire. 189
Que la fin d'une tendre ardeur. 146
Tyran, dont tout ſe plaint; Tyran, que tout adore. 162

ODES.

Hélas! Seigneur, quel eſt l'effet. 237
* *Aux Muſes, Sur la Paix de Nimègue.*
Des ſacrés bords que le Permeſſe arroſe. 98
Au Roi, Sur la venue du Doge.
Le croiras-tu, Louis? à ta gloire attentive. 199
A Climène.
Ne pourra-t-on vous contraindre. 140
A M. de la Rochefoucault.
Quel obſtacle offre à ma vûe. 53
* L'ORANGER.
La jeune Iris, en me donnant à vous. 110

PORTRAITS.

De M. de Lignieres...
Puiſque vous le voulez, je vais faire l'image. 4
De Mademoiſelle de Vilenne.
Je ne puis m'empêcher de faire la peinture. 1

REFLEXIONS *diverſes.*
Homme, contre la mort quoique l'art te promette. 241

Que l'homme connoît peu la mort qu'il appréhende. 230

RIMES en ailles.

Toi, qui depuis que du cahos. 246

En eilles.

Si ma voix avoit les doux ſons. 248

En ille.

Femme d'un Dieu qui n'eſt pas beau. 249

En ouille.

Amoureux Roſſignols, de qui la voix chatouille. 251

Epître de l'Abbé Genêt ſur la même Rime.

Je trouve dans tes Vers un ſon qui me chatouille. 256

RONDEAUX.

Contre l'Amour voulez-vous vous défendre. 48
Fleur de vingt ans tient lieu de toute choſe. 151
Le bel eſprit au ſiècle de Marot. 46
Par Apollon ſçavant joueur de poche. 96
Quand on dit d'or, n'eût-on, j'oſe le dire. 109
Taiſez-vous, tendres mouvemens. 22

Rondeau redoublé.

Sans dégaîner, & ſans monter Moreau. 190

SONGES.

Le Songe d'Iris.

Qne tu reviens diligemment. 204

*A Madame * * **

Les ombres blanchiſſoient, & la naiſſante Aurore. 154

SONNET ſur la Phédre de Racine.

Dans un fauteuil doré Phédre tremblante & blême. 36

SONNETS, en Bouts-rimés.

Ce métal précieux, cette fatale pluie. 10
Favori des neuf Sœurs, tu ſçais plaire *omnibus*. 168
Pour chanter un Héros quittons le flageolet. 29

STANCES.

Agréables tranſports, qu'un tendre amour inſpire. 169

Dans un charmant déſert, où les tendres Zéphirs. 276
Dieux ! qu'eſt-ce que je ſens d'inquiet & de tendre. 128
Hé ! que te ſert, Amour, de me lancer des traits. 101
Iris, quelle erreur eſt la vôtre. 100

ŒUVRES
DE MADAME
DESHOULIERES.

PORTRAIT DE Mlle DE VILENNE.

1658.

JE ne puis m'empêcher de faire la peinture
Du plus charmant objet qu'ait formé la nature ;
C'eſt la jeune Philis, dont les divins appas
Se ſont rendus fameux par cent mille trépas :
Je connois ſon eſprit, ſa beauté, ſon mérite ;
Sa taille n'eſt encor ni grande, ni petite ;
Elle eſt libre, mignone, & pleine d'agrément ;
Toute ſeule elle peut faire plus d'un Amant ;

Ses cheveux ſont fort noirs, ſon teint n'eſt pas de même,
Il eſt vif, délié, ſa blancheur eſt extrême.
Son nez n'eſt pas mal fait; mais que ſes yeux ſont beaux!
Qu'ils ſont fins! qu'ils ſont doux! & qu'ils cauſent de maux!
Ses yeux noirs & brillans où l'Amour prend ſes armes,
Font naître des deſirs, & répandre des larmes.
Tant d'illuſtres Amans que l'on voit en ces lieux,
Sont, chere Amarillis, l'ouvrage de ſes yeux;
Sa bouche eſt d'un beau tour, elle eſt vive & charmante,
Par ſa forme on connoît qu'elle eſt très-éloquente;
Elle a je ne ſçai quoi qu'on ne peut exprimer,
Qui fait qu'on ne peut pas s'empêcher de l'aimer;
Elle a de belles dents; le tour de ſon viſage
Eſt ſi beau, qu'il n'eſt rien qui le ſoit davantage;
Elle a de l'embonpoint, comme il en faut avoir;
Sa gorge eſt blanche, pleine; & l'on ne ſçauroit voir
En toute la nature une gorge plus belle;
Et ſes bras & ſes mains ſont auſſi dignes d'elle;
La fraîcheur de ſon teint, & ſa vivacité,
Font bien voir que Philis a beaucoup de ſanté;
Elle a cet air galant qui ſçait plaire, & qui donne
Un charme inexpliquable à toute ſa perſonne.
Pour faire une conquête, & pour la conſerver,
Elle a tout ce qu'il faut; & l'on doit avouer

Que ſa gorge, ſes bras, & ſa taille admirable,
Sa bouche & ſes beaux yeux, n'ont rien de comparable.
Son eſprit tout divin répond à ſon beau corps;
Le ciel en le faiſant épuiſa ſes tréſors;
Ce n'eſt point un eſprit qui n'a que l'apparence,
Le ſien eſt éclairé d'une aimable ſcience;
Il eſt grand, plein de feu, ſolide, égal & doux;
Il fait dans ces beaux lieux mille & mille jaloux.
La fierté lui ſied bien; & pour comble de gloire
Elle a du jugement, & beaucoup de mémoire;
Ses Billets ſont galans; ils ſont beaux, pleins d'eſprit;
Elle parle du moins auſſi-bien qu'elle écrit:
Les Vers tendres ont fort le bonheur de lui plaire;
Et, ſi je ne craignois de la mettre en colere,
Je dirois qu'elle en fait admirablement bien.
Elle n'a pas beſoin qu'on lui traduiſe rien
De ce que nous avons du Taſſe & de Virgile.
Cependant chaque jour cette admirable fille
Cache ſoigneuſement tous ces dons précieux,
Qui lui rendent l'eſprit auſſi beau que les yeux:
Mais malgré tous ſes ſoins, malgré ſa modeſtie,
On en connoît toujours une bonne partie.
Un aimable enjoument, une douce langueur,
Mêlés également, font ſa charmante humeur;
Son enjoument ravît, & même ſa triſteſſe
Ne ſert qu'à faire voir qu'elle a de la tendreſſe.

Si Philis l'employoit, ha ! qu'elle aimeroit bien !
Mais, chere Amarillis, on n'y connoîtroit rien,
On ne ſçauroit jamais le ſujet de ſa flâme,
Ses yeux garderoient bien le ſecret de ſon ame,
Et ſon cœur paroîtroit ſévère & rigoureux,
Lorſqu'il ſeroit ſoumis à l'empire amoureux.

PORTRAIT DE M. DE LIGNIERES.

1658.

PUiſque vous le voulez, je vais faire l'image
D'un aimable impoſteur, d'un illuſtre volage,
Dont le cœur balançant ſans pouvoir faire un choix
Adore, pour le moins, trois beautés à la fois.
Il eſt droit, aſſez grand, & pourtant ſur ſa taille,
Quoiqu'on ſoit éloquent, on ne dit rien qui vaille.
Son teint eſt aſſez vif, & ſes yeux enfoncés,
Et rouges par les bords, nous font connoître aſſez
Qu'il eſt accoutumé de répandre des larmes.
Cette occupation leur ôte bien des charmes,
Il leur en reſte encor aſſez paſſablement ;
Ils ſont fins, ils ſont doux ; voilà leur agrément.
Sur tous les autres nez ſon nez a l'avantage,
Et jamais un grand nez n'orna mieux un viſage.
Sa bouche, à ce qu'on dit, ne manque point d'appas ;
Elle a ce beau vermeil que tant d'autres n'ont pas :

La lèvre de deſſus eſt pourtant enfoncée,
L'autre par conſéquent eſt aſſez avancée ;
Elle eſt d'une grandeur fort agréable ; & pour
Ses dents, hélas ! Iris, ſont deſſus le retour.
Il dit que l'Opiat, la Guimauve & le reſte
Ont été pour ſes dents un remède funeſte.
Mais c'eſt trop demeurer ſur ce chapitre-là,
J'ai bien d'autres beautés à vanter que cela.
Des cheveux longs & fins, où le Zéphir ſe joue,
Ne valent-ils pas bien la peine qu'on les loue ?
Ils ſont d'un beau châtain ; & ces charmans cheveux
Sont, ſans trop le flatter, l'objet de mille vœux ;
Ils terniſſent l'éclat des plus belles perruques,
Ils ſont toujours épais, & ne ſont point caduques ;
Au Louvre, au Cours, au Bal, & dans mille autres lieux,
Ils ſont des mécontens, ils ſont des envieux.
Il paroît ingénu, bon, & ſans artifice,
Mais ſon air eſt trompeur ; il a de la malice,
Il aime la Satyre, & croit qu'il eſt permis
De railler fortement de ſes meilleurs amis,
D'aimer en divers lieux, de faire des promeſſes,
De ſigner des contrats pour fourber ſes maîtreſſes.
Il ſçait en amitié tromper de cent façons,
Et ſur ce beau ſujet il feroit des leçons
A Théſée, à Pâris, au fugitif Enée ;
Et jamais ſon amour ne paroît obſtinée.

Quoique bruſque, il eſt doux, & dans un entretien
Il n'eſt pas de ces gens qui ſe piquent pour rien.
En de certains momens ſon eſprit eſt ſuprême,
Mais en d'autres il eſt différent de lui-même ;
On le voit inquiet, chagrin, morne, rêveur ;
En deux heures vingt fois il changera d'humeur :
Mais qu'il ſoit enjoué, qu'il ſoit mélancolique,
Il ne peut s'empêcher d'être toujours critique.
Pour l'eſprit de Tirſis, il eſt grand, il eſt beau,
Sa vivacité plaît ; & ſi, dans ce tableau,
Je dis qu'il ſçait beaucoup, qu'il a peu de conſtance,
Qu'il eſt diſſimulé, qu'il a de l'éloquence,
Qu'il écrit bien en Vers ſatyriques & doux,
Qu'il ſe croit beau garçon, qu'il eſt fin & jaloux,
Qu'il parle, & qu'il écrit quatre ſortes de langues,
Qu'il eſt fort indiſcret, qu'il fait mal des harangues ;
C'eſt que je ſçai bien l'art de peindre au naturel,
Et que je ne ſuis pas Madame de Monbel.
Dans le portrait qu'a fait cette nouvelle Muſe,
Tirſis eſt fort flatté : mais, hélas ! je l'excuſe ;
Le Dieu qui fait aimer, peut-être eſt ſon vainqueur ;
Elle peint cet Amant comme il eſt dans ſon cœur :
Mais on ne doit jamais croire pour la peinture
Cet enfant contre qui tant de monde murmure ;
Il eſt aveugle, Iris, & ſelon ſon deſir
Ce Dieu fait tous les jours des Portraits à plaiſir.

Il ne m'a jamais fait dire une menterie,
Et je ne gagne point de cœurs par flatterie;
Je dis naïvement & le bien & le mal.
Tirſis eſt fort galant, il eſt fort libéral,
Cette royale humeur en tous lieux l'accompagne;
Elle a beaucoup paru dans toute la Bretagne.
Il donnoit en ces lieux des Cadeaux, des Bijoux,
Il déroboit des cœurs, il fâchoit des Epoux;
Sa libéralité, ſon eſprit, & ſa tête,
Firent dans ce Pays bien plus d'une conquête;
Mille jeunes beautés quitterent leur fierté,
Et firent des deſſeins deſſus ſa liberté.
On accabloit Tirſis de faveurs & de plaintes,
On donnoit à ſon cœur de ſenſibles atteintes;
Ces aimables Cloris approuvoient ſa langueur;
Elles n'avoient pour lui ni mépris, ni rigueur;
Pour arrêter Tirſis, que par-tout on engage,
Rien ne fut épargné, tout fut mis en uſage;
Et l'on le preſſa tant, qu'avant un mois entier
On força cet Amant de demander quartier.
Ce n'eſt pas ſeulement dans la ville de Rennes
Que d'aimables Cloris ont ſoulagé ſes peines;
Trois ans ſont écoulés depuis qu'à Luxembourg
On vit pour lui la Mort triompher de l'Amour.
Tout Paris a bien ſçu cette tragique Hiſtoire,
Et tout Paris a bien de la peine à la croire;
On m'a dit qu'elle eſt vraie, & je ne la croi pas.
Pour un volage Amant ſe donner le trépas

Au plus beau de ſes ans, ô Dieux, quelle innocence !
Non, l'Amour ſur les cœurs n'a point tant de puiſſance.
Mais à propos de cœurs, je n'ai rien dit du ſien ;
Je lui ferois grand tort de le compter pour rien.
Qu'en dirai-je ? on n'a pas le tems de le connoître,
Un objet ne l'a pas, qu'un autre en eſt le maître ;
Il forme cent deſſeins ſans les pouſſer à bout,
Et ce cœur inconſtant commence & manque tout.
Quoiqu'il s'aime beaucoup, ſon ame eſt généreuſe ;
A parler franchement, il ne l'a point peureuſe.
Quoique dans ſes écrits il ait raillé de Mars,
Comme un autre il iroit affronter les hazards ;
Et bien qu'il paſſe ici pour un Héros paiſible,
Je ſoutiens qu'à l'honneur il n'eſt point inſenſible ;
Il aime les vaillans, & toutes les vertus.
Par des ſentiers ſecrets, des chemins peu battus,
Depuis aſſez long-tems Tirſis cherche la gloire ;
Il a lû les Auteurs, il a bonne mémoire,
Il les cite ſouvent aſſez mal à propos,
Il eſt fort pareſſeux, il aime le repos,
Il ne ſe peut paſſer d'avoir des amourettes ;
Sans avoir de l'amour, il conte des fleurettes ;
C'eſt pourquoi l'on le voit ſi ſouvent dans ſes Vers,
Blâmer mes cruautés, vouloir briſer ſes fers,
Recourir au trépas pour terminer ſes larmes,
Et ſe plaindre par-tout du pouvoir de mes charmes.

Voilà ce que Tirſis me répete ſouvent ;
Mais, belle Iris, autant en emporte le vent.
A de ſi doux propos je ſuis accoutumée,
Ma tendreſſe n'en eſt point du tout allarmée,
Mon cœur ne connoît point ce Dieu qu'on nomme Amour ;
Et ſi malgré mes ſoins il le connoît un jour,
Ce doit être en faveur d'un Amant plus fidelle.
En vain Tirſis me dit que je ſuis jeune & belle,
Que j'ai beaucoup d'eſprit, qu'il meurt pour mes appas,
Tirſis eſt inconſtant, & je ne le crains pas.
On le croit indévot ; mais quoique l'on en die,
Je croi que dans le fond Tirſis n'eſt pas impie ;
Quoiqu'il raille ſouvent des articles de Foi,
Je croi qu'il eſt autant Catholique que moi.
Pour ſuivre aveuglément les conſeils d'Epicure,
Et croire quelquefois un peu trop la nature ;
Pour vouloir ſe mêler de porter jugement
Sur tout ce que contient le nouveau Teſtament,
On s'égare aiſément du chemin de la Grace ;
Tirſis y reviendra ; ce n'eſt que par grimace
Qu'il dit qu'on ne peut pas aller contre le ſort ;
Il changera d'humeur à l'heure de la mort.

SONNET EN BOUTS RIMEZ
SUR L'OR. 1670.

CE métal précieux, cette fatale *pluie*,
Qui vainquit Danaé, peut vaincre *l'Univers*:
Par lui les grands ſecrets ſont ſouvent *découverts*,
Et l'on ne répand point de larmes qu'il *n'eſſuie*.

Il ſemble que ſans lui tout le bonheur nous *fuie*,
Les plus grandes Cités deviennent des *déſerts*,
Les lieux les plus charmans ſont pour nous des *enfers*,
Enfin, tout nous déplaît, nous choque & nous *ennuie*.

Il faut, pour en avoir, ramper comme un *lézard*:
Pour les plus grands défauts c'eſt un excellent *fard*;
Il peut en un moment illuſtrer la *canaille*.

Il donne de l'eſprit au plus lourd *animal*:
Il peut forcer un mur, gagner une *bataille*:
Mais il ne fit jamais tant de bien que de *mal*.

LETTRE DE GAS,

Epagneul de Madame DESHOULIERES,

A M. LE COMTE DE L. T. 1671.

POur vous marquer mon courroux,
J'ai mis la plume à la pate;
Il eſt tems que contre vous
Toute ma colère éclate.
Vous m'avez rendu jaloux.
Entre nous autres Toutous,
Nous ſommes là-deſſus d'humeur fort délicate.
Pour ſe bien mettre avec nous,
En vain le blondin nous flatte,
Nous n'en ſommes pas plus doux.
Nous mordons juſqu'à l'époux.
Malgré ce naturel incommode & farouche,
Je vous écoutois ſans dépit
Louer de ma maîtreſſe & les yeux & la bouche.
Ne croyant ces douceurs qu'un ſimple jeu d'eſprit,
Sans m'oppoſer à rien, je dormois ſur ſon lit.
Si ce ſouvenir vous touche,
Ne ſongez plus à m'ôter
La place que je poſſéde.
Croyez-vous la mériter?
Croyez-vous que je la céde?

Sept fois l'aimable Printems
A fait reverdir les champs,
Sept fois la triſte froidure
En a chaſſé la verdure,
Depuis le bienheureux jour
Que je ſuis chien d'Amarille.
A ſes pieds j'ai vû la Cour,
A ſes pieds j'ai vû la Ville
Vainement brûler d'amour:
Seul j'ai ſçu, par mon adreſſe,
Dans ſon inſenſible cœur
Faire naître la tendreſſe.
Ne troublez plus mon bonheur.
Quand, pour venger ſon honneur,
Le petit Dieu ſuborneur,
Qu'en tous lieux elle ſurmonte,
Décideroit à ma honte
Sur les droits que je prétens;
Sçachez, notre illuſtre Comte,
Que j'ai de fort bonnes dents.

LETTRE DE GAS,

Epagneul de Madame DESHOULIERES,

A Courte-oreille, Tourne-broche de M... 1672.

J'Apprens de tous côtés que, malgré le deſtin
Qui vous a fait naître mâtin,
Vous chaſſez pourtant à merveille.
Ce grand lièvre fut pris par le preux Courte-oreille;
(Diſoit-on l'autre jour en ouvrant un pâté,)
Du vin, du vin, qu'à ſa ſanté
Il ſoit vuidé mainte bouteille:
Lors le verre à la main votre los fut chanté.
Un Blondin, deux Abbés, & plus d'une beauté,
S'én acquitterent avec zéle.
Foi d'Epagneul, j'en fais un rapport très-fidele,
J'étois préſent à tout, & voyois ſans douleur
Toute l'eſtime & tout l'honneur
Dont votre chaſſe étoit ſuivie.
Auprès d'Amarillis, content de mon bonheur,
Rien ne pouvant me faire envie,
Je me déterminai dans cet heureux moment
A vous dire, ſans compliment,
Que vous avez bien fait de quitter la cuiſine,
Où vous êtiez ſouvent battu.
J'eſtime infiniment ceux qui par leur vertu
Démentent leur baſſe origine.

Jamais l'honneur d'autrui ne m'a rendu jaloux.
Et malgré tant de différence
Que le ciel a mis entre nous,
Je veux bien faire connoiſſance
Et lier commerce avec vous.
Devenons bons amis; abandonnez la broche;
Allez comme Epagneul, chien courant, ou limier,
Par tout pays prendre gibier;
Ne craignez là-deſſus ni plainte, ni reproche;
Perſonne ne fait ſon métier.

AIR.

VEnez, petits oiſeaux, c'eſt moi qui vous appelle;
Vous devez à mes ſoins vos plus tendres deſirs:
Sans amour, la ſaiſon nouvelle
Seroit pour vous ſans fleurs & ſans plaiſirs.

Secondez mon ardeur extrême;
Je veux charmer un jeune cœur;
Chantez, mais chantez le bonheur
D'être aimé quand on aime.

APOTHEOSE DE GAS MON CHIEN,

A IRIS. 1672.

PLus d'un bel eſprit murmure
Contre mon illuſtre Chien.
Iris, ne ſçavez-vous rien
De ſon heureuſe avanture ?
Lorſque ſur le double mont
Je cherchois des fleurs nouvelles
Pour en couronner le front
D'un Roi cent fois plus grand que le vainqueur d'Arbelles,
Mon téméraire Chien marchoit deſſus mes pas.
Il trouve en me ſuivant la ſource d'Hypocréne ;
Il faiſoit chaud, il étoit las ;
Tout languiſſant de ſoif il boit dans la fontaine.
Auſſi-tôt les Auteurs, dont les bords ſont remplis,
Firent retentir de leurs cris
La montagne à double croupe.
Par l'un d'eux mon chien eſt pris.
On détache un de la troupe
Pour avertir du fait le Dieu des beaux eſprits.
A peine eut-on conté cette bizarre hiſtoire,
Qu'Apollon s'écria (de ſon honneur jaloux :)
Un chien a l'audace de boire
En même fontaine que nous !

Alors prenant ſon arc d'yvoire,
Il alloit, pour venger ſa gloire,
Percer mon chien de mille coups ;
Si, d'un air agréable & doux,
La badine Erato n'eût pris ſoin du coupable.
Puiſſant Dieu, lui dit-elle, hélas !
Pour ce pauvre toutou devenez plus traitable ;
Il vaut bien qu'on en faſſe cas.
C'eſt l'illuſtre chien d'Amarille
Dont j'ai tant chanté les appas.
Ni le chien qui jappe là-bas,
Ni le chien dont l'Olympe brille,
En bon ſens ne l'égalent pas ;
Il démêle un ſot de cent pas,
Le pourſuit, l'aboie, & le pille.
Ah ! pour le repos de nos jours
Que n'avons-nous un tel ſecours,
Contre un tas de grimauts dont Parnaſſe fourmille !
A ces mots d'Apollon le courroux s'appaiſa.
Il demande mon chien, commande qu'il s'avance,
Le trouva beau, le careſſa,
Et malgré l'humble remontrance
De Meſſieurs les Auteurs, il l'immortaliſa.
Je t'affranchis des loix de la ſourde Déeſſe,
Dit-il à ce chien précieux,
Demeure en ces aimables lieux.
Dans une éternelle jeuneſſe.

Connoiſſant ta capacité,
Je commets à tes ſoins notre tranquillité;
Au pied du mont ſacré je t'aſſigne une place.
Par le mérite faux garde d'être ſurpris;
Et quelque terrible menace,
Quelque priere qu'on te faſſe,
Ne permets d'y monter qu'à mes ſeuls favoris.
Déchire à belles dents ceux dont la folle audace
De mes doctes chanſons croient emporter le prix,
Et pour ces demi beaux eſprits
Sois le Cerbere du Parnaſſe.
Ce diſcours prononcé, les neuf ſçavantes Sœurs
De mon heureux chien s'approcherent,
Et pour lui décerner les ſuprêmes honneurs,
Juſques aux bords du Stix dans leurs bras le porterent;
Trois fois en marmotant dans ces eaux le plongerent.
Tout ce qu'il avoit de mortel
Demeura dans l'onde fatale;
Et l'on vit, d'une ardeur égale,
A ce chien nouveau Dieu dreſſer plus d'un autel,
Qu'encenſe vainement l'audace & la cabale.
Fidelle aux ordres d'Apollon,
Nuit & jour du ſacré vallon
Il interdit l'entrée aux faiſeurs d'Acroſtiches,
D'équivoques, de Vers obſcurs,
De Vers rampans, & de Vers durs;
A ceux dont tous les hémiſtiches
Sont pleins de médiſance, ou pleins de mots impurs.

Par ſes ſoins on jouit du repos & de l'ombre,
Néceſſaires pour bien penſer.
Les bons Auteurs ſont en ſi petit nombre,
Qu'ils ne peuvent embarraſſer.
En vain le vieux Lyſis lui dit d'un ton ſuperbe :
Je ſuis des amis de Malherbe ;
Vous devez me laiſſer paſſer.
En vain dans l'ardeur qui l'emporte,
Le pétulant Albin d'une voix vive & forte
Allégue de vieux droits par le bon ſens détruits.
O ! ſiécle ingrat, dit-il, tant d'ouvrages conduits
Comme l'eût pû faire Ariſtote,

. . . . . .

Ne me donnent que des douleurs !
Quelle étoile funeſte à mon deſtin préſide ?
Mais dois-je m'étonner de mes divers malheurs ?
C'eſt une bête qui décide
Des bons & des mauvais Auteurs.
Après lui l'ignorant Timandre
Vient tenter l'avanture, aidé du Dieu Bacchus,
Et veut contre mon chien gager deux mille écus
Qu'il arrivera quelqu'eſclandre.

. . . . . .

EPITRE A M. MASCARON,

Evêque de TULLES, *& depuis d'*AGEN. 1672.

DEs bords du fameux Lignon
Le moyen de vous écrire !
L'air de ce pays inſpire
Je ne ſçai quoi de fripon,
Qui n'eſt pas propre à vous dire.
Depuis que feu Céladon,
Pour la précieuſe Aſtrée,
L'ame de douleur outrée,
Mit ſes jours à l'abandon ;
Amour réſolut, dit-on,
Que l'air de cette contrée
Rendroit le plus fier dragon
Doux comme un petit mouton.
Depuis que j'y ſuis entrée
J'ai déja changé de ton.
Je ne me meurs pas encore ;
Mais entre nous, j'ai bien peur
D'une inquiéte langueur,
Qui me force à voir l'aurore.
J'ai par-tout l'eſprit rêveur.
Un noir chagrin me dévore.
Un tel changement d'humeur

Me fait trembler pour mon cœur.
S'il alloit devenir tendre,
S'il formoit la moindre ardeur,
Il ſeroit bientôt en cendre.
Hélas ! loin de badiner,
Loin d'être fourbe, & volage,
Comme veut le bel uſſage,
Il iroit s'abandonner,
En jeune cœur qui ſe pique
De ſentiment héroïque,
A ces beaux engagemens
Qu'on trouve dans les Romans.
Oui, malgré ce qu'on pratique,
Il aimeroit à l'antique.
Ah ! que de fâcheuſes nuits,
Que de ſoupçons, que d'allarmes,
Que de chagrins, que d'ennuis,
Que de ſoupirs, que de larmes !
Il vaut mieux, ſi je le puis,
M'arracher à tous les charmes
Du beau ſéjour où je ſuis.
Sans conſulter davantage,
Quittons ce fatal rivage :
Mais quittons-le ſans retour,
Ce rivage où chaque jour,
Sans avoir eu part au crime,
Chaque cœur ſert de victime
Aux vengeances de l'Amour.

Ici tout ce qui reſpire
Se plaint, languit, & ſoupire.
Dans les forêts les oiſeaux,
Dans les plaines le zéphire,
Les Bergers ſous les ormeaux,
Les Nayades dans les eaux,
Tout ſent l'amoureux martyre;
Et tout ſert, en nous parlant
Contre l'auſtere ſageſſe,
A mettre en goût de tendreſſe
Le cœur le plus indolent.
Vous, dont l'ame indifférente
Ne connoît aucun ſouci,
Pour l'avoir toujours contente,
Profitez de tout ceci;
Et quelque eſpoir qui vous tente,
Ne venez jamais ici.

DECLARATION.

ON n'a qu'à me trouver quelque Berger fidelle,
Soumis, délicat, amoureux,
Qui de peur d'aimer moins, refuſe d'être heureux,
Et je ne ſerai plus cruelle.

RONDEAU.

TAiſez-vous, tendres mouvemens,
Laiſſez-moi pour quelques momens :
Tout mon cœur ne ſçauroit ſuffire
Aux tranſports que l'amour m'inſpire
Pour le plus parfait des amans.

A quoi ſervent ces ſentimens ?
Dans mes plus doux emportemens
Ma raiſon vient toujours me dire :
Taiſez-vous.

La cruelle depuis deux ans ....
Mais, hélas ! quels redoublemens
Sens-je à mon amoureux martyre ?
Mon Berger paroît, il ſoupire :
Le voici ; vains raiſonnemens,
Taiſez-vous !

MADRIGAL.

JE ne ſçaurois paſſer un jour
Sans me reſſouvenir du beau Berger que j'aime :
Quand j'y penſe, un plaiſir extrême
Vient redoubler l'ardeur que j'ai pour ſon retour.

Triſte devoir, dont je n'oſe me plaindre,
A ce retour, hélas ! n'aurez-vous rien à craindre ?
Si, pour y penſer ſeulement,
Des plus tendres tranſports je ſens la violence ;
Quand je reverrai mon Amant,
Que ne fera point ſa préſence !

A Mlle. DE LA CHARCE.

Pour la Fontaine de Vaucluſe. 1673.

QUand vous me preſſez de chanter
Pour une fontaine fameuſe,
Vous avez oublié que je ſuis pareſſeuſe ;
Qu'un ſimple Madrigal pourroit m'épouvanter ;
Qu'entre une ſanté languiſſante,
Et d'illuſtres amis par le ſort outragés,
Mes ſoins ſont toujours partagés.
Par plus d'une raiſon devenez moins preſſante.
Daphné, vous ne ſçavez à quoi vous m'engagez.
Peut-être croyez-vous que toujours inſenſible,
Je décrirai dans mes Vers,
Entre de hauts rochers dont l'aſpect eſt terrible,
Des prez toujours fleuris, des arbres toujours verds ;
Une ſource orgueilleuſe & pure,
Dont l'eau ſur cent rochers divers,

D'une mouſſe verte couverts
S'épanche, bouillonne, murmure;
Des agneaux bondiſſans ſur la tendre verdure,
Et de leurs conducteurs les ruſtiques concerts.
De ce fameux deſert la beauté ſurprenante,
Que la nature ſeule a pris ſoin de former,
Amuſoit autrefois mon ame indifférente.
Combien de fois, hélas! m'a-t-elle ſçu charmer!
Cet heureux tems n'eſt plus: languiſſante, attendrie,
Je regarde indifféremment
Les plus brillantes eaux, la plus verte prairie;
Et du ſoin de ma bergerie
Je ne fais même plus mon divertiſſement.
Je paſſe tout le jour dans une réverie,
Qu'on dit qui m'empoiſonnera.
A tout autre plaiſir mon eſprit ſe refuſe;
Et ſi vous me forcez à parler de Vaucluſe,
Mon cœur tout ſeul en parlera.

Je laiſſerai conter de ſa ſource inconnue
Ce qu'elle a de prodigieux,
Sa fuite, ſon retour, & la vaſte étendue
Qu'arroſe ſon cours furieux.
Je ſuivrai le penchant de mon ame enflâmée,
Je ne vous ferai voir dans ces aimables lieux
Que Laure tendrement aimée,
Et Pétrarque victorieux.

Auſſi-

Auſſi-bien de Vaucluſe ils ſont encor la gloire ;
Le tems qui détruit tout reſpecte leurs plaiſirs :
Les ruiſſeaux, les rochers, les oiſeaux, les zéphirs,
Font tous les jours leur tendre hiſtoire.
Oui, cette vive ſource, en roulant ſur ces bords,
Semble nous raconter les tourmens, les tranſports,
Que Pétrarque ſentoit pour la divine Laure.
Il exprima ſi bien ſa peine, ſon ardeur,
Que Laure, malgré ſa rigueur,
L'écouta, plaignit ſa langueur,
Et fit peut-être plus encore.

Dans cet antre profond, où, ſans autres témoins
Que la Naïade & le Zéphire,
Laure ſçût, par de tendres ſoins,
De l'amoureux Pétrarque adoucir le martyre ;
Dans cet antre, où l'amour tant de fois fut vainqueur,
Quelque fierté dont on ſe pique,
On ſent élever dans ſon cœur
Ce trouble dangereux par qui l'amour s'explique,
Quand il allarme la pudeur.

Ce n'eſt pas ſeulement dans cet antre écarté
Qu'il reſte de leurs feux une marque immortelle :
Ce fertile valon dont on a tant vanté
La ſolitude & la beauté
Voit mille fois le jour dans la ſaiſon nouvelle

Les Roſſignols, les Sereins, les Pinçons,
Répeter ſous ſon verd ombrage
Je ne ſçai quel doux badinage
Dont ces heureux Amans leur donnoient des leçons.

Leurs noms ſur ces rochers peuvent encor ſe lire,
L'un avec l'autre eſt confondu ;
Et l'ame à peine peut ſuffire
Aux tendres mouvemens que leur mêlange inſpire.
Quel charme eſt ici répandu?
A nous faire imiter ces Amans tout conſpire ;
Par les ſoins de l'Amour leurs ſoupirs conſervés,
Enflâment l'air qu'on y reſpire ;
Et les cœurs qui ſe ſont ſauvés
De ſon impitoyable empire,
A ces déſerts ſont réſervés.

Tout ce qu'a de charmant leur beauté naturelle
Ne peut m'occuper un moment.
Les reſtes précieux d'une flâme ſi belle
Font de mon jeune cœur le ſeul amuſement.
Ah ! qu'il m'entretient tendrement
Du bonheur de la belle Laure!
Et qu'à parler ſincèrement,
Il ſeroit doux d'aimer ſi l'on trouvoit encore
Un cœur comme le cœur de ſon illuſtre Amant.

LES MOUTONS.

IDYLLE. 1674.

HElas, petits Moutons, que vous êtes heureux!
Vous paiſſez dans nos champs ſans ſouci, ſans allarmes.
Auſſi-tôt aimés qu'amoureux,
On ne vous force point à répandre des larmes;
Vous ne formez jamais d'inutiles déſirs.
Dans vos tranquilles cœurs l'amour ſuit la nature;
Sans reſſentir ſes maux vous avez ſes plaiſirs.
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'impoſture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne ſe rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raiſon pour partage;
Et vous en ignorez l'uſage.
Innocens animaux, n'en ſoyez point jaloux;
Ce n'eſt pas un grand avantage.
Cette fière raiſon dont on fait tant de bruit,
Contre les paſſions n'eſt pas un sûr remède.
Un peu de vin la trouble, un enfant la ſéduit;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à ſon aide,
Eſt tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuiſſante & ſévère,
Elle s'oppoſe à tout, & ne ſurmonte rien.
Sous la garde de votre chien,

Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des coups cruels & raviſſans,
Que ſous l'autorité d'une telle chimère
Nous ne devons craindre nos ſens.
Ne vaudroit-il pas mieux vivre, comme vous faites,
Dans une douce oiſiveté ?
Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous êtes
Dans une heureuſe obſcurité,
Que d'avoir ſans tranquillité
Des richeſſes, de la naiſſance,
De l'eſprit & de la beauté?
Ces prétendus tréſors, dont on fait vanité,
Valent moins que votre indolence.
Ils nous livrent ſans ceſſe à des ſoins criminels :
Par eux plus d'un remors nous ronge.
Nous voulons les rendre éternels,
Sans ſonger qu'eux & nous paſſerons comme un ſonge.
Il n'eſt dans ce vaſte Univers
Rien d'aſsûré, rien de ſolide ;
Des choſes ici bas la fortune décide
Selon ſes caprices divers :
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ſes coups.
Paiſſez, Moutons, paiſſez ſans règle & ſans ſcience
Malgré la trompeuſe apparence
Vous êtes plus heureux & plus ſages que nous.

SONNET EN BOUTS RIME'S,

POUR LE ROI.

POur chanter un Héros, quittons le *flageolet*;
Louis cède au ſeul Roi qui fit le *décalogue*:
Par lui l'Aigle eſt réduite au vol du *roitelet*,
Et ſon nom eſt trop grand pour la champêtre *églogue*.

La chicane mourante au fond du *Châtelet*,
Lui ſeul aux autres Rois ſervant de *pédagogue*,
Tous ſes voiſins forcés à garder le *mulet*,
L'héréſie enchaînée à ſes pieds comme un *dogue*,

De vices & d'erreurs ſon Etat *écuré*,
Le calme à l'Univers par ſes ſoins *procuré*,
Tout enfin met ſa vie au-deſſus des plus *belles*.

Il vient d'humilier l'orgueil de *l'Héleſpont*;
A ſes vaſtes projets la fortune *répond*,
Et va lui préparer des victoires *nouvelles*.

CHANSON.

AH ! que je ſens d'inquiétude !
Que j'ai de mouvemens qui m'étoient inconnus !
Mes tranquilles plaiſirs, qu'êtes-vous devenus ?
Je cherche en vain la ſolitude.
D'où viennent ces chagrins, ces mortelles langueurs ?
Qu'eſt-ce qui fait couler mes pleurs
Avec tant d'amertume & tant de violence ?
De tout ce que je fais mon cœur n'eſt point content.
Hélas ! cruel amour que je mépriſois tant,
Ces maux ne ſont-ils point l'effet de ta vengeance ?

CHANSON.

POurquoi me reprocher, Silvandre,
Que je vous promets tout pour ne vous rien tenir ?
Hélas ! c'eſt moins à moi qu'à vous qu'il s'en faut prendre :
Pour remplir vos déſirs, j'attens un moment tendre :
Que ne le faites-vous venir ?

IMITATION DE LA I. ODE D'HORACE.

Mæcenas atavis.

A M. COLBERT, *Miniſtre d'Etat, & Controlleur Général des Finances.* 1675.

ILluſtre Protecteur des Filles de Mémoire,
Miniſtre vigilant, dont les ſoins précieux,
De l'auguſte LOUIS éterniſent la gloire ;
COLBERT, dont les travaux des ans victorieux,
De miracles divers enrichiront l'hiſtoire :
Vous, par qui l'on voit à la fois
Les beaux Arts rétablis, le Commerce, les Loix ;
Vous, dont la ſage prévoyance
Au milieu de la guerre entretient l'abondance
Dans les vaſtes Etats du plus vaillant des Rois :
Pour connoître des cœurs quelle eſt la différence,
Quittez pour un moment vos pénibles emplois.

Couvert d'une noble pouſſière,
On voit un jeune Audacieux
Triomphant d'une Cour entière,
D'un ſuperbe tournoi ſortir victorieux.
Par les louanges qu'on lui donne,
Il ſe croit au-deſſus des plus fameux guerriers ;
Et le laurier qui le couronne
Eſt à ſon gré le plus beau des lauriers.

L'eſpoir de parvenir aux dignités ſuprêmes
Rend eſclave de la faveur.
Rien d'un Ambitieux ne rebute le cœur
Son repos, & ſes amis mêmes,
Sont des biens qu'il immole au ſoin de ſa grandeur.

En cultivant les champs, le laboureur avare
D'une riche moiſſon flatte tous ſes déſirs :
Les autres paſſions, où la raiſon s'égare,
N'excitent dans ſon cœur ni douleurs, ni plaiſirs.

A peine échappé du naufrage,
Le nocher hazardeux remonte ſur la mer.
Durant les périls de l'orage
Effrayé de ſe voir en proie au flot amer
Il regrète l'heureux rivage :
Mais dès-lors que de ſon trident
Neptune a, par trois fois, frappé l'onde irritée,
On voit le pilote imprudent,
Sans aucun ſouvenir des écueils ni du vent,
Emporté par l'eſpoir dont ſon ame eſt flattée,
S'expoſer comme auparavant.
Gouverne qui voudra cet immenſe univers ;
Tout eſt indifférent dans la fureur bachique.
A l'ombrage des pampres verds,

Le bûveur dégagé de mille ſoins divers,
Au culte de Bacchus ſans réſerve s'applique ;
Et bravant du bon ſens le pouvoir tyrannique,
Il met ſa raiſon dans les fers.

Les affreux & ſanglans combats,
Qui coûtent tant de pleurs aux amantes, aux mères,
Pour les guerriers ont des appas ;
Et la gloire & l'honneur, ces fatales chimères,
Leur font avec plaiſir affronter le trépas.

Pour les ſombres forêts le diligent chaſſeur
De Mars & de l'Amour néglige les conquêtes :
Il met le ſuprême bonheur
A forcer d'innocentes bêtes.
Soit que l'aſtre des cieux dans ſon rapide tour
Répande aux mortels ſa lumière,
Soit que l'inégale courrière
Répare la perte du jour,
Jamais ſon ame forcenée
D'un tranquille ſommeil ne goûte les douceurs.
La pourſuite d'un cerf lui fait de l'hymenée
Mépriſer toutes les faveurs.

Colbert, il ſeroit impoſſible
De conter des Humains les caprices divers.
Pour moi de qui le cœur ne s'eſt trouvé ſenſible
Qu'à l'innocent plaiſir de bien faire des Vers,

Seule au bord des ruiſſeaux je chante ſur ma Lyre
Ou le Dieu des guerriers ou le Dieu des amants,
Et ne changerois pas pour le plus vaſte Empire
Ces doux amuſemens.

Pleine du beau feu qui m'anime,
Avant qu'un autre hiver ramène les glaçons,
Je chanterai Louis, ſage, actif, magnanime,
Et vainqueur malgré les ſaiſons.
Colbert, ſi vous daignez m'entendre,
Si, pour quelques momens, mes chants peuvent ſuſpendre
Les chagrins que traîne après ſoi
Cette profonde politique,
Où le bien de l'Etat ſans ceſſe vous applique,
Quel ſort plus glorieux pour moi?

MADRIGAL.

AGréable prairie, où j'aime à m'arrêter,
Comme vos fleurs mes ennuis ſont ſans nombre.
Je voudrois vous les raconter,
Mais l'ardeur du ſoleil me force à vous quitter,
Pour cette forêt ſombre.
Hélas! je redoute ſes feux,
Inſenſée, & je cherche un lieu qui m'en préſerve,
Tandis que j'en conſerve
Dans mon cœur de plus dangereux.

BALADE A M. CHARPENTIER,

Sur ſon Livre intitulé : *Défenſe de la Langue Françoiſe pour l'Inſcription de l'Arc de Triomphe, qui parut en 1676.*

FAmeux Auteur, de tous auteurs le Cocq,
Toi dont l'eſprit agréable & fertile
Des Latineurs a ſoutenu le choc
Par un écrit dont ſublime eſt le ſtile,
Plus éloquent que ne fut feu Virgile :
Tu leur fais voir qu'on doit les mettre au croc ;
Pour chaque trait tu leur en rends deux mille ;
Quand tu combats, la victoire t'eſt hoc.

Dans leurs diſcours & ab hac & ab hoc,
Ils ont crié qu'à Paris la grand'Ville,
Où l'Etranger eſt en proie à l'Eſcroc,
Inſcription Françoiſe eſt inutile.
Latinité moins ſeroit difficile,
Diſent-ils tous, pour la Gent vuide-broc.
On prêche en vain un ſi faux Evangile ;
Quand tu combats, la victoire t'eſt hoc.

Du grand Louis qui de taille & d'eſtoc
De l'Univers ſera ſon domicile,
Et dont le cœur s'ébranle moins qu'un roc,
Pourquoi les faits, par une erreur ſervile,

Mettre en Latin ? Non, non, troupe indocile,
D'Inſcriptions nous allons faire troc.
Par toi, Damon, Pédans vont faire gile ;
Quand tu combats, la victoire t'eſt hoc.

ENVOI.

GRands ſçavantas, Nation incivile,
Dont Calepin eſt le ſeul uſtencile,
Plus on ne veut ici de votre affroc.
François langage eſt or ; le vôtre argile,
Bon ſeulement pour gens qui portent froc.
Pourſuis, Damon ; ils n'ont plus d'autre aſyle :
Quand tu combats, la victoire t'eſt hoc.

SONNET BURLESQUE

Sur la Phédre de RACINE, *Jan.* 1677.

DAns un Fauteuil doré, Phédre tremblante & blême,
Dit des Vers où d'abord perſonne n'entend rien ;
Sa nourrice lui fait un ſermon fort chrétien
Contre l'affreux deſſein d'attenter à ſoi-même.

Hippolyte la hait preſque autant qu'elle l'aime ;
Rien ne change ſon cœur ni ſon chaſte maintien ;
La nourrice l'accuſe, elle s'en punit bien ;
Théſée a pour ſon fils une rigueur extrême.

Une groſſe Aricie,* au cuir rouge, aux crins blonds,
N'eſt là que pour montrer deux énormes tétons,
Que malgré ſa froideur Hippolyte idolâtre.

Il meurt enfin traîné par ſes courſiers ingrats,
Et Phédre, après avoir pris de la mort aux rats,
Vient en ſe confeſſant mourir ſur le Théâtre.

A U R O I.

MADRIGAL.

HEros qui ſeul renferme en toi
Ce qui fait un grand homme, un bon Maître, un grand Roi ;
Nos fronts ſont couronnés tous deux des mêmes feuilles :
Mais dans le champ de Mars on ſçait que tu les cueilles,

REMARQUE.

* La Deſcillets bonne Actrice, mais peu jolie.

Et moi dans le fameux vallon
Où des faſtes ſacrés qu'y conſerve Apollon
Je veux de tes hauts faits remplir toutes les feuilles.
En dépit de l'Envie au regard de travers,
Tu verras ſans chagrin ton grand nom dans mes Vers.
Louis, l'air dont tu les accueilles,
Me flatte d'un bonheur ſi doux, ſi précieux.
Il eſt plus d'un endroit, pourvû que tu le veuilles,
Par où je le ſçaurai bien mieux.

LETTRE EN CHANSONS

A M. DESHOULIERES. 1677.

Sur l'air : *Nous ſommes ici demi douzaine.*

LEttres en chanſons ſont à la mode;
Ce badinage m'accommode,
Moi dont l'eſprit eſt pareſſeux:
Trouvez donc bon qu'en chanſonnettes,
Qui ne ſeront que pour nous deux,
Je vous écrive des ſornettes.

Sur l'air : *de Landirette.*

Quels ſont vos divertiſſemens?
Paſſez-vous de fort doux momens?

Landrirette.
Je ne ſçai quoi me dit qu'oui,
Landriry.

Sur l'air de : *Ha ! Monſieur le Capitaine.*

Chez moi ce n'eſt pas de même ;
J'ai toujours quelque bobo :
Vous pouvez faire carême,
Chez moi ce n'eſt pas de même :
Vous n'êtes chagrin, ni blême,
Vous faites fort bien dodo :
Chez moi ce n'eſt pas de même,
J'ai toujours quelque bobo.

Sur l'air : *Vit-on jamais Nymphe plus gentille.*

S'il eſt vrai qu'un Maréchal de France,
Que Louis eſtime tant,
Vous ait fait pour moi quelque tendre avance,
Lui que je croyois indifférent ;
Dûſſiez-vous être jaloux, je penſe
Que je payerai comptant.

Sur l'air : *Vive l'amour ſur la fougere.*

Il veut de moi des bagatelles ;
Il en aura,
Tant qu'il voudra,
Des plus nouvelles.

Je m'en vais quitter ma pareſſe,
Pour lui marquer mon reſpect, ma tendreſſe;
Mais,
Si déſormais,
Vous devenez jaloux,
Il faut s'en prendre à vous.

Sur l'air de : *Nos fâcheux Maris jaloux.*

M'écrire de bonne foi,
L'eſtime qu'il a pour moi,
Quelle imprudence eſt la vôtre ?
Mais n'allez pas vous venger ;
Le danger,
A deux cens lieues l'un de l'autre,
Eſt fort léger.

Sur l'air d'une Bourée : *Nommer un Ange.*

Changeons de thêſe ;
De tels propos
N'ont rien qui plaiſe.
Un jeune Héros,
Que dès votre jeune âge
Vous ſervez ſi bien,
Sera pour vous, je gage,
Un plus doux entretien.

Autre Bourée, ſur le chant de : *A ta ſanté.*

Depuis huit jours,
Tous les Amours
Reviennent habiter le Château de Verſailles;
Sçavez-vous bien pourquoi?
C'eſt qu'ils ſuivent le Roi.

Sur le chant de : *Le beau Berger Tirſis.*

Après avoir ſoumis
Trois des plus fortes Villes,
Rendu de nos ennemis
Tous les projets inutiles;
Des plaiſirs plus tranquilles
Peuvent être permis.

Sur l'air : *Quelqu'un a dit à ma Belle.*

Nous verrons toute la terre,
Aſſujettie à ſes loix;
Pour l'amour ou pour la guerre
Dès qu'il daigne faire un choix,
Un Dieu lui prête ſon tonnerre,
Un Dieu lui prête ſon carquois.

Sur l'air : *Des Pélerins.*

On voit ſur ſes pas
Son illuſtre frere
Tout brillant d'appas,
Au milieu des combats,
Affronter le trépas.

Montcaſſel
Le rend immortel ;
Mais, ſemblable au Dieu de Cythère
Eſt-on propre à faire
Ces exploits inouis,
Qui vous ont réjouis.
Rien n'eſt impoſſible pour plaire
Au fameux Louis.

Sur l'air : *des Triolets.*

L'Hôtel s'apprête à nous donner
Les vieilles Pièces de Corneille ;
Mais, ce qui va vous étonner,
L'Hôtel s'apprête à nous donner
Le fils de la fleur, pour jouer
Nicomède : O rare merveille !
L'Hôtel s'apprête à nous donner
Les vieilles Pièces de Corneille.

Sur l'air : *Depuis Janvier juſqu'en Avril.*

Je ne ſçaurois vous dire rien,
Ni du Théâtre Italien,
Ni de celui de la Molière ;
Ils ſont, ſelon moi, but à but.
Et pour gens à grand caractère
Hors de l'Hôtel point de ſalut.

Sur l'air de : *Sommes-nous pas bienheureux.*

Je m'amuſe trop long-tems
A vous parler du Théâtre ;
On voit bien que j'idolâtre
Tout ce qu'il a d'agrémens.
Les bois, les prez, les fontaines,
Peuvent auſſi me toucher ;
Mais depuis quelques ſemaines,
Je ne ſçaurois les chercher.

Sur l'air : *Daye dandaye.*

J'ai perdu Meſſieurs mes chevaux :
C'étoient de vilains animaux ;
Il leur falloit toujours dire : Haye,
Daye dandaye.

Sur l'air de : *La jeune Iris ſans ceſſe me fuit.*

Etre à pied n'eſt pas le ſeul chagrin
Qui fait ma mélancolie ;
Je dors à peu près comme un lutin,
Je m'allarme, je m'oublie,
Et, s'il faut vous l'avouer enfin,
J'aime juſqu'à la folie.

Sur le chant de *La Gaillarde.*

Revenez de l'étonnement,
Où vous a dû mettre ce compliment ;

J'aime, il eſt vrai : mais, Dieu merci,
Une chatte fait mon ſouci.

Sur l'air de : *Si l'amour étoit yvrogne.*

De mon aimable Griſette
Le nom eſt déja connu ;
Elle me rend inquiète,
Plus que je n'aurois voulu ;
Croyez-en la chanſonnette,
Qui par le monde a couru.

Sur l'air de : *Si le péril eſt agréable.*

Deshoulieres eſt toujours ingratte,
Pour ceux que ſes beaux yeux ont pris ;
Et ſon cœur comme une ſouris,
Eſt pris par une chatte.

Sur l'air : *Des Feuillantines.*

Voilà ce qu'un bel eſprit,
Par dépit,
Compoſa près de mon lit,
En voyant ma chatte griſe,
Se rouler ſur ma chemiſe.

Sur l'air de : *Peſte du Jérémie.*

La friponne me baiſe,
Et ſe met dans mes draps ;
M'égratigne à ſon aiſe,
Comme on voit à mes bras :

Par ſes joujoux je penſe
Adoucir une abſence,
Dont je me plains tout bas.

Sur l'air de : *Vous avez, belle Bregy.*

Si l'on oſoit aux époux
Ecrire d'un ſtile doux,
Je pouſſerois des hélas ;
Mais aux chères précieuſes
Le bon air ne le veut pas.

Sur le chant de : *Je ne veux pas vous connoître.*

Quelque tendre qu'on puiſſe être,
Dès lors que le Sacrement
A décidé du peut-être ;
Comme par enchantement,
On voit bientôt diſparoître,
Et la maîtreſſe & l'amant.

Sur le chant de : *Bûvons à nous quatre.*

L'amour en ménage
Trouve peu d'appas ;
On ne le mitonne pas ;
Et de l'Eſclavage
Il eſt bientôt las.

Sur le chant de : *Lorſque Philis à mes yeux eſt contraire.*

J'aurois encor quelque choſe à vous dire
Sur les chagrins d'un Amour enchaîné ;
Je pourrois bien auſſi vous faire rire
D'un pauvre Auteur toujours infortuné ;
De vos amis je devrois vous écrire ;
Mais j'apperçois qu'il eſt midi ſonné,
Et que je n'ai pas déjeûné.

Sarabande ſur le chant de : *Mes yeux ont vû l'adorable Climéne.*

Dans cet endroit je vous ſuis, ſans le mettre,
Tout ce qu'on eſt à la fin d'une Lettre.

Sur le chant de : *Durant que nous ſommes.*

Fait à ma toilette,
Le ſeptiéme Juin,
Partageant avec Griſette
Et mon papier & mon ſoin.

RONDEAU. 1677.

LE bel eſprit, au ſiécle de Marot,
Des dons du ciel paſſoit pour le gros lot ;
Des grands Seigneurs il donnoit accointance,
Menoit par fois à noble jouiſſance,
Et qui plus eſt, faiſoit bouillir le pot.

Or eſt paſſé ce tems, où d'un bon mot,
Stance, ou dizain, on payoit ſon écot;
Plus n'en voyons qui prennent pour finance
Le bel eſprit.

A prix d'argent, l'Auteur, comme le ſot,
Boit ſa chopine & mange ſon gigot;
Heureux encor d'en avoir ſuffiſance.
Maints ont le chef plus rempli que la pance:
Dame Ignorance a fait enfin capot
Le bel eſprit.

CHANSON.

JE croyois que la colère
Avoit dégagé mon cœur:
Mais à la moindre douceur
J'ai bien connu le contraire.
Hélas! un fidèle amant
Se propoſe vainement
De n'aimer plus ce qu'il aime:
S'il ſe mutine aiſément,
Il s'appaiſe tout de même.

RONDEAU. 1677.

Contre l'amour, voulez-vous vous défendre ?
Empêchez-vous & de voir & d'entendre
Gens dont le cœur s'explique avec eſprit.
Il en eſt peu de ce genre maudit,
Mais trop encor pour mettre un cœur en cendre.

Quand une fois il leur plaît de nous rendre
D'amoureux ſoins, qu'ils prennent un air tendre ;
On lit en vain tout ce qu'Ovide écrit
Contre l'amour.

De la raiſon il ne faut rien attendre :
Trop de malheurs n'ont ſçû que trop apprendre,
Qu'elle n'eſt rien dès que le cœur agit.
La ſeule fuite, Iris, nous garantit.
C'eſt le parti le plus utile à prendre
Contre l'amour.

LES FLEURS.

IDYLLE. 1677.

QUe votre éclat eſt peu durable,
Charmantes fleurs, honneur de nos jardins!
Souvent un jour commence & finit vos deſtins,
Et le ſort le plus favorable
Ne vous laiſſe briller que deux ou trois matins.
Ah! conſolez-vous-en, Jonquilles, Tubereuſes,
Vous vivez peu de jours, mais vous vivez heureuſes.
Les médiſans, ni les jaloux
Ne gênent point l'innocente tendreſſe
Que le Printems fait naître entre Zéphire & vous.
Jamais trop de délicateſſe
Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaiſirs.
Que pour d'autres que vous il pouſſe des ſoupirs,
Que loin de vous il folâtre ſans ceſſe:
Vous ne reſſentez point la mortelle triſteſſe
Qui dévore les tendres cœurs,
Lorſque pleins d'une ardeur extrême
On voit l'ingrat objet qu'on aime
Manquer d'empreſſement, ou s'engager ailleurs.
Pour plaire, vous n'avez ſeulement qu'à paroître.
Plus heureuſes que nous, ce n'eſt pas le trépas
Qui vous fait perdre vos appas.

Plus heureuſes que nous, vous mourez pour renaître.
Triſtes réflexions, inutiles ſouhaits!
Quand une fois nous ceſſons d'être,
Aimables fleurs, c'eſt pour jamais.
Un redoutable inſtant nous détruit ſans réſerve:
On ne voit au-delà qu'un obſcur avenir.
A peine de nos noms un leger ſouvenir
Parmi les hommes ſe conſerve.
Nous entrons pour toujours dans un profond repos
D'où nous a tiré la Nature,
Dans cette affreuſe nuit qui confond les Héros
Avec le lâche & le parjure,
Et dont les fiers Deſtins par de cruelles loix
Ne laiſſent ſortir qu'une fois.
Mais, hélas! pour vouloir revivre,
La vie eſt-elle un bien ſi doux?
Quand nous l'aimons tant, ſongeons-nous
De combien de chagrins ſa perte nous délivre?
Elle n'eſt qu'un amas de craintes, de douleurs,
De travaux, de ſoucis, de peines.
Pour qui connoît les misères humaines,
Mourir n'eſt pas le plus grand des malheurs:
Cependant, agréables fleurs,
Par des liens honteux attachés à la vie,
Elle fait ſeule tous nos ſoins;
Et nous ne vous portons envie
Que par où nous devons vous envier le moins.

LES OISEAUX.

IDYLLE. 1678.

L'Air n'eſt plus obſcurci par des brouillards épais;
Les prez font éclater les couleurs les plus vives;
Et dans leurs humides Palais
L'hiver ne retient plus les Naïades captives:
Les Bergers, accordant leur muſette à leur voix,
D'un pied leger foulent l'herbe naiſſante;
Les troupeaux ne ſont plus ſous leurs ruſtiques toits:
Mille & mille oiſeaux à la fois,
Ranimant leur voix languiſſante,
Réveillent les Echos endormis dans ces bois:
Où brilloient les glaçons, on voit naître les roſes.
Quel Dieu chaſſe l'horreur qui regnoit dans ces lieux?
Quel Dieu les embellit? le plus petit des Dieux
Fait ſeul tant de métamorphoſes.
Il fournit au printems tout ce qu'il a d'appas.
Si l'Amour ne s'en mêloit pas,
On verroit périr toutes choſes.
Il eſt l'ame de l'Univers;
Comme il triomphe des hivers
Qui déſolent nos champs par une rude guerre,
D'un cœur indifférent il bannit les froideurs.
L'indifférence eſt pour les cœurs,
Ce que l'hiver eſt pour la terre.

Que nous ſervent, hélas ! de ſi douces leçons ?
Tous les ans la Nature en vain les renouvelle ;
Loin de la croire, à peine nous naiſſons,
Qu'on nous apprend à combattre contre elle.
Nous aimons mieux, par un bizarre choix,
Ingrats, eſclaves que nous ſommes,
Suivre ce qu'inventa le caprice des hommes,
Que d'obéir à nos premières loix.
Que votre ſort eſt différent du nôtre,
Petits oiſeaux qui me charmez !
Voulez-vous aimer ? vous aimez.
Un lieu vous déplaît-il ? vous paſſez dans un autre.
On ne connoît chez vous ni vertus, ni défauts :
Vous paroiſſez toujours ſous le même plumage,
Et jamais dans les bois on n'a vû les Corbeaux
Des Roſſignols emprunter le ramage.
Il n'eſt de ſincère langage,
Il n'eſt de liberté que chez les animaux.
L'uſage, le devoir, l'auſtère bienſéance,
Tout exige de nous des droits dont je me plains
Et tout enfin du cœur des perfides Humains
Ne laiſſe voir que l'apparence.
Contre nos trahiſons la Nature en courroux,
Ne nous donne plus rien ſans peine.
Nous cultivons les vergers, & la plaine,
Tandis, petits oiſeaux, qu'elle fait tout pour vous.

Les filets, qu'on vous tend, ſont la ſeule infortune
Que vous avez à redouter:
Cette crainte nous eſt commune.
Sur notre liberté chacun veut attenter:
Par des dehors trompeurs on tâche à nous ſurprendre.
Hélas! pauvres petits oiſeaux,
Des ruſes du chaſſeur ſongez à vous défendre:
Vivre dans la contrainte eſt le plus grand des maux.

ODE

A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD, *Auteur des Réflexions Morales.* 1678.

QUel ſpectacle offre à ma vûe
L'état où vous paroiſſez?
Ah! que mon ame eſt émuë,
Et que vous m'attendriſſez!
Mais d'où vient ce dur ſilence?
Pourquoi porter la conſtance
Juſqu'à ne point ſoupirer?
Victime d'un fol uſage,
Vous croyez que le vrai ſage
Doit ſouffrir ſans murmurer.

On règne ſur la nature
Avec aſſez de ſuccès,
Quand on fait que le murmure
Ne va point juſqu'à l'excès.

Je ris de ce fier Stoïque,
Qui dans les tourmens ſe pique
D'avoir un viſage égal ;
Qui, tandis qu'il en ſoupire,
A l'audace de nous dire :
La douleur n'eſt point un mal.

Je ſens que de la machine
Les inviſibles reſſorts,
Bien que l'ame ſoit divine,
L'uniſſent avec le corps.
A-t-elle quelque amertume ?
Le corps s'abbat, ſe conſume,
Et partage ſon ennui :
Aux douleurs eſt-il en proie ?
L'ame ne ſent plus de joie,
Et s'affoiblit avec lui.

Tels, dans les tranſports qu'inſpire
Cette agréable ſaiſon
Où le cœur à ſon empire
Aſſujettit la raiſon ;
Tels, dis-je, dans la jeuneſſe
Pleins d'une vive tendreſſe
On voit deux parfaits amans,
Que la ſympatie aſſemble,
Faire & partager enſemble
Leurs plaiſirs & leurs tourmens.

Damon, dans tout ce qu'on nomme
Vulgairement un malheur,
On s'abuſe ; il n'eſt pour l'homme
De vrai mal que la douleur.
L'exil, l'obſcure naiſſance,
La ſervile dépendance,
Le mépris, l'oppreſſion,
La pauvreté qu'on déteſte,
Le trépas, & tout le reſte
Sont des maux d'opinion.

Dans l'heureux ſiècle où ſans guide
On laiſſoit aller les mœurs,
L'homme n'étoit point avide
De richeſſes, ni d'honneurs :
Il vivoit de fruits ſauvages,
Dormoit ſous les frais ombrages,
Bûvoit dans un clair ruiſſeau,
Sans bien, ſans rang, ſans envie ;
Comme il entroit à la vie
Il entroit dans le tombeau.

Ce penchant pour les délices,
Qui nous ſuit juſqu'au cercueil,
Eſt, ainſi que tous les vices,
L'ouvrage de notre orgueil.

Dans une douce retraite
Qu'avec plaiſir il s'eſt faite,
Le Sage eſt heureux ſans bien :
De quoi pourroit-il ſe plaindre ?
Lui qui ne voit rien à craindre,
Et qui ne déſire rien.

Que ſur lui la foudre gronde,
Que les fougueux aquilons
Sous ſa nef ouvrent de l'onde
Les gouffres les plus profonds ;
Qu'un tranchant acier s'apprête
A faire tomber ſa tête ;
Rien ne le peut émouvoir :
Il eſt toujours impaſſible
Sous quelque forme terrible
Que la mort ſe faſſe voir.

Mais qu'intrépide il affronte,
Tant qu'il voudra cet inſtant,
Qui n'eſt rien, & qu'à leur honte
Tous les hommes craignent tant.
Une douleur, qui ne cède
Au tems non plus qu'au remède,
Triomphe de ſon repos :
Il ſoupire en ce rencontre,
Et, malgré ſa force, il montre
L'homme à travers le Héros.

Vous qui marchez ſur ces traces,
Vous que les cieux ennemis
A de ſi longues diſgraces
Ont injuſtement ſoumis ;
Quittez ces dures contraintes,
Adouciſſez par des plaintes
De vos maux la cruauté :
Songez qu'inſenſible aux vôtres,
On vous croira pour les autres
Peu de ſenſibilité.

Pour le divorce qu'amènent
Ces contraſtes douloureux,
Où les élémens reprennent
Tout ce qu'on a reçu d'eux ;
Réſervez ce front tranquille :
C'eſt là qu'il eſt inutile
De ſe plaindre de ſes maux ;
C'eſt là que l'orgueil ſuccombe ;
C'eſt là que le maſque tombe,
Qui couvroit tous nos défauts.

Oui, ſoyez alors plus ferme
Que ces vulgaires Humains,
Qui près de leur dernier terme
De vaines terreurs ſont pleins.

En Sage, que rien n'offenſe,
Livrez-vous ſans réſiſtance
A d'inévitables traits ;
Et d'une démarche égale
Paſſez cette onde fatale
Qu'on ne repaſſe jamais.

Tout ce qu'on a vû de Sages
Aux plus renommés climats,
Ont cherché dans tous les âges
Ce que c'eſt que le trépas.
En vain ces eſprits ſublimes
Sondent de profonds abîmes,
Pour nous en entretenir :
Pas un ſeul dans leur grand nombre
N'a pû percer la nuit ſombre
Qui nous cache l'avenir.

Plein d'une auſtère ſageſſe
L'un fait de ſçavans efforts
Pour établir que ſans ceſſe
Les ames changent de corps ;
L'autre oſant donner atteinte
A la ſalutaire crainte
Qu'on a du divin courroux,
Nous aſſûre que la vie
De rien ne ſera ſuivie,
Et que tout meurt avec nous.

Le plus fort de ces grands Maîtres
Se ſert de tout ſon eſprit
A ſoutenir que des êtres
La ſeule forme périt ;
Que le corps ſe décompoſe,
Qu'il ſe fait de chaque choſe
Des arrangemens divers ;
Et que toujours la matière
Infinie, active, entière,
Circule dans l'Univers.

D'autres croyent qu'au Tartare,
Et qu'aux champs Eliſiens,
Un juſte arrêt nous prépare
De grands maux, ou de grands biens :
Mais quand notre ame éclairée
Ne ſeroit pas aſſûrée,
Que c'eſt là le bon parti ;
L'amour propre feroit ſuivre
Une loi qui nous délivre
Du ſort d'être anéanti.

D'autres... Mais à quoi m'engage
Le ſoin de vous conſoler ?
Il eſt un certain langage
Que je ne dois point parler :

Par une aveugle manie
On borne notre génie
A ſuivre un triſte devoir ;
On veut qu'aux erreurs ſujettes
La nature nous ait faites
Pour plaire, & non pour ſçavoir.

Finiſſons donc un ouvrage
Ecrit pour vous ſeulement ;
Pour vous, Damon, de notre âge
La gloire & l'étonnement ;
Pour vous, ſur qui l'éloquence
A répandu dès l'enfance
Ses tréſors à pleines mains ;
Pour vous, de qui la ſageſſe
Paſſe celle dont la Grèce
Donna l'exemple aux Romains.

CHANSON.

REvenez, charmante verdure,
Faites règner l'ombrage & l'amour dans nos bois.
A quoi s'amuſe la Nature ?
Tout eſt encor glacé dans le plus beau des mois.
Si je viens vous preſſer de couvrir ce bocage,
Ce n'eſt que pour cacher aux regards des jaloux
Les pleurs que je répans pour un Berger volage.
Ah ! je n'aurai jamais d'autre beſoin de vous !

EPITRE DE TATA,

Chat de Me. la MARQUISE DE MONTGLAS,

A GRISETTE,

Chatte de Mme. DESHOULIERES. *Octob.* 1678.

J'Ai reçu votre compliment.
Vous vous exprimez noblement ;
Et je vois bien dans vos manières,
Que vous mépriſez les gouttières.
Que je vous trouve d'agrémens !
Jamais Chatte ne fut ſi belle ;
Jamais Chatte ne me plût tant,
Pas même la Chatte fidelle
Que j'aimois uniquement.
Quand vous m'offrez votre tendreſſe,
Me parlez-vous de bonne foi ?
Se peut-il que l'on s'intéreſſe
Pour un malheureux comme moi ?
Hélas ! que n'êtes-vous ſincère !
Que vous me verriez amoureux !
Mais je me forme une chimère,
Puis-je être aimé ? puis-je être heureux ?
Vous dirai-je ma peine extrême ?
Je ſuis réduit à l'amitié,
Depuis qu'un jaloux ſans pitié
M'a ſurpris aimant ce qu'il aime.

Epargnez-moi le récit douloureux
De ma honte, & de ſa vengeance ;
Plaignez mon deſtin rigoureux ;
Plaindre les maux d'un malheureux
Les ſoulage plus qu'on ne penſe.
Ainſi je n'ai plus de plaiſirs ;
Indigne d'être à vous, belle & tendre Griſette,
Je ſens plus que jamais la perte que j'ai faite,
En perdant mes déſirs ;
Perte d'autant plus déplorable
Qu'elle eſt irréparable.

REPONSE DE GRISETTE A TATA.

COmment oſez-vous me conter
Les pertes que vous avez faites ?
En amour c'eſt mal débuter,
Et je ne ſçai que moi qui voulût écouter
Un pareil conteur de fleurettes.
Ha ! fy (diroient nonchalamment
Un tas de Chattes précieuſes)
Fy, mes chères, d'un tel amant.
Car, ſi j'oſe, Tata, vous parler librement,
Chattes aux airs panchés ſont les plus amoureuſes ;
Malheur chez elles aux Matous,
Auſſi diſgraciés que vous.

Pour moi qu'un heureux ſort fit naître tendre & ſage,
Je vous quitte aiſément des ſolides plaiſirs ;
Faiſons de notre amour un plus galant uſage :
Il eſt un charmant badinage,
Qui ne tarit jamais la ſource des déſirs.
Je renonce pour vous à toutes les gouttières,
Où (ſoit dit en paſſant) je n'ai jamais été.
Je ſuis de ces Minettes fières
Qui donnent aux grands airs, aux galantes manières.
Hélas ! ce fut par-là que mon cœur fut tenté,
Quand j'appris ce qu'avoit conté
De vos appas, de votre adreſſe,
Votre incomparable Maîtreſſe.
Depuis ce dangereux moment,
Pleine de vous autant qu'on le peut être,
Je fis deſſein de vous faire connoître,
Par un doucereux compliment,
L'amour que dans mon cœur ce récit a fait naître.
Vous m'avez confirmé par d'agréables Vers,
Tout ce qu'on m'avoit dit de vos talens divers ;
Malgré votre juſte triſteſſe,
On y voit, cher Tata, briller un air galant.
Les miens répondront mal à leur délicateſſe ;
Ecrire bien n'eſt pas notre talent.
Il eſt rare, dit-on, parmi les hommes même.
Mais de quoi vais-je m'allarmer ?
Vous y verrez que je vous aime :
C'eſt aſſez pour qui ſçait aimer.

BLONDIN,

Chat des Jacobins de la rue saint Honore,

A SA VOISINE GRISETTE,

Sur les Rimes de la Pièce précédente.

JE ne veux point vous en conter.
Dans le grand fracas que vous faites ;
Je n'ai pas dequoi débuter
Assez bien pour vous plaire, & me faire écouter
Des Chattes comme vous friandes de fleurettes.
Vous jouez avec moi, mais c'est nonchalamment ;
Vos heures vous sont précieuses :
Il vous faut bien un autre amant.
Vous miaulez, dit-on, trop librement
Après les faveurs amoureuses ;
Enfin vos voisins les Matous
Sont un peu trop sobres pour vous.
En vain vous affectez dans vos Vers un air sage :
Ce n'est pas en rimant qu'on renonce aux plaisirs :
C'est en ne mettant plus ces plaisirs en usage ;
C'est en quittant le badinage,
Sans en conserver les désirs.
On se perd bien souvent sans courir les gouttières.
Oui, dans ces lieux d'honneur vous n'avez point été ;
Vous suivez en ce point les prudes & les fières :
Mais de tant de Matous de toutes les manières,

Qu'on vous cherche avec ſoin, votre cœur eſt tenté ;
C'eſt là ce qui vous gâte, à ce qu'on m'a conté,
Et que vous déguiſez avec aſſez d'adreſſe.
Imitez, imitez votre illuſtre Maîtreſſe,
Qui n'aima jamais un moment.
A ſon cœur noble & grand, autant qu'un cœur peut l'être,
L'amour n'oſe eſperer de ſe faire connoître.
Vous lui ferez pour moi ce compliment.
Pour captiver les cœurs, le Ciel qui la fit naître,
Lui donna le talent de la Proſe & des Vers.
Elle a mille charmes divers ;
Une tendre langueur, une aimable triſteſſe,
N'ôte rien dans ſes yeux d'un air fin & galant :
Rien ne peut échapper à ſa délicateſſe.
Le bel eſprit n'eſt pas ſon ſeul talent ;
Elle eſt la complaiſance, elle eſt la bonté même :
Mais il ne faut pas l'allarmer.
La louange & l'éclat ne ſont pas ce qu'elle aime.
Bienheureux le Matou qu'elle voudroit aimer.

DOM GRIS,
Chat de Madame la Ducheſſe de BETHUNE,
A GRISETTE.

GRiſette, ſçavez-vous qui vous parle d'amour ?
Qui vous cherchez depuis un jour ?
C'eſt un Chat accompli, plus beau qu'un Chat d'Eſpagne,
Un Chat qu'inceſſamment la fortune accompagne,
Qui ſe fait admirer des Chattes de la Cour.
Voilà ce qu'il vous faut ; non pas ce Chat ſauvage,
Ce Tata, qui languit au milieu des plaiſirs,
Qui ne ſçauroit au plus aller qu'au badinage,
Qui ne pourroit jamais contenter vos déſirs,
Et qui mourroit de faim ſur un tas de fromage.
Ce n'eſt pas après tout qu'il ne puiſſe amuſer,
Qu'il ne ſoit propre à quelque choſe ;
Comme de feu Bertaut on pourroit en uſer :
Mais qu'en ſi beau chemin votre amour ſe repoſe,
Quoique vous en diſiez on ne vous croira pas.
Pour vous croire une Chatte à ſi maigres ébats,
Sur quoi voulez-vous qu'on ſe fonde ?
Sur vos peu de beſoins ? vous vous mocquez du monde.
A d'autres, c'eſt trop loin pouſſer le précieux.
Ce n'eſt pas avec moi qu'il faut qu'on diſſimule.
Auſſi-bien avez-vous des yeux
A détromper le plus crédule.

Gardez pour ces jeunes chattons
Qui ne vont encor qu'à tâtons,
D'une fauſſe vertu le ruſé préambule ;
Ne tournez point en ridicule
Ces ah fy, ces airs nonchalans,
Qui cachent quelquefois des déſirs violens.
Loin de les condamner, je blâme les manières
Des Chattes qui d'abord nous diſent miaou.
Depuis que pour la Cour j'ai quitté les gouttières,
Je mépriſe beaucoup un procédé ſi fou.
Tout Matou que je ſuis, j'ai l'ame délicate,
Je veux qu'en certain tems on donne de la patte,
Et je n'aimerois pas qu'on me ſaurât au cou :
Mais de faire la chatte-mite,
D'affecter comme vous un minois ſérieux,
Tandis que nous ſçavons qu'amour vous ſollicite,
Et qu'à de certains Chats vous faites les doux yeux ;
Je vous le dis tout net, Griſette, j'aime mieux
Une folle qu'une hypocrite.
Mettez-vous avec moi deſſus un autre pié,
Si vous voulez long-tems garder votre conquête.
Je ſuis un coureur de clapié.
Chat qui prend des lapins ne paſſe pas pour bête.
Adieu juſqu'au premier ſabat ;
C'eſt là que j'attendrai réponſe à cette Lettre,
Et que vous connoîtrez, ſi je livre combat,
Que je ſçai plus tenir que je ne ſçai promettre.

MITTIN,
Chat de Mademoiſelle BOCQUET,
A GRISETTE.

GRiſette, vous faites du bruit,
Non de ce bruit que font durant la nuit
Les Minettes trop amoureuſes;
C'eſt un bruit que la gloire ſuit,
Et que font en tout tems les Chattes précieuſes.
Ce bruit eſt venu juſqu'à moi,
Il a troublé ma ſolitude.
Je vivois libre, exempt de l'amoureuſe loi,
Et je ſens de l'inquiétude.
Il me revient de tous côtés,
Que vous avez cent rares qualités.
On dit que vous avez le regard doux & tendre,
Et que, pour en faire comprendre
La charmante douceur & le brillant éclat,
Vous n'avez pas des yeux de Chat.
On dit que la nature adroite & bienfaiſante
Vous a fait de ſa main une robbe luiſante,
D'un petit gris beaucoup plus fin
Que le petit gris de lapin:
Que vous ſçavez avec cent tours d'adreſſe
Chaſſer les plus fâcheux ennuis,
Faire des jours heureux & d'agréables nuits
A votre ſçavante Maîtreſſe,

On vous voit quelquefois, d'un manège léger,
Sauter, bondir, & voltiger,
Et quelquefois, en galante Minette,
Vous dreſſer ſur vos pieds pour atteindre au miroir,
Prendre plaiſir à vous y voir,
Y conſulter vos traits en illuſtre coquette,
En Chatte d'importance, & non pas en Griſette.
Vous n'avez rien de brutal & de bas.
On ne vous vit jamais ſouiller vos pattes
Innocentes & délicates
Du ſang des ſouris & des rats.
En amour vous avez les plus belles manières;
Vous n'allez point par des cris ſcandaleux
Promener ſur les toits la honte de vos feux,
Ni vous livrer aux Matous des gouttières.
Par un tendre miaulement
Vous expliquez votre tourment;
Et vous ſçavez ſi bien, dans l'ardeur qui vous preſſe,
Toucher votre illuſtre Maîtreſſe,
Qu'elle prend ſoin de vos plaiſirs,
Et d'un digne galant régale vos déſirs.
J'en pourrois dire davantage
Sur le bruit qu'on fait tous les jours
De vos charmans appas, de vos tendres amours.
On n'en dit que trop, dont j'enrage.
J'enrage de bon cœur, Griſette, quand je voi
Tant d'appas, tant d'amour, qui ne ſont pas pour
moi.

Je ſens que le bruit, que vous faites,
Allume dans mon cœur des paſſions ſecrètes,
Que dans tout le pays des plus tendres Matous
Nulle autre n'allume que vous.
Mais il eſt tems enfin de mettre en évidence
Et mes talens, & mes exploits.
Ma ſolitude & mon ſilence
M'ont ôté juſqu'ici l'honneur de votre choix.
Il faut vous faire ma peinture,
Vous dire que je ſuis un Chat des mieux appris.
C'eſt trop languir dans une vie obſcure;
Et comme enfin la nuit tous Chats ſont gris,
Il faut mettre au jour ma figure:
J'ai la mine aſſez haute, & l'air fort glorieux;
Tant d'éclat brille dans mes yeux
Qu'on prend mes ardentes prunelles
Pour des aſtres ou des chandelles.
Je ne ſuis point ſujet aux fâcheux accidens
Où tombent les Chats imprudens:
Ma conduite n'a rien de brutal, de ſauvage;
Et je ne fis jamais aucun mauvais uſage
De mes griffes, ni de mes dents.
Quoique mon ſérieux marque trop de ſageſſe,
Et me donne tout l'air d'un ſévère Docteur,
Quand il faut plaire à ma Maîtreſſe
Je ſuis badin, je ſuis flatteur:
Je la baiſe, je la careſſe,
Et la plus enjouée & brillante jeuneſſe
L'eſt bien moins que ma belle humeur.

Sçavez-vous de quel air diſcret & raiſonnable
J'ai ma part dans un bon repas ?
J'appuie adroitement ma patte ſur les bras
De ceux qui ſont aſſis à table :
Si leur faim eſt inexorable,
Ma faim ne ſe rebute pas ;
Et d'un aïr toujours agréable
Je tire du moins charitable
Les morceaux les plus délicats
Qu'à la fin il me tend d'une main libérale. *
Enfin quoique je ſois un Chat des mieux nourris,
Je chaſſe d'une ardeur qui n'eut jamais d'égale :
Nul Matou mieux que moi ne chaſſe dans Paris,
Et je prétens qu'un jour mon amour vous régale
D'une hécatombe de ſouris.

REGNAULT,

Chat des A..... A GRISETTE.

JE ne tournerai point ma cervelle à l'envers
Pour vous dépeindre ici ma figure parfaite :
Mais c'eſt pour vous parler de mes exploits divers,
Qu'avec tant de Matous je m'érige en Poëte.

REMARQUE.

* Ce Vers & le ſuivant ont viſiblement été eſtropiés dans les précédentes Editions. On a cru devoir les reſtituer au ſens de Madame Deshoulieres, ſans prétendre la corriger.

Un autre en doux jargon vanteroit ſa défaite ;
Mais moi, qui jour & nuit mets des Chattes aux fers,
N'en déplaiſe aux Matous, je vous apprens, Griſette,
Que je fais des Chattons mieux qu'ils ne font des Vers.

REPONSE DE TATA A GRISETTE.

GRiſette, avec raiſon je ſuis charmé de vous ;
Vous avez de l'eſprit plus que tous les Matous ;
Jamais, à ce qu'on dit, Chatte ne fut mieux faite :
Mais, ceci ſoit dit entre nous,
N'êtes-vous point un peu coquette ?
Vous pouvez l'avouer ſans paroître indiſcrète :
Le mal n'eſt pas grand en effet ;
Et, s'il faut tout dire ; Griſette,
Moi-même franchement je ſuis un peu coquet,
Malgré la perte que j'ai faite.
On peut bien ſans amour écrire galamment,
Quand on a, comme vous, tant de belles lumières ;
Mais, croyez-moi, pour parler ſçavamment,
Sur-tout en certaines matières,
Il faut avoir fréquenté les gouttières.
On ne devient pas habile autrement.

Après tout, c'eſt une foibleſſe
A nous de n'oſer coquetter :
Sur ce point pourquoi nous flatter ?
Les Matous coquettent ſans ceſſe ;

C'eſt

C'eſt là leur vrai talent ; à quoi bon le cacher ?
Il n'eſt point de Chatte Lucrèce,
Et l'on ne vit jamais de prude en notre eſpèce.
Cela ſoit dit ſans vous fâcher.

Coquettons, cherchons à nous plaire,
Puiſque le ſort le veut ainſi.
En un mot, aimons-nous ; nous ne ſçaurions mieux faire :
Vous avez de l'eſprit, j'en ai ſans doute auſſi,
Je crois que je ſuis votre affaire.

Avec moi votre honneur ne court aucun danger ;
C'eſt un malheur dont quelquefois j'enrage ;
Et c'eſt pour vous, Griſette, un petit avantage :
Car, s'il eſt vrai que vous ſoyez ſi ſage,
Je n'aurois pû vous engager.
Ah ! vous m'entendez bien : mais changeons de langage,
Je pourrois vous deſobliger.

Eh bien, ma chere Griſette,
Etabliſſons un commerce entre nous ;
Foi de Matou, vous ſerez ſatisfaite
Des reſpects que j'aurai pour vous.

RÉPONSE DE GRISETTE A TATA.

Lorſque j'abandonne pour vous
De charmans, de tendres Matous ;
Quand je penſe établir une amitié parfaite,
(Car c'eſt tout ce qu'on peut établir entre nous)
Pourquoi m'appellez-vous coquette ?
La réprimande eſt indiſcrette.
D'une bizarre humeur elle paroît l'effet.
Eſt-ce ſur le nom de Griſette
Que vous me ſoupçonnez d'avoir le cœur coquet ?
Mon nom ne convient pas à l'air dont je ſuis faite.

Quoi ! pour écrire galamment,
Pour avoir dans l'eſprit quelques vives lumières ;
Falloit-il aſſûrer qu'on ne peut ſçavamment
Parler ſur certaines matières ?
Sans avoir couru les gouttières
Chats connoiſſeurs en jugent autrement.

Mais quand même on auroit quelque douce foibleſſe,
Eſt-ce avec vous, hélas ! qu'on voudroit coquetter ?
Vous aimez trop à vous flatter.
Il eſt tems que votre erreur ceſſe.

Elle m'outrage enfin, pourquoi vous le cacher ?
S'il n'eſt point de Chatte Lucrèce,
Il n'eſt point de Tarquins, Tata, de votre eſpèce.
Cela ſoit dit ſans vous fâcher.

Quand un Chat, comme vous, ſe propoſe de plaire,
Il devroit en uſer ainſi ;
Des jaloux ſoupçons ſe défaire,
Et de ſes airs grondeurs auſſi :
Sans cela, Tata, point d'affaire.

Je ne veux point du tout m'aller mettre en danger
D'entendre tous les jours dire : Morbleu j'enrage.
Il n'en faudroit pas davantage
Pour me rebuter d'être ſage.
Et ſouvent par dépit on ſe peut engager
A quelque bagatelle au-delà du langage.
Ceci ſoit dit encor ſans vous deſobliger.

Adieu, Tata : foi de Griſette,
Mais de Griſette comme nous,
Je ne ſuis pas plus ſatisfaite
De votre Lettre que de vous.

GRISETTE,

A M. le Maréchal Duc de VIVONNE, *qui faiſoit ſemblant de croire que Me.* DESHOULIERES *avoit fait un mauvais Rondeau qui courоit le monde.*

EPITRE.

DE ma Maîtreſſe aujourd'hui
J'ai reçu mille rudeſſes,
Elle de qui mes careſſes
Soulageoient toujours l'ennui ;
Triſte de ma deſtinée,
Seule en un coin j'ai rêvé
Toute cette après-dînée
A ce qui l'a chagrinée,
Et ce ſoir je l'ai trouvé.
Sans qu'elle m'ait apperçue,
J'ai ſauté deſſus ſon lit.
Ecoutez bien le récit
De l'état où je l'ai vûe :
Tantôt elle pâliſſoit,
Tantôt elle rougiſſoit,
Parloit ſans être entendue
Comme une femme éperdue,
Et ſouvent vous maudiſſoit.
Ah ! diſoit-elle en colère,
Quel ſort au mien eſt égal ?
Et quoi donc ce Maréchal

Dont l'eſtime m'eſt ſi chère,
Peut penſer que j'écris mal !
Mes Vers ne lui plaiſent guère.
On doit ſe tenir pour dit,
Que les Vers font ſur l'eſprit
Une impreſſion légère,
Quand des Ouvrages qu'on lit
On s'abuſe au caractère.
Si je tenois l'animal,
Auteur du Rondeau fatal,
Dont le Marêchal m'accuſe,
Je lui ferois, foi de Muſe....
Dans ce bel endroit les pleurs,
Que de ſi juſtes douleurs
A grands flots lui font répandre,
Interrompirent le cours
De ce terrible diſcours ;
Et moi vîte de deſcendre
A deſſein de m'en aller,
En Chatte fidelle & tendre,
Bruſquement vous quereller.
Ah ! que ne puis-je vous dire
Tout ce que la rage inſpire
Contre de tels attentats !
Mais par malheur bien écrire
N'eſt pas le talent des Chats.
Finiſſons donc cette Lettre ;
Tâchons ſeulement d'y mettre

Que le zèle ardent & prompt,
Que je ſens pour ma Maîtreſſe,
A ſon chagrin m'intéreſſe
Juſqu'à venger ſon affront.
Soit, Seigneur, que de ma patte
Je me ſerve comme Chatte,
Ou comme les hommes font;
N'allez pas, d'un air de mépris,
Négliger de répondre à ma mauvaiſe Lettre.
Vous n'êtes pas, Seigneur, le ſeul à qui j'écris,
Et qui daigne avec moi quelquefois ſe commettre.
Les bêtes, comme moi, valent les beaux eſprits;
D'elles on peut tout ſe promettre.
Vous le verrez, Seigneur, ſi jamais vous allez
Triompher ſur les flots ſallés.
Alors bien loin d'être contente
De répandre en tous lieux votre gloire préſente,
Je ſçaurai rappeller les périlleux endroits
Où cent lauriers cueillis parerent votre tête;
Et je vous forcerai d'avouer qu'une bête,
Qui d'Amarille eſt le foible & le choix,
Pour célébrer une conquête,
Entre nous, vaut bien quelquefois
Certains Meſſieurs, dont par prudence
Je ne dis pas ce que je penſe.

EPITRE DE COCHON,

Chien de Monſieur le Marêchal de Vivonne.

A GRISETTE.

EH quoi ! Griſette, a-t-on pû croire
Notre eſprit aſſez de travers,
Pour penſer que de méchans Vers
Soient ſortis de votre écritoire ?
Vous connoiſſez, ma foi, bien mal
Mon gros crevé de Marêchal.
Votre injuſte ſoupçon avec raiſon nous pique;
De votre Amarillis nous ſçavons les talens,
Et que la plus mordante & ſévère critique
Ne lui pourra jamais faire ſentir ſes dents.
Votre injuſte ſoupçon nous tue :
Mon maître en étoit offenſé ;
Et ſon ame jamais n'en ſeroit revenue,
Si votre patte n'eût tracé
L'Epître qu'il a reçûe.
Vos Vers diſſipent ſes ennuis ;
Depuis qu'il les a lûs, il rit, il cauſe, il chante ;
Pour me les réciter, il me cherche où je ſuis ;
Il paſſe ſur mon dos une main careſſante.
Il m'a paru toujours depuis
L'eſprit libre, & l'ame contente.

Je n'en ſuis point ſurpris, & je ſuis enchanté
D'avoir entendu les merveilles
Que de Griſette il m'a conté.
Il fit jadis ſa cour à vos pareilles
Avec aſſiduité ;
Et laiſſant là Cloris, Amarante & Silvie,
De Griſette en Griſette il a paſſé ſa vie,
Même aux dépens de ſa ſanté.
Ah ! qu'il me ſeroit doux,
Ma chere Griſette, ma mie,
D'établir promptement un commerce avec vous,
Pour voir bientôt entre nous
Notre vieille haine amortie !
Que de Matoux
Seront jaloux,
Si nous forçons les loix de notre antipatie !
Vivons heureux, aimons-nous,
Griſette,
Vivons heureux, aimons-nous ;
Dans quelque gouttière ſecrette
J'irai miauler avec vous ;
Vivons heureux, aimons-nous,
Griſette,
Vivons heureux, aimons-nous.

RÉPONSE DE GRISETTE A COCHON.

C'Eſt prendre aſſez bien ſes meſures,
De venir conter ſes raiſons
Après avoir fait des injures.
S'il étoit pour les chiens des Petites-Maiſons,
Vous mériteriez bien d'en eſſuyer la honte
Avec vos propos obligeans.
Ce n'eſt donc rien à votre compte,
Que de fâcher bêtes & gens?
Mais peut-être un eſpoir vous flatte:
Fondé ſur le déréglement
Qui dans les mœurs du ſiècle éclate,
Vous penſez par un compliment
Pouvoir devenir mon amant,
Quoique vous ſoyez Chien, & quoique je ſois Chatte;
Vous vous abuſez lourdement.
Quand du Chien dont l'Olympe brille,
Quand du Chien qui jappe là-bas,
Vous auriez en vous ſeul raſſemblé les appas,
A la moindre pécadille
Vous ne m'engageriez pas.
Contre ce que je dois rien ne me perſuade.
Je ſacrifie & votre Lettre & vous
Au plus amoureux des Matous
Que me vient d'envoyer le galant Benſerade.

Quittez donc le deſſein, que vous avez conçu,
De troubler le repos des miaulantes familles;
Ne vous y trompez pas, vous y ſeriez reçu
Comme un Chien dans un jeu de quilles.
Que votre illuſtre Maréchal
Eſt étonné de voir une Griſette
Si peu ſenſible à la fleurette!
Qu'il ne m'en veuille point de mal.
S'il les avoit trouvé toutes auſſi ſévères,
Si, comme vous, on l'avoit rebuté;
Il n'auroit point connu de l'Amour irrité
Les plus redoutables myſtères.
Mais je m'émancipe un peu trop
Pour une Chatte & précieuſe & prude.
Voilà ce que fait l'habitude
D'écrire toujours au galop.
Chez Meſſieurs les Humains cette excuſe eſt d'uſage.
Le bienheureux nom d'impromptu,
Parmi les ſots, a la vertu
De mettre à couvert de l'orage
Toutes les fautes d'un Ouvrage.
Bon jour le plus gras des Toutous:
Si par hazard mon amitié vous tente,
Je vous l'offre tendre & conſtante.
C'eſt tout ce que je puis pour vous;
Sinon, je ſuis votre ſervante.

RÉPONSE DE COCHON A GRISETTE.

Est-ce donc là l'impreſſion
Que ſur ton cœur fait ma flâme naiſſante ?
Vraîment je te trouve plaiſante,
De rebuter ma paſſion.
Maltraite-t-on ainſi, petite ſuffiſante,
Un Chien de ma condition ?
Griſette, tu n'en es pas digne.
Cherche à ton gré des favoris.
Je fus bien enragé quand à toi je m'offris,
Moi qui ſuis beau, blanc, comme un cigne,
Et qui deſcens de pere en fils
De la race Cinique en droite ligne ;
Et qui me puis auſſi dire ſans vanité
Le ſymbole vivant de la fidélité.
Mais j'aurois beau dire & beau faire ;
C'eſt inutilement,
Qu'un amant
Se veut faire valoir, s'il n'a pas l'art de plaire.
Je me le tiens pour dit ; à quoi bon s'obſtiner
Contre une amour infortunée ?
Il vaut bien mieux t'abandonner
A ta maudite deſtinée.
Je ne troublerai point tes fertiles chaleurs ;
Va ſur les toits après tes miauleurs

Faire un ſabat de tous les diables ;
Qu'on entende par-tout les hurlantes clameurs
De tes nôces épouvantables ;
Que tes deſirs ſoient ſatisfaits ;
Vis heureuſe & contente ;
Et laiſſe en paix
Déſormais
Libre dans ſes reſſorts la machine aboyante :
Ecris-moi ſeulement quelque Lettre galante ;
Car tes Vers à mon gré brillent de ſi beaux traits,
Que tous mes eſprits ils enlèvent :
Il paroît bien, quand Phébus les a faits,
Que les trois Graces les achèvent.
Voilà te louer aſſez bien ;
Et ce ne ſont pas là des louanges de chien.
Mon brillant Maréchal dans une paix profonde,
Eloigné de tout embarras,
Mène nonchalament une vie aſſez ronde,
Lui, dont l'héroïque bras
En tant de furieux combats,
S'eſt ſignalé ſur la terre & ſur l'onde ;
Et ce Héros qui ſuit Neptune pas à pas,
En qui tant d'embonpoint & tant d'eſprit abonde,
A qui tu reproches tout bas,
D'une pudeur qui n'a point de ſeconde,
Le cuiſant ſouvenir de ſes tendres ébats,
Eſt maintenant l'homme du monde
Le moins ſurpris qu'on n'aime pas.

RÉPONSE DE GRISETTE A COCHON.

ON auroit bien connu, ſans que vous l'euſſiez dit,
Que vous êtes ſorti de la race Cinique;
L'air dont vous répondez à ce qu'on vous écrit
En eſt une preuve autentique.
Vous ne mordez pas mal. Pour vous rien n'eſt ſacré:
Devant vous rien ne trouve grace.
Vous déchirez tout, & malgré
De vingt ſiècles le long eſpace,
Du beau talent de votre race
Vous n'avez point dégénéré.
Mais qu'il ſoit véritable, ou qu'il ſoit apocrife,
Que vous ſoyez des deſcendans
De ces Philoſophes mordans,
Si vous avez de bonnes dents,
Nous n'avons pas mauvaiſe griffe.
Cependant, comme j'aime à n'en jamais uſer,
Si vous vouliez bien vous défaire
De certaine hauteur qui ne me convient guère,
Je pourrois avec vous quelquefois m'amuſer.
Vous me croyez peut-être une Chatte vulgaire,
Je m'en vais vous deſabuſer.

Si pour ayeux vous comptez Diogéne,
Cratés & tous les autres Chiens :
Moi, que vous mépriſez, je compte pour les miens
Tous les Dieux dont la Fable eſt pleine.
Quand les Titans audacieux
Riſquerent follement d'eſcalader les Cieux,
Le Dieu qui lance le tonnerre,
Incertain du ſuccès d'une inſolente guerre,
Voulut que Déeſſes & Dieux
Quittaſſent le Ciel pour la Terre ;
Dont, ſoit dit en paſſant, ils furent tous joyeux.
Entre tous les pays l'Egypte fut choiſie.
Là, ſous de différentes peaux,
Sous de jolis, de laids muzeaux,
Se cacherent un tems les bûveurs d'Ambroiſie.
L'un étoit bœuf, l'autre étoit ours ;
L'autre d'un beau plumage emprunta la parure ;
Une Chatte fut la figure
Que prit la Reine des Amours.
Et, comme elle eſt bonne Princeſſe,
Pour éviter l'oiſiveté,
Elle contenta la tendreſſe
D'un jeune Chat épris de ſa beauté,
Tant qu'enfin la belle Déeſſe
Fit des Chatrons en quantité.
C'eſt de cette ſource divine
Que je tire mon origine.

Qui de nous deux, Cochon, dites la vérité,
Doit ſe piquer de qualité?
Ce diſcours vous déplaît peut-être.
Parlons de votre eſprit; vous en faites paroître
Dans tout ce que vous écrivez.
Mais eſt-il à vous ſeul cet eſprit qui ſçait plaire?
Et ne devez-vous point à votre Secretaire
Tant de brillans endroits ſi finement trouvés?
Entre nous, Cochon, je ſoupçonne
Qu'un tel Secretaire vous donne
Plus d'eſprit que vous n'en avez.
Je connois ſon tour, ſes manières,
Vives, charmantes, ſingulières;
Apollon ne fait pas des Vers plus élevés.
Pour moi, je n'ai que mes ſeules lumières;
Je vous l'apprens, ſi vous ne le ſçavez,
Et que je ne cours point les toits, ni les gouttières.
Jamais cris aigus, ſçandaleux,
Ne ſont ſortis de ma modeſte gueule.
Lorſque l'Amour me fait ſentir ſes feux,
Ce n'eſt qu'à ma Maîtreſſe ſeule
Que j'oſe confier mes ſecrets amoureux.
Alors ſenſible aux tourmens que j'étale,
D'un Chat digne de moi ſa bonté me régale.
Cela s'appelle-t-il un deſtin malheureux?
Si ce Marêchal, qui vous aime,
Vouloit pour vous faire de même,

Si ce véritable Héros
Qui ſeul a plus d'eſprit & de valeur que trente,
Lorſque l'amour trouble votre repos,
Offroit à vos deſirs une chienne charmante;
On ne vous verroit point réduit
A la néceſſité d'idolâtrer ſans fruit
Une maîtreſſe égratignante.

REPONSE DE COCHON A GRISETTE.

GRiſette, enfin je voi qu'en t'écrivant,
Il faut, pour aſſembler des choſes recherchées,
Feuilleter de l'eſprit le Calepin vivant,
Ou, comme un Girardeau ſçavant,
Avoir l'art d'animer les peintures léchées.
Mon Maître m'encourage au deſſein que j'ai pris.
Il eſt le Dieu de l'Harmonie.
Je ſens déja que ſon divin génie
Va de nouvelles fleurs émailler mes écrits.
Secouru du beau feu qui par-tout l'environne,
De ſon eſprit brillant, de ſon ſçavoir profond,
Je ne craindrois pas même Apollon en perſonne.
Avec un tel ſecond
Je laiſſe loin de moi ces plumes triviales
Sans art & ſans vigueur,
Ecrivains doucereux de ſornettes morales
Qui nous font mal au cœur.

Je ne vois qu'une illuſtre Chatte
Qui mérite l'encens des plus fameux eſprits,
En qui tant de fineſſe éclate
Qu'elle ſera toujours l'ornement de Paris.
En un ſeul point elle ſe flatte ;
Quand par des chemins inconnus,
Dont on ne peut trouver ni veſtige, ni trace,
D'un long ordre de Chats deſcendus de Vénus
Elle nous compoſe une race,
Et va puiſer biſarrement
Sa belle généalogie
Dans la baſſe Mythologie,
Sans ſçavoir par où, ni comment.
C'eſt en vain qu'elle nous étale
Tous ces ayeux Vénériens,
Et fait ſonner ſi haut ſa Déïté de bale.
Hé ! depuis quand les Chats diſputent-ils aux Chiens
Leur nobleſſe, que rien n'égale ?
Ne deſcendons-nous pas du Dieu Cynocéphale,
Adoré des Egyptiens ?
Modere ton eſſor, ma petite Déeſſe,
Ne ſonge plus aux ſilphes fabuleux,
Et ſçache que ſouvent un Peau-d'Aſne amoureux
Se rencontre de notre eſpèce ;
Et qu'il eſt quelquefois Chien & Chat comme nous.
Qui ne ſçait que ces Dieux, dont ton orgueil ſe pique,

Se ſont changés en Corbeaux, en Hiboux,
En Chathuans, & Lougaroux,
Prenant un ſurtout phanatique ;
Que les plus beaux objets en furent abuſés :
Car dans le Carnaval de ces Dieux déguiſés,
Leur maſcarade eſt toujours prolifique.
Mais où prens-tu qu'Ovide ait dit,
Dans la giganteſque avanture,
Que Vénus d'une Chatte emprunta la figure ?
Tu n'inventes pas mal, pour te mettre en crédit,
Cette ingénieuſe impoſture.
Pour moi je ſuis cloué réellement
A l'écharpe du Firmament ;
Placé près des Cercles polaires,
Je regne ſouverainement
Dans mes terres caniculaires.
Miniſtre du grand Bélial,
Qui préſide aux Royaumes ſombres,
Je ſuis au ſéjour infernal
Le terrible Portier des Ombres.
Et pour te dire enfin mon nom
D'une façon encor plus claire,
On me nomme au Ciel Procyon,
Et dans les Enfers Cerbere.
Tu vois comme ſans fiction,
Et ſans le faux ſecours de la Métamorphoſe,
Je prouve ma condition
Par une vraie Apothéoſe.

Jamais ſur l'étoilé lambris
Du lumineux Olympe,
Pour y guetter des céleſtes ſouris,
Nul Chat ne grimpera, n'a grimpé, ni ne grimpe,
Quand il ſeroit deſcendu de Cypris.
Griſette enfin, ô Reine des Griſettes,
De grace, laiſſons là nos ancêtres pourris.
Croi-moi; ſans eux, tu vaux ton prix;
Et, ſans t'effaroucher à ce nom d'amourettes,
Souffre qu'un cœur de tes charmes épris,
Te conte quelquefois de japantes fleurettes.

REPONSE DE GRISETTE A COCHON.

JAmais Chien n'eut tant de ſçavoir,
Jamais Chien n'eut tant d'éloquence,
Tant d'eſprit, tant d'amour que vous en faites voir.
Veuillent les Immortels, Auteurs de ma naiſſance,
Soutenir contre vous mon chancelant devoir!
Ils exaucent mes vœux, & déja je commence
A ſentir dans mon cœur l'effet de leur ſecours;
Je vous vois des défauts qui vont rompre le cours
D'un feu, qui m'auroit pû coûter mon innocence:
Oui, je remarque en vous un défaut furieux.
En eſt-il un plus grand que l'indigne foibleſſe
Qui vous fait renoncer à vos doctes ayeux?

Il vous ſeroit plus glorieux
Qu'on crût qu'avec leur ſang vous avez leur ſageſſe,
Que de puiſer votre nobleſſe
Dans la ſource du ſang des Dieux.
Semblable à ces Humains, dont la vaine folie
Eſt de traîner d'illuſtres noms,
Et qu'à prix d'argent on allie
Aux plus éclatantes Maiſons
Dont l'antique Hiſtoire eſt remplie.
Découvrent-ils des noms plus grands?
Un fourbe Généalogiſte
D'eux à ces noms trouve une piſte:
Comme ils changent d'habits, ils changent de parens;
Chez eux l'orgueil les donne, & non pas la nature.
Je connois leurs défauts mieux qu'ils ne font les miens;
Mais je ne ſçavois pas, Cochon, je vous le jure,
Qu'il fût des d'Oſiers chez les Chiens.
A peu près voilà votre Hiſtoire.
Hier Cynique, aujourd'hui Dieu.
Vous êtes dans les Cieux, aux bords de l'Onde noire,
Et ſur Terre en troiſième lieu.
Cela n'eſt pas facile à croire.
Quoi! vous ſeriez tout à la fois
Le grand Chien dont l'ardeur nous brûle,
Le laid Chien à la triple voix,
Le gros Chien dont je fais ſcrupule
D'écouter les tendres abois!
Vous parois-je aſſez bête, ou bien aſſez crédule,

Pour croire qu'un Chien en ſoit trois?
Lorſque je vous contai la galante avanture
Qu'eut Vénus ſur les bords du Nil,
Je n'eus point comme vous recours à l'impoſture.
Je ne prouve pas bien, dites-vous, qu'en droit ſi
Je ſors de la Mere des Graces.
Quelle preuve vous en faut-il?
Paſſons-nous des Contrats qui des premières ra-
ces
Juſqu'à nous conſervent les traces?
Je ne puis donc avoir pour moi
Que la ſeule Mythologie.
Quel Livre eſt plus digne de foi
Qu'un Livre qui contient en ſoi
La première Théologie?
Si parmi les céleſtes feux,
Qui règlent le ſort de chaque Etre,
On voit votre eſpèce paroître,
N'en ſoyez pas plus orgueilleux.
L'Aſne de l'yvrogne Silène,
Le Bouc ſale & puant, le Scorpion hideux,
Et mille autres monſtres affreux,
Font, comme elle, briller la lumineuſe plaine.
Mais, Cochon, montrez-moi quelqu'un de parmi
vous,
Dont on ait crû la cervelle aſſez ſaine
Pour lui donner la forme humaine,
Comme les Dieux ont fait pour nous.

Jadis un jeune fou poſſédoit une Chatte,
Pour qui l'Hiſtoire dit qu'il prit beaucoup d'amour;
Il ne ſe paſſoit pas un jour
Qu'il ne baisât cent fois & ſa gueule & ſa patte.
De cet étrange amour c'étoit là tout le fruit.
Et comme il faut quelqu'autre choſe,
Ce pauvre Amant ſe vit réduit
A demander aux Dieux une métamorphoſe.
Il n'épargna ni ſoins, ni pleurs, ni revenus,
Pour ſe rendre Vénus propice.
Le célèbre Temple d'Erice
Fuma de plus d'un ſacrifice.
Il fit tant enfin que Vénus,
Par excès de pitié pour ſa biſarre flâme,
De ſa Chatte fit une femme.
N'allez pas en Chien ignorant
Croire encor que j'impoſe à la belle Déeſſe.
De l'honneur fait à mon eſpèce
Je donne Eſope pour garant.
Mais oublions tous deux notre race immortelle.
Finiſſons, Cochon, j'y conſens,
Une ſi fameuſe querélle.
Soyez pour moi tendre & fidelle.
Malgré les Dieux, je cède au trouble que je ſens.
Que les galans propos, que les jeux innocens
Naiſſent chez nous d'une tendreſſe
Que ne ſoutiendra point le commerce des ſens.

Allons enſemble, allons ſans ceſſe,
Cueillir aux rives du Permeſſe
De ces fleurs qui durent toujours.
Couronnons-en ce Maître incomparable,
Dont le divin génie embellit nos diſcours ;
Et laiſſons dans le monde un ſouvenir durable
De nos ſingulières amours.

MADRIGAL.

DE ces lieux fortunés qu'eſt-ce qui vous rappelle,
Tendre & galant Berger, l'honneur de nos Hameaux ?
De votre Iris l'abſence a fait une infidelle,
Et tout juſqu'à ſon Chien dans ſon ardeur nouvelle
Ecoute avec plaiſir le ſon des chalumeaux
Du Berger qui triomphe d'elle.

RONDEAU

A

A M. le MARECHAL DUC DE VIVONNE,

sur ce qu'il soutenoit, en plaisantant, qu'elle étoit Auteur du mauvais Rondeau dont il a été parlé dans l'Epître de Grisette. 1678.

PAr Apollon, sçavant joueur de poche,
Moi dont le cœur est de la vieille roche,
Je fais serment qu'avez jugé de biais
Quand avez cru qu'ouvrage aussi mauvais
Qu'un tel Rondeau sortoit de ma caboche.

On n'y voit rien qui de mon stile approche;
On n'y rencontre aucun Vers qui ne cloche:
Quant est des miens on dit qu'ils semblent faits
Par Apollon.

Mais je vois bien, & soit dit sans reproche,
Qu'avez voulu me chercher anicroche;
Bien mieux feriez de demeurer en paix:
Archer n'eut onc plus redoutables traits
Que l'est, Seigneur, le trait qui se décoche
Par Apollon.

AU ROI. 1678.

Qu'entens-je ? quel bruit ! qui m'appelle?
D'un vol plus prompt que les éclairs
La Nymphe aux cent voix fend les airs.
Fille d'Olympe, me dit-elle,
Tandis que ſans repos je parcours l'Univers
Pour annoncer les miracles divers
Dont Louis chaque jour embellit ſon Hiſtoire ;
Tandis que ce Héros ſuivi de la Victoire
Force enfin la Diſcorde à rentrer dans les fers ;
Pour chantet ſon bonheur, ſon triomphe, ſa gloire,
Mêle ta voix aux doux concerts
Des doctes Filles de Mémoire.

La Paix ſi chère à ſes déſirs,
Et pour qui ſa valeur oſe tout entreprendre,
Sur un char entouré des beaux Arts, des Plaiſirs,
Du haut des Cieux n'attend plus, pour deſcendre,
Que l'inſtant où Louis ait achevé de rendre
A l'Aigle le repos, les précieux loiſirs
Qu'elle peut de lui ſeul attendre.
Le deſtin de Louis s'eſt déja fait entendre ;
La Paix devancera le retour des Zéphirs.

La Déeſſe, à ces mots, s'élève dans les nues,
Et, par des routes inconnues,
Porte encor en divers climats
La gloire de ton Nom, celle de tes Etats.

AUX MUSES,

Sur la Paix de Nimègue. 1679.

DEs ſacrés bords que le Permeſſe arroſe,
Muſes, tranſportez-moi dans ces lieux enchantés,
Où Louis, au milieu de cent Divinités,
A l'ombre des Lauriers repoſe.

Secondez mes déſirs, venez, ſçavantes Sœurs;
Venez, d'un air riant & tendre,
Enrichir mon eſprit d'une moiſſon de fleurs;
Venez, hâtez-vous de répandre
Sur mes foibles Chanſons vos divines faveurs.

Sans vous, oſerois-je prétendre
A l'honneur de chanter la Paix,
Que Louis, dans le cours de ſes ſages projets,
A l'Univers a voulu rendre;
Et que ſes glorieux travaux
Du céleſte ſéjour ont forcée à deſcendre
Malgré les vains efforts de ſes fameux rivaux.

Jaloux d'un Héros dont l'Hiſtoire
éja conſacré la rapide valeur
avoient conſpiré d'abaiſſer ſa grandeur ;
Ils avoient ſéduit la Victoire
tant & tant de fois couronna ce Vainqueur.

remplit des Deſtins l'Arrêt irrévocable,
revient à lui, vole, & lance ſes traits
Sur cette ligue formidable,
le l'Europe entière avoit banni la Paix.

Accoûtumée à marcher devant elle
Sous les ordres de ce Héros
reprend ſa place, & la fière Immortelle
ſe de ſes droits annonce le repos
Que Louis triomphant rappelle.

De nos malheurs les ſources vont tarir ;
De mille biens la Paix ſera ſuivie ;
aiſirs, les beaux Arts vont revivre & fleurir ;
uveaux dons la terre eſt prête à ſe couvrir :
pour nous ſatisfaire au gré de notre envie,
es yeux de mon Roi puiſſe croître & meûrir
iſte Rejetton d'une ſi belle tige.
'ardeur que pour lui notre rendreſſe exige,
it les Immortels accorder à nos vœux
gs jours à Louis, & de longs jours heureux.

A IRIS,

STANCES.

IRis, quelle erreur eſt la vôtre ?
Quoi ! toujours votre cœur ſe conſume en ſoupirs ;
Dans le tems que l'ingrat qui bornoit vos déſirs
A vos yeux dans les bras d'une autre
Se livre ſans remords à de nouveaux plaiſirs.

Vengez-vous, & vengez vos charmes
Par un mépris digne de vous :
Il eſt honteux de répandre des larmes,
Quand ce que nous perdons eſt indigne de nous.

Ce n'eſt qu'à des ames communes
Qu'il appartient de languir dans les fers;
Mais vous, pour qui des Dieux les tréſors ſont ouverts,
Ne voulez-vous que par vos infortunes
Rendre votre beau nom célèbre à l'Univers ?

Aſſez d'illuſtres malheureuſes
Chez l'immortelle antiquité
Par leurs plaintes infructueuſes
Ont fait paſſer leur nom à la poſtérité.

Croyez-vous, plus heureuſes qu'elles,
Rallumer le beau feu qu'un ingrat a trahi?
Qui paſſe ſans raiſon à des amours nouvelles,
Foule aux pieds les devoirs des cœurs tendres, fi-
déles;
Et ne rougit jamais de s'en être affranchi.

Profitez du deſtin de ces infortunées;
Rendez à votre cœur ſon innocente paix;
Pour exemple les Dieux ne vous les ont données
Que pour couronner leurs bienfaits.

Gardez-vous, en ſuivant cet avis ſalutaire,
D'être pour l'avenir un exemple nouveau;
Condamnez, belle Iris, l'amour-propre à ſe taire,
Et, conſolée enfin d'avoir ceſſé de plaire,
Jouiſſez en ſecret d'un triomphe ſi beau.

STANCES.

HE! que te ſert, Amour, de me lancer des traits?
N'ai-je pas reconnu ta fatale puiſſance?
Ne te ſouvient-il plus des maux que tu m'as faits?
Laiſſe-moi dans l'indifférence,
A l'ombre des ormeaux, vivre & mourir en paix.

Souvent, dans nos plaines fleuries,
Je mêle, avec plaiſir, mes ſoupirs à mes pleurs.
Le chant des Roſſignols, les déſerts enchanteurs,
Le murmure des eaux, & l'émail des prairies;
Mon chien ſenſible à mes douleurs,
Mes troupeaux languiſſans; ces guirlandes de fleurs
Que le tems, mes ſoupirs & mes pleurs ont flétries,
Don cher & précieux du plus beau des Paſteurs!
Tout nourrit avec ſoin mes tendres rêveries.

Eloigne-toi, cruel, de ces lieux fortunés;
La paix y regne en ton abſence:
Ne trouble plus par ta préſence
Les funeſtes plaiſirs qui me ſont deſtinés.

Raſſemble en d'autres lieux tes attraits & tes charmes;
Mon cœur n'en ſera point jaloux.
Non, je n'envîrai point ces ſecrettes allarmes
Dont tu rends, quand tu veux, le ſouvenir ſi doux.
Mon chien & mes moutons, chers témoins de mes larmes,
J'en atteſte les Dieux, je n'aimerai que vous.

EPITRE
A M. le MARECHAL DUC DE VIVONNE.

1679.

QU'il fait beau faire voyage
Quand de froid on eſt tranſi !
Puiſſent les ennuis, la rage,
Les chagrins, & le ſouci,
Etre de votre équipage.
Puiſſe tout l'air épaiſſi
Vous régaler d'un orage.
Puiſſe l'enfant ſans merci
Vous forcer à rendre hommage
A quelque Iris de Village
Au teint couleur de ſouci,
Au pied ſentant le fromage;
Qui ſoit de tortu corſage,
Par quelque pitaud groſſi,
Dont le cœur fourbe & volage
Vous aime couſſi couſſi;
Qui, pour couronner l'ouvrage,
Ait, à votre grand dommage,
D'autres mais & d'autres ſi
Cent fois pires que ceux-ci.
Vous allez croire, je gage,
Que par un pur badinage

Je vous écris tout ceci.
D'autres diroient : Seignor ſi.
Mais moi, qui hais l'eſclavage,
Je vous dis que c'eſt l'image
D'un courroux qui ſe ſoulage.
Pourquoi partiez-vous auſſi ?
Je refrognai mon viſage,
Quand on me dit : Pour Roiſſi
Le Maréchal déménage.
Hé, quoi ! vous pliez bagage,
Lorſque, d'un air radouci,
Dame d'aſſez haut parage
Vient manger votre potage !
Jeunes gens de ce tems-ci
N'en feroient pas davantage.
Rien pourtant d'affreux préſage
N'éclate en vous, dont voici
Un portrait en racourci.
Un pur & charmant langage,
Brillant, ſans être farci
De ces grands mots dont l'uſage
N'a jamais bien réuſſi ;
Un génie heureux & ſage
Qui par rien n'eſt rétréci ;
Un renom qui n'eſt noirci
Par nul vilain tripotage ;
Un cœur jamais endurci
Pour ceux que le ſort outrage ;

Un antique & haut lignage,
Bien nettement éclairci ;
Une conduite, un courage
Que connoît plus d'une plage,
Qui du peuple circonci
A le Croiſſant obſcurci ;
Qui, ſur ce fameux rivage,
Où d'Etna le voiſinage
Ré pand un goût de rouſſi,
Fit ployer l'orgueil du Tage ;
Qui vous fit paſſer à nage
Le profond Rhein, tout ainſi
Que le moindre marêcage :
Terrible & fameux paſſage
Qui fit froncer le ſourci
Aux braves à triple étage :
Enfin tout ce qu'en partage
Eût le plus grand perſonnage,
Vous l'avez eû, Dieu merci.
Bon ſoir, Héros de notre âge ;
Le ſommeil, dans un nuage,
Vient de paſſer par ici.

BALADE

A l'une de ſes Filles, qui fut depuis Religieuſe.

ORes eſt tems de vous donner conſeil
Sur les périls où beauté vous expoſe.
Fille reſſemble à ce bouton vermeil
Qu'en peu de jours on voit devenir roſe.
Tant qu'eſt bouton, on voudroit en jouir;
Nul ne le voit ſans déſir de rapine.
Dès que Soleil l'a fait épanouir,
On n'en tient conte; un matin le ruine:
De roſe alors ne reſte que l'épine.

Lorſqu'un Amant, (l'exemple eſt tout pareil,)
Fait voir déſirs à quoi pudeur s'oppoſe;
Si l'on ne fuit, l'Amour eſt un Soleil,
Point n'en doutez, par qui fleur eſt écloſe.
Alors en bref on voit s'évanouir
Tranſports & ſoins, par qui fille peu fine
Préſume d'elle & ſe laiſſe éblouir.
Mépris ſuccède à l'Amour qui décline:
De roſe alors ne reſte que l'épine.

Plus de commerce avecque le ſommeil ;
Ou ſi par fois un moment on repoſe,
Songe cruel donne fâcheux réveil ;
Cent & cent fois on en maudit la cauſe.
Voir on voudroit dans la terre enfouir
Tendre ſecret duquel on s'imagine
Qu'un traître ira le monde réjouir.
Parle-t-on bas ? on croit qu'on le devine :
De roſe alors ne reſte que l'épine.

ENVOI.

GAlans fièfés, donneurs de gabatine,
J'ai beau prêcher qu'on riſque à vous ouir ;
A coquetter toute fille eſt encline :
Plutôt que faire approuver ma doctrine
On fileroit chanvre ſans le rouir.
Mais quand tout bas faut appeller Lucine,
De roſe alors ne reſte que l'épine.

CHANSON.

LIvrons nos cœurs aux tendres mouvemens ;
N'écoutons point la chagrine vieilleſſe ;
Si l'amour eſt une foibleſſe,
On la doit permettre au printems :
Employons bien cet heureux tems,
Il n'en reſte que trop pour la triſte ſageſſe.

EPITRE

A. M. LUCAS DE BELLESBAT.

UN illuſtre & galant Berger
Me conſeille de m'engager.
Il n'eſt rien de plus ſot, dit-il, qu'un cœur tranquille.
Il vaudroit aſſurément mieux
Qu'il fut en déſirs trop fertile.
Iris, ce bijou précieux
N'eſt pas fait pour être inutile.
Timandre, un tel conſeil n'eſt-il point dangereux?
De bonne foi peut-on le ſuivre?
Décidez de mon ſort en ami généreux;
Voyez à quels maux ſe livre
Un cœur qui s'abandonne aux tranſports amoureux;
Conſultez votre expérience
Sur les dépits jaloux, ſur l'ennuyeuſe abſence,
Sur la douleur qu'on ſouffre alors qu'on voit changer
Une ame qu'on penſoit qui ſeroit toujours tendre;
Et puis, ſage & prudent Timandre,
Dites-moi ſi j'en dois courir tout le danger?

RONDEAU

A MONSIEUR....

QUand on dit d'or, n'eut-on, j'ose le dire,
Nul des talens que possédez, beau Sire,
Point il ne faut trop se déconforter
En grands périls ; moins encor redouter
D'encombrier en amoureux martyre.

Que contre écueils brise notre navire,
Un *Ex voto* de ce danger nous tire :
Le Ciel l'entend. On se fait écouter,
Quand on dit d'or.

Or mon époux doit chandelle de cire
Au benoît saint qui vous a fait m'écrire
Que maints louis sont prêts à lui compter,
Et non à moi ; car, comme ici compter ?
Vertu fémelle à peine peut suffire,
Quand on dit d'or.

L'ORANGER.

A MADAME....

LA jeune Iris, en me donnant à vous,
M'a dit de vous conter pour elle
Tous les matins une douceur nouvelle.
Je lui promis ; mais, entre nous,
A d'auſſi beaux yeux que les vôtres,
S'amuſe-t-on, Climène, à parler pour les autres ?
A-t-on beſoin près d'eux du ſentiment d'autrui ?
Ne fourniſſent-ils pas, à quiconque en approche,
Des troubles, des tranſports qui cauſent de l'ennui ?
Grace à certain morceau de roche,
Dont la nature, par malheur,
Forma votre inſenſible cœur ;
Ces yeux doux & brillans font naître dans une ame,
A ce que chacun dit, le déſordre & la flâme.
Hé ! comment ne feroient-il pas,
Chez Meſſieurs les Humains, un dangereux fracas ?
Puiſqu'à travers de mon écorce
Je ſens le pouvoir & la force
De leurs adorables appas.
Ils font dans un moment ce que n'avoit pû faire
L'ardeur du Soleil en cinq mois.
Mille fleurs ſur mon chef fleuriſſent à la fois,

Par le ſeul déſir de vous plaire :
On dit que ce n'eſt pas une petite affaire ;
Et qu'on a vû plus d'un Berger
Jeune, bienfait, galant & tendre,
Inutilement y ſonger.
Malgré cela, j'oſe prétendre
A l'honneur de vous engager.
Fuſſiez-vous cent fois plus ſévère,
Climène, on ne refuſe guère
Les fleurettes d'un Oranger.

MADRIGAL.

PRès d'un Amant heureux c'eſt en vain qu'on eſpère
Renfermer de ſon cœur le trouble dangereux ;
A travers l'air le plus ſévère,
Brille je ne ſçai quoi d'animé, d'amoureux,
Dont, quelqu'effort qu'on puiſſe faire,
Rien n'échappe aux regards de l'Amant malheureux.

IMITATION DE LUCRECE

en Galimatias fait exprès.

DEeſſe, en volupté féconde,
Toi, dont le nom eſt révéré;
Toi, dont l'abîme eſt déſiré
De tous les habitans de l'un & l'autre monde;
Je t'invoque, fille de l'onde:
Vénus, ſers de port aſſûré,
A ce qu'une étude profonde
M'a, ſur d'immenſes faits, pour toi ſeule inſpiré.

Conduis ma voix, belle Déeſſe,
Pour chanter ſur ma Lyre en termes ſimples, clairs,
L'immerſion que fait ta ſecourable adreſſe:
J'ai paſſé quelques nuits à compoſer ces Vers.
Quand de la machine des airs,
L'eſprit a pénétré la mobile ſageſſe,
Et que de ce ſuc, dont la Grèce
A long-tems nourri l'Univers,
On s'eſt fait un objet ſemblable à chaque eſpèce,
On peut de tes regards ſoutenir les éclairs.

L'ordre d'une cauſe excentrique
Fait, par d'inviſibles reſſorts,
Entrer en forme dans les corps
Tout le Pathos Académique.
Les ſens, par une route oblique
Ouverte ſeulement alors,
Roulent une vertu première & ſpécifique,
Dont rien, graces à toi, ne rompra les accords.

Auſſi-tôt des eſprits fixes & végétables
Les mouvemens fuligineux
Rendent les déſirs tranſpirables;
Et ces ſources intariſſables,
Où la nature puiſe & ſa force & ſes feux,
En d'autres ſources tranſmuables,
Rendent à jamais inflammables
Tous les principes limoneux.
Ces atômes conjoints avecque la lumière,
Par leur extrême fluidité,
Sont toujours en ſociété
Avec l'eſſence régulière;
Et dans un tourbillon de ſubtile matière
Répandant à grands flots leur inégalité,
De tout le genre humain ſont l'heureuſe minière,
Dont monte à l'infini la multiplicité.

Plus on regarde, plus on fouille
Dans le cahos du vrai, d'où circule en tout ſens
Les individus innocens,
Et plus de la raiſon l'organe ſe dérouille.
Les faits l'un de l'autre naiſſans
Font que dans ce ſyſtême aiſément on débrouille
Tous les êtres obéiſſans,
Et que d'une enveloppe enfin on les dépouille.

Charmante mère des Amours,
Vénus, après l'excès où je porte ta gloire,
Eſt-il quelqu'un qui puiſſe croire,
Que rien ſe faſſe ici ſans ton divin ſecours?
De cette phyſique victoire
Rien ne puiſſe arrêter le cours;
Et puiſſe dans ces Vers en durer la mémoire
Juſqu'au renverſement de la ſphère des jours.

LETTRE
A M. LE PELLETIER DE SOUZY, *Intendant de Flandres.*

IL ne vous plaît donc plus de mettre
Pour moi quelque choſe de doux
Dans les Lettres de mon époux.
D'un pareil procédé que puis-je me promettre ?
Ah ! ſi je n'en montrois de vifs reſſentimens,
Votre pareſſe avec le tems
Pourroit encor plus ſe permettre.
Quoi ! du plus éclairé de tous les Intendans
Tous les huit jours voir une Lettre,
Sans rencontrer mon nom dedans ?
Non, je ne ſçaurois m'en remettre,
Et je ne ſuis point faite à de tels accidens.
Peut-être avez-vous crû que c'étoit aſſez faire
Que d'avoir fait les premiers pas,
Et que je ne méritois pas
Qu'un peu plus loin on pouſsât une affaire.
Je ne veux point ici vous vanter mes appas :
Mais, ſoit dit entre nous, quand il s'agit de plaire,
Vous êtes un peu trop tôt las.
Pour s'établir dans les cœurs délicats,
L'empreſſement eſt néceſſaire ;
Et de vous autres Magiſtrats,
Ce n'eſt pas la route ordinaire.

Accoûtumés qu'on vous faſſe la Cour,
Vous ne pouvez la faire aux autres :
On vous doit toujours du retour.
La fortune, la gloire, & le cruel amour
Font leur propre affaire des vôtres.
Mais, à parler de bonne foi,
Ces raiſons, où l'orgueil ſe fonde,
Ne ſont point des raiſons pour moi ;
Et ſans trop me flatter, je croi
Qu'on peut me ſéparer de la foule du monde.
Je veux vous en convaincre ; &, ſi le Ciel ſeconde
Les vœux que mon dépit fera,
Vous m'eſtimerez tant, qu'une charmante brune,
Qu'unit à votre ſort une heureuſe fortune,
Peut-être un jour en grondera.
Dès que la nouvelle verdure
Annoncera le retour du Printems,
Pour tenter cette belle & galante avanture,
Je quitterai ces lieux charmans ;
Et d'avance je vous aſſûre,
Que ſi pour nous encor votre fière humeur dure,
Ce ne ſera pas pour long-tems.

LETTRE DE M. DE SENECE',

Premier Valet de Chambre de la Reine,

A MADAME DESHOULIERES,

En lui envoyant de l'argent qu'elle lui avoit prêté à la Baſſette.

LA divine Uranie, en tous lieux eſtimée,
Dont tout Paris eſt enchanté,
Qui partage la renommée
Par ſon eſprit & ſa beauté :
Cette Uranie enfin de qui la complaiſance
Eût ſurpaſſé mon eſpérance
Par un ſeul regard obligeant,
Le premier jour de notre connoiſſance
M'a prêté de l'argent.

Je puis en mon bonheur prendre entière aſſûrance ;
Tout ſoupçon doit être banni ;
Puiſque notre amitié commence
Par où tant d'autres ont fini.

Brigandage permis, que l'uſage autoriſe,
Fier monſtre, enfant cruel de l'eſpoir le plus doux
Que vomit la Mer en courroux
Dans les lagunes de Veniſe,

Baſſette, dont la face a l'air ſi rigoureux,
Qui cauſe le murmure & la plainte commune,
C'eſt toi qui, d'un cœur généreux
M'as procuré le ſecours dangereux.
Si j'avois été plus heureux,
J'aurois eû bien moins de fortune.

Et toi, mon foible eſprit, qu'un faux éclat ſurprend,
Pourquoi te fais-tu tant de fête?
Tu vois l'argent que l'on me prête,
Sans voir le cœur que l'on me prend.
Vois, malheureux, à quoi m'engagent
Ces mortelles bontés, ce ſecours inhumain;
Vois, que ſes yeux la dédommagent
Des profuſions de ſa main.

Je puis facilement lui rendre
De quelque argent prêté le ſecourable prix:
Mais ce que ces charmes m'ont pris,
Le puis-je, hélas! où le veux-je reprendre?

Acquittons-nous pourtant de ce prêt obligeant;
Rendons vîte argent pour argent;
Et, mettant à ſes yeux, par une heureuſe adreſſe,
La reconnoiſſance en ſon jour,
Forçons-là, s'il ſe peut, de nous rendre à ſon tour
Tendreſſe pour tendreſſe.

REPONSE A M. DE SENECE.

SOngez-vous à ce que vous faites,
Lorſque d'un air auſſi doux qu'obligeant,
En me renvoyant mon argent,
Vous comptez votre cœur pour une de vos dettes?

Bornez votre reconnoiſſance;
Tout ce que j'ai fait me paroît
D'une ſi petite importance,
Que je ne vois point d'apparence
Qu'un cœur, pour un tel ſoin, à ſe donner ſoit prêt:
D'ailleurs je ferois conſcience
De mettre mon argent à ſi gros intérêt.

Un ſi foible ſervice à rien ne vous engage;
Le rendre eſt ſeulement ce que j'ai prétendu:
N'allez pas vous piquer de grandeur de courage;
La généroſité n'eſt plus du bel uſage:
Ce que je vous prêtai, vous me l'avez rendu.
En ce ſiècle en doit-on demander davantage?
Ah! l'on eſt plus heureux que ſage,
Lorſque l'argent prêté n'eſt pas argent perdu.

Grace à la probité qui vous eſt naturelle,
On ne court point ce danger avec vous :
Mais, malgré ce que j'ai vû d'elle,
Malgré l'eſtime mutuelle
Que la Baſſette a fait naître entre nous,
Comme il eſt des filoux de différente eſpèce,
Et qu'en amour preſque tout eſt permis,
En vain vous vous êtes promis
D'avoir de moi tendreſſe pour tendreſſe ;
Au ſeul nom d'Amour je frémis :
Et pour fuir les chagrins qui le ſuivent ſans ceſſe,
Demeurons quitte & bons amis.

MADRIGAL.

ALcidon contre ſa Bergère
Gagea trois baiſers que ſon chien
Trouveroit plutôt que le ſien
Un flageollet caché ſous la fougère.
La Bergère perdit ; & pour ne point payer,
Elle voulut tout employer.
Mais contre un tendre Amant c'eſt en vain qu'on s'obſtine.
Si des baiſers gagés par Alcidon
Le premier fut pure rapine,
Les deux autres furent un don.

ELEGIE.

ELEGIE. 1679.

GEnéreux Licidas, ami ſage & fidelle,
Dont l'eſprit eſt ſi fort, de qui l'ame eſt ſi belle;
Vous de qui la raiſon ne fait plus de faux pas,
Ah ! qu'il vous eſt aiſé de dire : N'aimez pas.
Quand on connoît l'Amour, ſes caprices, ſes peines;
Quand on ſçait, comme vous, ce que pèſent ſes chaînes,
Sage par ſes malheurs, on mépriſe aiſément
Les douceurs dont il flatte un trop crédule Amant.
Mais quand on n'a pas fait la triſte expérience
Des jalouſes fureurs, des dépits, de l'abſence,
Que pour faire ſentir ſes redoutables feux,
Il ne paroît ſuivi que des Ris & des Jeux :
Qu'un cœur réſiſte mal à ſon pouvoir ſuprême !
Que de ſoins, que d'efforts pour empêcher qu'il n'aime !
Je ſçai ce qu'il en coûte ; & peut-être jamais
L'Amour n'a, contre un cœur, émouſſé tant de traits;
Inſenſible au plaiſir, inſenſible à la gloire
Que promet le ſuccès d'une illuſtre victoire,
Je ne ſuis point encor tombée en ces erreurs
Qui donnent de vrais maux pour de fauſſes douceurs :
Mes ſens ſur ma raiſon n'ont jamais eû d'empire,
Et mon tranquille cœur ne ſçait comme on ſoupire.

Il l'ignore, Berger; mais ne préſumez pas
Qu'un tendre engagement fût pour lui ſans appas.
Ce cœur que le Ciel fit délicat & ſincère,
N'aimeroit que trop bien, ſi je le laiſſois faire.
Mais, grace aux Immortels, une heureuſe fierté
Sur un ſi doux penchant l'a toujours emporté.
Sans ceſſe je me dis qu'une forte tendreſſe
Eſt malgré tous nos ſoins l'écueil de la Sageſſe:
Je fuis tout ce qui plaît, & je ſçais m'allarmer
Dès que quelqu'un paroît propre à ſe faire aimer.
Comme un ſubtil poiſon je regarde l'eſtime,
Et je crains l'amitié bien qu'elle ſoit ſans crime.
Pour ſauver ma vertu de tant d'égaremens,
Je ne veux point d'amis qui puiſſent être amans;
Quand par mon peu d'appas leur raiſon eſt ſéduite;
Je cherche leurs défauts, j'impoſe à leur mérite:
Rien, pour les ménager, ne me paroît permis;
Et dans tous mes Amans je vois mes ennemis.
A l'abri d'une longue & ſûre indifférence,
Je jouis d'une paix plus douce qu'on ne penſe,
L'eſprit libre de ſoins, & l'ame ſans amour,
Dans le ſacré vallon je paſſe tout le jour:
J'y cueille avec plaiſir cent & cent fleurs nouvelles
Qui braveront du tems les atteintes cruelles;
Et pour ſuivre un penchant que j'ai reçû des Cieux
Je conſacre ces fleurs au plus jeune des Dieux.
Par un juſte retour, on dit qu'il ſçait répandre
Sur tout ce que j'écris un air galant & tendre.

Il n'oſe aller plus loin, & ſur la foi d'autrui
Tantôt je chante pour, & tantôt contre lui.
Heureuſe ſi les maux dont je feins d'être atteinte,
Pour mon timide cœur ſont toujours une feinte.

CHANSON.

LA fierté m'eſt un foible appui
Contre ce que l'Amour inſpire.
Songeons toujours que tout ce qui reſpire
Eſt fait pour lui.
Quand ce n'eſt pas d'amour qu'un cœur ſoupire,
Il ſoupire d'ennui.

CHANSON.

ON connoît peu l'Amour, lorſqu'on oſe aſſûrer
Qu'avec la Jalouſie il ne ſçauroit durer :
Loin de le ralentir, tout ce qu'elle conſeille
Ne ſert qu'à le rendre plus fort.
Un peu de jalouſie éveille
Un Amour heureux qui s'endort.

CELIMENE.

EGLOGUE. 1680.

Assise au bord de la Seine,
Sur le penchant d'un côteau,
La Bergère Célimène
Laisse paître son troupeau.

Il descend dans la prairie,
Sans qu'elle daigne songer
Que le loup pourra manger
Sa brebis la plus chérie.

Le souvenir d'un Berger,
Que la fortune cruelle
Force à vivre, éloigné d'elle,
Dans un climat étranger,
Cause la douleur mortelle
Qui lui fait tout négliger.

Tantôt, cédant à la force
De ses amoureux transports,
Elle grave sur l'écorce
Des arbrisseaux de ces bords :

Puiſſe durer, puiſſe croître
L'ardeur de mon jeune Amant,
Comme feront ſur ce hêtre
Ces marques de mon tourment !

Tantôt, mêlant ſur le ſable
Le nom d'Achante, & le ſien,
Elle trouve inſupportable
Qu'un Zéphir impitoyable,
En paſſant, n'en laiſſe rien.

Quelle cruelle avanture,
Dit-elle avec un ſoupir,
Si ce que fait le Zéphir
M'eſt un véritable augure,
Que de ſi tendres amours
Ne dureront pas toujours !

Je briſerois la muſette
Que me laiſſa l'Impoſteur;
Et du fer de ma houlette,
Je me percerois le cœur.

A ces mots, elle repaſſe,
Dans ſon eſprit allarmé,
L'air, les traits, l'eſprit, la grace
De ce Berger trop aimé.

Les Oiſeaux de ce bocage
Se taiſent pour écouter
Ce qu'ils entendent chanter
Du beau Berger qui l'engage :
Ils voudroient le répéter ;
Mais leur plus tendre ramage
Ne la ſçauroit imiter.

Jamais cette triſte Amante
Ne voit ſur l'herbe naiſſante
Folâtrer d'heureux Amans,
Qu'elle ne ſe repréſente
Combien l'abſence d'Achante
Lui vole de doux momens.

Jamais des Bergers ne viennent
De ces bords délicieux,
Où les Deſtins le retiennent,
Que ſon amour curieux
Ne s'informe ſi ces lieux
Ont des Nymphes aſſez belles
Pour faire des Infidelles.

Enfin, mille fois le jour,
Elle veut, elle appréhende
Tout ce que craint & demande
Le plus violent amour.

Qu'on doit plaindre une Bergère
Si facile à s'allarmer !
Pourquoi du plaiſir d'aimer
Faut-il ſe faire une affaire ?
Quels Bergers en font autant
Dans l'ingrat ſiècle où nous ſommes ?
Achante, qu'elle aime tant,
Eſt peut-être un inconſtant
Comme tous les autres hommes.

CHANSON.

DU charmant Berger que j'adore
Un ſort cruel menace les beaux jours.
Ruiſſeaux, vous le ſçavez ; & vous coulez toujours !
Roſſignols, vous chantez encore !
Vous, les ſeuls confidens de nos tendres amours,
Taiſez-vous ; arrêtez votre cours.
Du charmant Berger que j'adore,
Un ſort cruel menace les beaux jours.

STANCES.

Dieux ! qu'eſt-ce que je ſens d'inquiet & de tendre ?
Me ſerois-je laiſſé charmer ?
Hélas ! je n'en ſçai rien ; je voudrois bien l'apprendre,
Et je n'oſe m'en informer.

D'un charmant ſouvenir je ſuis toute occupée ;
Ha ! mon deſtin n'eſt plus douteux.
Mon cœur, vous ſoupirez, ou je ſuis fort trompée,
Comme fait un cœur amoureux.

Vous cédez à Tirſis ſans faire réſiſtance,
Vous qu'on a vû plus d'une fois
Traiter impunément avec indifférence
Tout ce qu'on a vû ſous mes loix.

Pourquoi m'en étonner ? Tirſis eſt plus aimable
Que tout ce qu'on voit ici bas ;
Et je ne ſens que trop qu'il eſt plus redoutable
Pour qui craint un tendre embarras.

Diſſimulons du moins ces cruelles allarmes :
Mais quand ce Berger plein d'ardeur
Pouſſera des ſoupirs, ou répandra des larmes,
Mes yeux, vous trahirez mon cœur.

Vous irez découvrir le tourment qui me preſſe ;
Et, par un regard languiſſant,
Vous direz à Tirſis combien je m'intéreſſe
Pour toutes les peines qu'il ſent.

Oui, de tout mon repos vous avoûrez la perte :
Mais, dûſſent croître mes ſoucis,
Mes yeux, pour vous punir de l'avoir découverte,
Vous ne verrez jamais Tirſis.

AIR.

AImables Habitans de ce naiſſant feuillage,
Qui ſemble fait exprès pour cacher vos amours ;
Roſſignols, dont le doux ramage
Aux douceurs du ſommeil m'arrache tous les jours,
Que votre chant eſt tendre !
Eſt-il quelques ennuis qu'il ne puiſſe charmer ?
Mais, hélas ! n'eſt-il point dangereux de l'entendre
Quand on ne veut plus rien aimer ?

EPITRE CHAGRINE

A MADEMOISELLE ****

QUel eſpoir vous ſéduit ? quelle gloire vous tente?
Quel caprice ? à quoi penſez-vous ?
Vous voulez devenir ſçavante.
Hélas ! du bel eſprit ſçavez-vous les dégoûts ?
Ce nom jadis ſi beau, ſi révéré de tous,
N'a plus rien, aimable Amarante,
Ni d'honorable, ni de doux.

Si-tôt que, par la voix commune,
De ce titre odieux on ſe trouve chargé,
De toutes les vertus n'en manquât-il pas une,
Suffit qu'en bel eſprit on vous ait érigé,
Pour ne pouvoir prétendre à la moindre fortune.

Je ſçai bien que le Ciel a ſçu vous départir
Ce qui ſoutient l'éclat d'une illuſtre naiſſance;
Que ſans eſpoir de récompenſe
Vous ne travaillerez que pour vous divertir.
C'eſt un malheur de moins; mais il en eſt tant d'autres,
Dont on ne ſe peut garantir,
Que je vous verrai repentir
D'avoir moins écouté mes raiſons que les vôtres.

Pourrez-vous toujours voir votre cabinet plein
Et de Pédans & de Poëtes,
Qui vous fatigueront, avec un front ſereiu,
Des ſottiſes qu'ils auront faites ?

Pourrez-vous ſupporter qu'un Fat de qualité,
Qui ſçait à peine lire, & qu'un caprice guide,
De tous vos Ouvrages décide ?
Un eſprit de malignité,
Dans le monde a ſçu ſe répandre :
On achète un bon Livre, afin de s'en moquer.
C'eſt des plus longs travaux le fruit qu'il faut attendre.
Perſonne ne lit pour apprendre ;
On ne lit que pour critiquer.

Vous riez : vous croyez ma frayeur chimérique.
L'Amour propre vous dit tout bas,
Que je vous fais grand tort, que vous ne devez pas
Du plus rude Cenſeur redouter la critique.
Hé bien ! conſidérez que, dans chaque maiſon
Où vous aura conduit un importun uſage,
Dès qu'un Laquais aura prononcé votre nom :
C'eſt un bel eſprit, dira-t-on,
Changeons de voix & de langage.
Alors, ſur un précieux ton,
Des plus grands mots faiſant un aſſemblage,

On ne vous parlera que d'Ouvrages nouveaux :
On vous demandera ce qu'il faut qu'on en penſe ;
En face, on vous dira que les vôtres ſont beaux ;
Et l'on pouſſera l'imprudence
Juſques à vous preſſer d'en dire des morceaux.
Si tout votre diſcours n'eſt obſcur, emphatique,
On ſe dira tout bas : C'eſt là ce bel eſprit ?
Tout comme un autre elle s'explique ;
On entend tout ce qu'elle dit.

Irez-vous voir jouer une Pièce nouvelle ?
Il faudra pour l'Auteur être pleine d'égards.
Il expliquera tout, mines, geſtes, regards :
Et, ſi ſa Pièce n'eſt point belle,
Il vous imputera tout ce qu'on dira d'elle ;
Et de ſa colère immortelle
Il vous faudra courir tous les hazards.

Mais, me répondrez-vous, ſortez d'inquiétude ;
Ne prenez point pour moi d'inutiles frayeurs :
Je me déroberai ſans peine à ces malheurs,
En évitant la folle multitude.

Il eſt vrai ; mais comment pourrez-vous éviter
Les chagrins qu'à la Cour le bel eſprit attire ?
Vous ne voulez point la quitter.
Cependant l'air, qu'on y reſpire,
Eſt mortel pour les gens qui ſe mêlent d'écrire.

A rêver dans un coin on ſe trouve réduit.
Ce n'eſt point un conte pour rire.
Dès que la Renommée aura ſemé le bruit
Que vous ſçavez toucher la Lyre,
Hommes, femmes, tout vous craindra :
Hommes, femmes, tout vous fuira :
Parce qu'ils ne ſçauront en mille ans que vous dire.

Ils ont là-deſſus des travers
Qui ne peuvent ſouffrir d'excuſes :
Ils penſent, quand on a commerce avec les Muſes,
Qu'on ne ſçait faire que des Vers.

Ce que prête la Fable à la haute Eloquence,
Ce que l'Hiſtoire a conſacré,
Ne vaut jamais rien à leur gré :
Ce qu'on ſçait plus qu'eux les offenſe.

On diroit, à les voir de l'air préſomptueux
Dont ils s'empreſſent pour entendre
Des Vers qu'on ne lit point pour eux,
Qu'à décider de tout ils ont droit de prétendre.
Sur ce dehors trompeur on ne doit point compter :
Bien ſouvent ſans les écouter,
Plus ſouvent ſans y rien comprendre,
On les voit les blâmer ; on les voit les défendre.

Quelques faux brillans bien placés ;
Toute la Pièce eſt admirable.
Un mot leur déplait ; c'eſt aſſez :
Toute la Pièce eſt déteſtable.

Dans la débauche & dans le jeu nourris,
On les voit avec même audace
Parler & d'Homère & d'Horace,
Comparer leurs divins Ecrits ;
Confondre leurs beautés, leurs tours, leurs caractères,
Si connus & ſi différens :
Traiter des Ouvrages ſi grands
De badinages, de chimères ;
Et, cruels ennemis des Langues étrangères,
Etre orgueilleux d'être ignorans.

Quelques Seigneurs reſtés d'une Cour plus galante,
Et moins dure aux Auteurs que celle d'aujourd'hui,
Sont encore, il eſt vrai, le généreux appui
De la Science étonnée & mourante.
Mais pour combien de tems aurez-vous leur ſecours ?
Hélas ! j'en pâlis, j'en friſſonne :
Les trois fatales Sœurs, qui n'épargnent perſonne,
Sont prêtes à couper la trame de leurs jours.

Que ferez-vous alors ? vous rougirez, ſans doute,
De tout l'eſprit que vous aurez.
Amarante, vous chanterez
Sans que perſonne vous écoute.

Plus d'un exemple vous répond
Des malheurs dont ici je vous ai menacée :
Le ſçavoir nuit à tout ; la mode en eſt paſſée :
On croit qu'un bel eſprit ne ſçauroit être bon.
De tant de vérités conſervez la mémoire :
Qu'elles ſervent à vaincre un aveugle déſir.
Ne cherchez plus une frivole gloire
Qui cauſe tant de peine & ſi peu de plaiſir.
Je la connois, & vous pouvez m'en croire :
Jamais dans Hypocrène on ne m'auroit vû boire,
Si le Ciel m'eût laiſſée en pouvoir de choiſir :
Mais, hélas ! de ſon ſort perſonne n'eſt le maître.
Le penchant de nos cœurs eſt toujours violent.
J'ai ſçû faire des Vers avant que de connoître
Les chagrins attachés à ce maudit talent.
Vous, que le Ciel n'a point fait naître
Avec ce talent que je hais,
Croyez-en mes conſeils, ne l'acquérez jamais.

EGLOGUE.

IRIS. 1680.

LA terre fatiguée, impuiſſante, inutile,
Préparoit à l'Hiver un triomphe facile ;
Le Soleil ſans éclat précipitant ſon cours
Rendoit déja les nuits plus longues que les jours,
Quand la Bergère Iris, de mille appas ornée,
Et malgré tant d'appas, Amante infortunée,
Regardant les buiſſons à demi dépouillés,
Vous, que mes pleurs, dit-elle, ont tant de fois mouillés,
De l'Automne en courroux reſſentez les outrages ;
Tombez, feuilles, tombez ; vous dont les noirs ombrages
Des plaiſirs de Tirſis faiſoient la ſûreté ;
Et payez le chagrin que vous m'avez coûté.

Lieux toujours oppoſés au bonheur de ma vie,
C'eſt ici qu'à l'Amour je me ſuis aſſervie.
Ici j'ai vû l'Ingrat qui me tient ſous ſes loix :
Ici j'ai ſoupiré pour la première fois :
Mais tandis que pour lui je craignois mes foibleſſes,
Il appelloit ſon chien, l'accabloit de careſſes :
Du déſordre où j'étois loin de ſe prévaloir,
Le cruel ne vit rien, ou ne voulut rien voir.

Il loua mes moutons, mon habit, ma houlette:
Il m'offrit de chanter un air ſur ma muſette:
Il voulut m'enſeigner quelle herbe va paiſſant,
Pour reprendre ſa force, un troupeau languiſſant;
Ce que fait le Soleil des brouillards qu'il attire.
N'avoit-il rien, hélas! de plus doux à me dire!

Depuis ce jour fatal, que n'ai-je point ſouffert?
L'abſence, la raiſon, l'orgueil, rien ne me ſert.
J'ai de nos vieux Paſteurs conſulté le plus ſage;
J'ai mis tous ſes conſeils vainement en uſage:
De victimes, d'encens, j'ai fatigué les Dieux:
J'ai ſur d'autres Bergers ſouvent tourné les yeux:
Mais, ni le jeune Atis, ni le tendre Philène,
Les délices, l'honneur des rives de la Seine,
Dont le front fut cent fois de myrthes couronné,
Sçavans en l'art de vaincre un courage obſtiné,
Eux que j'aidois moi-même à me rendre inconſtante,
N'ont pû rompre un moment le charme qui m'enchante.
Encor ſerois-je heureuſe en ce honteux lien,
Si ne pouvant m'aimer, mon Berger n'aimoit rien.
Mais il aime à mes yeux une Beauté commune.
A poſſéder ſon cœur il borne ſa fortune:
C'eſt pour elle qu'il perd le ſoin de ſes troupeaux;
Pour elle ſeulement réſonnent ſes pipeaux;
Et loin de ſe laſſer des faveurs qu'il a d'elle,
Sa tendreſſe en reprend une force nouvelle.

Bocages, de leurs feux uniques confidens ;
Bocages, que je hais, vous ſçavez ſi je ments :
Depuis que les beaux jours, à moi ſeule funeſtes,
D'un long & triſte Hiver eurent chaſſé les reſtes
Juſqu'à l'heureux débris de vos fréles beautés,
Quels jours ont-ils paſſez dans ces lieux écartés ?
Que n'y reprochiez-vous à l'Ingrat que j'adore,
Que malgré ſes froideurs, hélas ! je l'aime encore ?
Que ne lui peigniez-vous ces mouvemens confus,
Ces tourmens, ces tranſports, que vous avez tant vûs ?
Que ne lui diſiez-vous, pour tenter ſa tendreſſe,
Que je ſçai mieux aimer que lui, que ſa Maîtreſſe ?
Mais ma raiſon s'égare : ah ! quels ſoins, quels ſecours
Dois-je attendre de vous qui ſervez leurs amours ?
Les Dieux à mes malheurs ſeront plus ſecourables.
L'Hiver aura pour moi des rigueurs favorables.
Il approche, & déja les fougueux aquilons,
Par leur ſouffle glacé déſolent nos vallons.
La neige, qui bientôt couvrira la prairie,
Retiendra les troupeaux dans chaque bergerie ;
Et l'on ne verra plus, ſous votre ombrage, aſſis
Ni l'heureuſe Daphné, ni l'amoureux Tirſis.

Mais, hélas ! quel eſpoir me flatte & me conſole ?
Avec rapidité le tems fuit & s'envole ;

Et bientôt le Printems, à mon ame odieux,
Ramenera Tirſis & Daphné dans ces lieux.
Feuilles, vous reviendrez ; vous rendrez ces bois ſombres ;
Ils s'aimeront encor ſous vos perfides ombres ;
Et mes vives douleurs, & mes tranſports jaloux,
Pour mon ingrat Amant renaîtront avec vous.

CHANSON.

SOyons toujours inexorables :
Un Amant bien traité ſe rend inſupportable ;
Il néglige l'objet dont ſon cœur eſt charmé ;
De tous les petits ſoins il devient incapable :
Un Amant ſûr d'être aimé,
Ceſſe toujours d'être aimable.

Si l'Amour eſt inévitable ;
S'il faut, pour un Berger, brûler d'un feu ſemblable
A celui dont ſon cœur nous paroît conſumé,
Par de feintes rigueurs rendons-le miſérable :
Un Amant ſûr d'être aimé,
Ceſſe toujours d'être aimable.

ODE A CLIMENE.

NE pourra-t-on vous contraindre
A quitter de triſtes lieux ?
Faudra-t-il toujours ſe plaindre
De ne point voir vos beaux yeux ?

Encor quand les fleurs nouvelles
Naiſſent par-tout ſous les pas ;
Quand toutes les nuits ſont belles,
La campagne a des appas.

Mais quand l'Hiver la déſole,
Qu'on ne peut ſe promener ;
Climène, il faut être folle
Pour ne pas l'abandonner.

De ce qui vous y peut plaire,
Daignez nous entretenir :
Je ne vois qu'une chimère
Qui vous y peut retenir.

Oui, j'ai deviné, ſans doute,
D'où vient un ſi long ſéjour :
Votre jeune cœur redoute
Un mal qu'on appelle Amour.

Vous croyez qu'on ne le gagne
Qu'au milieu des jeux, des ris :
Il ſe prend à la campagne,
Comme il ſe prend à Paris.

On fait bien quand on évite
Une tendre paſſion ;
Mais, hélas ! en eſt-on quitte
En fuyant l'occaſion ?

Non, c'eſt en vain qu'on s'aſſûre
Contre ce qu'on peut prévoir :
Une biſarre avanture
Met un cœur ſous ſon pouvoir.

Cette ſolitude affreuſe,
Où vous paſſez vos beaux jours,
Eſt ſouvent plus dangereuſe
Que les plus ſuperbes Cours.

Votre déſert eſt ſauvage :
Dans un plus ſauvage encor
Angélique fière & ſage
Rencontra le beau Médor.

Quittez donc des champs ſtériles,
Pour vous garder, impuiſſans :
Venez, de feux inutiles,
Faire brûler mille Amans.

Ne redoutez point le piège
Qu'ils tendront à votre cœur :
De tous les forts qu'on aſſiège,
On n'eſt pas toujours vainqueur.

La Sageſſe la plus frêle
Avec le plus beau Berger,
Si le Deſtin ne s'en mêle
Ne court pas un grand danger.

Vous ne voudrez pas en croire
Tout ce qu'on vous en dira ;
Mais écoutez une Hiſtoire
Qui vous perſuadera.

J'allois cacher ma triſteſſe
Dans ces aimables déſerts,
Où pour ſa tendre Maîtreſſe
Deſportes faiſoit des Vers.

Je m'étois aſſiſe à peine
Dans le plus ſombre du bois,
Quand j'ouis du beau Philène
Et les ſoupirs & la voix :

Seul aux pieds d'une Bergère
Qui rioit de ſon ſouci,
Cet Amant tendre & ſincère
Tout en pleurs parloit ainſi :

Avec quelle indifférence
Paſſez-vous vos plus beaux jours ?
Iris, dans cette indolence
Demeurerez-vous toujours ?

Non, vous deviendrez ſenſible :
Ce cœur, ce ſuperbe cœur
A l'Amour inacceſſible,
Sentira ſa vive ardeur.

Quelqu'un eſt né pour vous plaire ;
Rien ne vous en ſauvera :
Ce que je ne pourrai faire,
Un plus heureux le fera.

Tout aime dans la Nature :
Dans le barbare ſéjour
Où regne l'âpre froidure,
On ſent les feux de l'Amour.

Le tems d'une aîle légère
Emportera loin de vous
Cette beauté paſſagère
Dont les charmes ſont ſi doux.

Lors d'une vaine ſageſſe
Reconnoiſſant les abus,
Vous prendrez de la tendreſſe,
Et vous n'en donnerez plus.

En tout tems l'Amour nous dompte ;
On règle en vain ſes déſirs :
Vous aurez, à votre honte,
Ses peines ſans ſes plaiſirs.

Craignez ſa juſte colère ;
Et', par un doux repentir,
Epargnez-vous, ma Bergère,
Les maux qu'il me fait ſentir.

Aimez un Amant fidèle,
Quoi qu'en diſe la Raiſon :
Jeune Iris, tant qu'on eſt belle,
Elle n'eſt pas de ſaiſon.

Contre un Amant qui ſçait plaire
Elle perd toujours ſon tems :
Croyez-moi ; faites-la taire
Encore quinze ou vingt ans.

Mettez votre cœur en proie
Aux amoureuſes langueurs :
Il n'eſt de ſolide joie
Que dans l'union des cœurs.

Ainſi d'un air agréable
Philène, ce beau Berger
Aux Belles ſi redoutable,
La preſſoit de s'engager.

Les Oiſeaux, le doux Zéphire,
Et les Echos d'alentour,
Comme lui, ſembloient lui dire :
Rien n'eſt ſi doux que l'Amour.

Mais le cœur de l'Inhumaine
Se taiſoit obſtinément :
Quand le cœur ſe tait, Climène,
Tout parle inutilement.

MADRIGAL.

QUe la fin d'une tendre ardeur
Laiſſe de vuide dans la vie !
Rien remplace-t-il le bonheur
Dont la douce union des Amans eſt ſuivie ?
Non, il n'appartient qu'à l'Amour
De mettre les Mortels au comble de la joie.
A ſes brûlans tranſports lorſqu'on n'eſt plus en proie,
Qu'un cœur vers la raiſon fait un triſte retour !

BALADE.

DAns ce hameau je vois de toutes parts
De beaux atours mainte fillette ornée :
Je gagerois que quelque jeune Gars
Avec Catin unit ſa deſtinée ;
Elle a l'œil doux ; elle a les traits mignards,
L'air gracieux, l'humeur point obſtinée ;
Mais grand défaut gâte tous ſes attraits :
Point n'a d'écus : pour belle qu'on ſoit née,
L'Amour languit ſans Bacchus & Cérès.

De doux propos & d'amoureux regards
On ne ſçauroit vivre toute l'année.
Jeunes maris deviennent tôt vieillards.
Quand leur convient jeûner chaque journée,
Soucis preſſans chaſſent penſers gaillards.
Tendreſſe alors eſt en bref terminée :
S'il en paroît ce n'eſt qu'ad honorès.
Par maints grands Clercs l'affaire examinée,
L'Amour languit ſans Bacchus & Cérès.

L'âtre entouré d'un tas d'enfans criards,
De créanciers la porte environnée,
D'un triſte hymen tous les autres hazards
Font endurer peine d'ame damnée,
Et donnent joie aux voiſins babillards.
Mirthes dont fut la tête couronnée
Voir on voudroit transformer en Ciprès.
D'un tel déſir point ne ſuis étonnée,
L'Amour languit ſans Bacchus & Cérès.

ENVOI.

VOus qui d'Amour ſuivez les étendarts,
Point ne croyez cauteleux papelards
Diſans : Beauté ſuffit pour l'Hyménée.
Si vous voulez en tout faire florès,
Qu'avec beauté groſſe dot ſoit donnée :
L'Amour languit ſans Bacchus & Cérès.

BALADE A IRIS.

IL eſt ſaiſon de cauſer près du feu.
Le blond Phébus, chère Iris, ſe retire :
L'Aquilon ſouffle ; & d'un commun aveu
Point n'eſt ma chambre expoſée à ſon ire :
Viens-y ſouper ; j'ai du Muſcat charmant.
Quand je te vois, ma tendreſſe s'éveille,
Déſirerois être homme en ce moment,
Ou quand ta voix ſe mêle follement
Au doux glou glou que fait une bouteille.

En dévorant Carpe de Seine au bleu,
De ſottes gens à l'aiſe pourront rire ;
Trop bien ſçavons qu'il n'en eſt pas pour peu :
Plaiſante & longue en ſera la Satire.
Nous chercherons un nouvel enjoûment,
Un nouveau feu dans le jus de la treille :
C'eſt un ſecours contre plus d'un tourment.
Il n'en eſt point qui ne cède aiſément
Au doux glou glou que fait une bouteille.

Le verre en main je prétens faire un vœu,
Dont nul mortel ne me fera dédire :
C'eſt de braver, ceci n'eſt point un jeu,
Ce traître Amour qu'on ne peut trop maudire.
Les repentirs ſuivent l'engagement.
N'écoutons point ce que le cœur conſeille :
Ne préférons, pour vivre heureuſement,
Ni les ſoupirs, ni les ſoins d'un Amant,
Au doux glou glou que fait une bouteille.

ENVOI.

CRuel Amour, j'en fais ici ſerment,
Si tu me mets un jour puce à l'oreille,
Je veux jamais ne trouver d'agrément,
Au doux glou glou que fait une bouteille.

AIR.

IRis ſur la fougère,
Dans un preſſant danger,
A ſon téméraire Berger
Diſoit tout en colère :
Qu'eſt devenu, Tircis, cet air reſpectueux
Qui d'un parfait Amant eſt le vrai caractère ?
Entre deux cœurs, dit-il, brûlés des mêmes feux
Il eſt certains momens heureux,
Où, ma Bergère,
Il ne faut qu'être amoureux.

RONDEAU A M. L'ABBÉ ***

Qui lui avoit écrit, qu'il n'y avoit rien de ſi triſte qu'une extrême ſageſſe.

FLeur de vingt ans tient lieu de toute choſe :
Si ſort vouloit, lui qui de tout diſpoſe,
Pour vos péchés un peu me rajeunir,
Prélat futur, je ſçaurois vous punir
De tous les maux où votre avis m'expoſe.

Point ne craignez telle métamorphoſe ;
Trop bien ſçavez que, quoiqu'on ſe propoſe,
On tâche en vain à faire revenir
Fleur de vingt ans.

Quel ſérieux ! diſoit-on pas qu'on n'oſe
Rire avec vous ? en vain votre air impoſe ;
Nous ſçavons bien à quoi nous en tenir.
Tout en diſant, Dieu veuille vous bénir :
Vous cueilleriez, beau Sire, à porte cloſe,
Fleur de vingt ans.

L'HIVER.

IDYLLE.

A M. LUCAS DE BELLESBAT.

L'Hiver, ſuivi des vents, des frimats, des orages,
De ces aimables lieux trouble l'heureuſe paix.
Il a déja ravi par de cruels outrages
Ce que la Terre avoit d'attraits.
Quelles douloureuſes images
Le déſordre qu'il fait imprime dans l'eſprit !
Hélas ! ces prez ſans fleurs, ces arbres ſans feuillages,
Ces ruiſſeaux glacés, tout nous dit :
Le tems fera chez vous de ſemblables ravages.
Comme la Terre nous gardons
Juſqu'au milieu de l'Automne
Quelques-uns des appas que le Printems nous donne :
L'Hiver vient-il ? nous les perdons.
Pouvoir, tréſors, grandeurs, n'en exemptent perſonne :
On ſe déguiſe en vain ces triſtes vérités ;
Les terreurs, les infirmités,
De la froide vieilleſſe ordinaires compagnes,
Font ſur nous ce que font les Autans irrités
Et la neige ſur les campagnes.
Encor, ſi comme les Hivers
Dépouillent les forêts de leurs feuillages verds,

L'âge nous dépouilloit des paſſions cruelles,
Plus fortes à dompter que ne le ſont les flots ;
Nous goûterions un doux repos
Qu'on ne peut trouver avec elles.
Mais, nous avons beau voir détruire par le tems
La plus forte ſanté, les plus vifs agrémens ;
Nous conſervons toujours nos premières foibleſſes.
L'Ambitieux, courbé ſous le fardeau des ans,
De la fortune encore écoute les promeſſes ;
L'Avare, en expirant, regrète moins le jour
Que ſes inutiles richeſſes ;
Et qui jeune a donné tout ſon tems à l'Amour,
Un pied dans le tombeau veut encor des Maîtreſſes.
Il reſte dans l'eſprit un goût pour les plaiſirs,
Preſque auſſi dangereux que leur plus doux uſage.
Pour être heureux, pour être ſage,
Il faut ſçavoir donner un frein à ſes déſirs.
Mieux qu'un autre, ſage Timandre,
De cet illuſtre effort vous connoiſſez le prix.
Vous, en qui la Nature a joint une ame tendre
Avec un des plus beaux Eſprits ;
Vous, qui dans la ſaiſon des graces & des ris,
Loin d'éviter l'amour faiſiez gloire d'en prendre ;
Et qui par effort de raiſon
Fuyez de ſes plaiſirs la folle inquiétude,
Avant que l'arrière ſaiſon
Vous ait fait reſſentir tout ce qu'elle a de rude.

A MADAME ***.

SONGE.

LEs ombres blanchiſſoient, & la naiſſante Aurore
Annonçoit dans ces lieux le retour du Soleil,
Lorſque dans les bras du ſommeil,
Malgré des ſoins cuiſans, je languiſſois encore,
A la merci de ces vaines erreurs
Dont il ſçait ébranler le plus ferme courage,
Dont il ſçait enchanter les plus vives douleurs.
De toute ma raiſon ayant perdu l'uſage,
Je croyois être, Iris, dans un ſombre bocage,
Où les Roſſignols tour à tour
Sembloient me dire en leur langage :
Vous réſiſtez en vain au pouvoir de l'Amour ;
Tôt ou tard ce Dieu nous engage :
Ah ! dépêchez-vous de choiſir.
J'écoutois ce tendre ramage
Avec un aſſez grand plaiſir,
Quand un certain Oiſeau plus beau que tous les autres
Sur des myrthes fleuris commença de chanter.
Doux Roſſignols, ſa voix l'emporta ſur les vôtres ;
Je vous quittai pour l'écouter.
Dieux ! qu'elle me parut belle !

Qu'elle s'exprimoit tendrement !
Sa manière étoit nouvelle,
Et l'on renconrroit en elle
Je ne ſçai quel agrément,
Qui plaiſoit infiniment.
Pour avoir plus long-tems le plaiſir de l'entendre,
Voyant que, ſans s'effaroucher,
Cet agréable Oiſeau ſe laiſſoit approcher ;
J'avançai la main pour le prendre.
Je le tenois déja quand je ne ſçai quel bruit
Nous effraya tous deux ; l'aimable Oiſeau s'enfuit ;
Dans les bois après lui j'ai couru tranſportée,
Et, par une route écartée,
Je ſuivois ſon vol avec ſoin :
Soit hazard, ſoit adreſſe,
Malgré ma délicateſſe,
Dieux ! qu'il me fit aller loin !
Enfin n'en pouvant plus, il ſe rend, je l'attrape,
Comme j'en avois eu deſſein ;
Et, folle que je ſuis, j'ai ſi peur qu'il n'échappe,
Que je l'enferme dans mon ſein.
O déplorable avanture !
Ce malicieux Oiſeau,
Qui m'avoit paru ſi beau,
Change auſſi-tôt de figure ;
Devient un affreux ſerpent ;
Et du venin, qu'il répand,
Mon cœur fait ſa nourriture.

Ainſi, loin de goûter les plaiſirs innocens
Dont ſa trompeuſe voix avoit flatté mes ſens,
Je ſouffrois de cruels ſupplices.
Le traître n'avoit plus ſa première douceur,
Et, ſelon ſes divers caprices
Il troubloit ma raiſon & déchiroit mon cœur.
Par des commencemens ſi rudes,
Voyant que les plaiſirs que je devois avoir
Se changeoient en inquiétudes,
Renonçant tout d'un coup au chimérique eſpoir
Dont il vouloit me faire une nouvelle amorce,
D'un dépit plein de fureur
J'empruntai toute ſa force,
Et j'étouffai l'Impoſteur.

CHANSON

*Sur Monſieur l'*ABBE' TESTU.

L'Avanture eſt trop ridicule,
Pour ne la pas faire ſçavoir ;
Il montroit à Dame incrédule
Sa chandelle, & la faiſoit voir.
Sans s'émouvoir, ſans s'émouvoir,
La follette tira ſa mule,
Et la fit ſervir d'éteignoir.

Au lieu de venger cette injure,
Les Amours, à malice enclins,
Rioient entr'eux de l'avanture
Du Doyen des Abbés blondins.
Ces Dieux badins, ces Dieux badins,
Se diſoient : Vois-tu la coëffure
Qu'on a miſe au Dieu des Jardins ?

IDYLLE SUR LA NAISSANCE DE LOUIS DUC DE BOURGOGNE, PETIT-FILS DE LOUIS XIV.

1682.

L'Amour preſſé d'une douleur amère,
Eteint ſon flambeau, rompt ſes traits,
Et par le Stix jure à ſa mère
Qu'il ne s'appaiſera jamais.
Tout ſe reſſent de ſa colère :
Déja les Oiſeaux dans les bois
Ne font plus entendre leurs voix,
Et déja le Berger néglige ſa Bergère.
Ce matin, les Jeux & les Ris,
De l'Amour les ſeuls Favoris,
M'ont découvert ce qui le déſeſpère ;
Voici ce qu'ils m'en ont appris :
Un divin Enfant vient de naître,
M'ont-ils dit, à qui les Mortels
Avec empreſſement élèvent des Autels,
Et pour qui, ſans regret, nous quittons notre Maître.
Si l'Amour eſt jaloux des honneurs qu'on lui rend,
Il l'eſt encor plus de ſes charmes :
En vain, pour eſſuyer ſes larmes,
Vénus ſur ſes genoux le prend,

Lui fait honte de ſes foibleſſes ;
Et quand par de tendres careſſes
Elle croit l'avoir adouci,
D'un ton plus ferme elle lui parle ainſi :
Vous avez fourni de matière
Au malheur dont vous vous plaignez ;
L'aimable enfant que vous craignez,
Sans vous, n'eût point vû la lumière ;
Mais conſolez-vous-en : lui qui vous rend jaloux,
Un jour ſoumis à votre empire,
Quoique la gloire en puiſſe dire,
Fera de vos plaiſirs ſon bonheur le plus doux.
Reprenez donc votre arc ; quoi, mon fils, ſeriez-vous
Aux ordres des Deſtins rebelle ?
Songez que vous devez vos ſoins à l'Univers,
Que par vous tout ſe renouvelle ;
Que dans le vaſte ſein des Mers,
Que ſur la Terre & dans les Airs,
La Nature à ſon aide en tout tems vous appelle.
Ah ! s'écria l'Amour, je veux me venger d'elle ;
Contre elle avec raiſon je me ſens animé :
Avec de trop grands ſoins cette Ingrate a formé
Cet Enfant, ce Rival de ma gloire immortelle.
Concevez-vous quelle eſt ma douleur, mon effroi ?
Il eſt déja beau comme moi.
Mais, juſqu'où les Mortels portent-ils l'inſolence ?
Sans reſpecter mon pouvoir, ni mon rang,
On oſe comparer ſon ſang avec mon ſang :

On fait plus ; ſur le mien il a la préférence.
On ne craint point pour lui la céleſte vengeance ;
Il a dans ſon Ayeul un trop puiſſant appui ;
Quel Dieu pour la valeur, quel Dieu pour la prudence,
Pourroit avec Louis diſputer aujourd'hui ?
Depuis qu'il fut donné pour le bien de la France,
On n'a plus adoré que lui.
De l'Univers il règle la fortune,
Par un prodige il eſt tout à la fois
Mars, Apollon, Jupiter & Neptune :
Ses bontés, ſes ſoins, ſes exploits,
Font la félicité commune.
Au-delà de lui-même il porte ſon bonheur,
A ſon auguſte Fils lui-même ſert de guide ;
On voit ce Fils brûler d'une héroïque ardeur,
Et de gloire en tout tems avide,
Dans le ſein même de la Paix,
Aux frivoles plaiſirs ne s'arrêter jamais.
Il ſe plaît à la Chaſſe, image de la Guerre ;
Il ſe plaît à dompter d'indomptables chevaux,
En attendant le jour qu'armé de ſon tonnerre,
Louis, en triomphant du reſte de la Terre,
Fourniſſe à ſa valeur de plus nobles travaux.
Bien que de la beauté vous ſoyez la Déeſſe,
Vous ne lui cauſeriez ni tranſports, ni déſirs.
Heureux & digne Epoux d'une jeune Princeſſe,
Qui mérite tous ces ſoupirs,

Il ne daigne tourner ſes regards ſur les autres.
A ſes charmes auſſi, quels charmes ſont égaux ?
Elle a les yeux auſſi doux que les vôtres,
Et n'a pas un de vos défauts.
Vénus alors rougit de honte,
Et lançant ſur ſon Fils des regards enflammés,
Quoi donc, dit-elle, à votre conte
Une Mortelle me ſurmonte ?
Eh bien, l'illuſtre Enfant, dont vous vous allarmez,
Près de moi tiendra votre place.
Je veux (& le Deſtin ne m'en dédira pas)
Que, quoiqu'il diſe, ou quoiqu'il faſſe,
On y trouve toujours une nouvelle grace :
Toutes vont par mon ordre accompagner ſes pas.
L'Amour tremble à cette menace ;
Il veut flatter Vénus : mais Vénus à ces mots
Se jette dans ſon char, & vole vers Paphos.
Dans ſon cœur la colère à la honte s'aſſemble.
Le chagrin de l'Amour s'accroît par ce courroux :
Et comme le Chagrin & nous
Ne pouvons demeurer enſemble,
Nous avons réſolu d'abandonner l'Amour
Pour venir faire notre cour
Au beau Prince qui lui reſſemble.
Voilà ce que les Ris & les Jeux m'ont conté.
Ce Prince eſt ſi charmant qu'on les en peut bien croire.
L'Amour eſt aujourd'hui jaloux de ſa beauté ;
Un jour viendra que Mars le ſera de ſa gloire.

Puiſſe-t-il, toujours grand, être toujours heureux.
Puiſſe le juſte Ciel accorder à nos vœux
Pour lui de nombreuſes années.
Qu'il paſſe des Héros les exploits inouis,
Et qu'un jour, s'il ſe peut, ſes grandes deſtinées
Egalent celles de LOUIS.

MADRIGAL.

TYran dont tout ſe plaint, Tyran que tout adore,
Amour, impitoyable Amour,
Donne quelque relâche au mal qui me dévore
Et la nuit & le jour.
Fais, pour me ſoulager, que mon aimable Alcandre
Devienne un peu plus tendre;
Va porter dans ſon ſein cette bouillante ardeur,
Ces violens tranſports, cette langueur extrême
Dont tu remplis mon triſte cœur
Depuis l'heureux moment qu'il aime.
Ne crains pas que tes ſoins ſoient mal récompenſés:
Mon Alcandre connoît ta puiſſance ſuprême.
Il aime; mais, hélas! il n'aime pas aſſez.

BALADE A M. DE POINTY,

Commandant une Galliote, nommée la Cruelle, *au Bombardement d'Alger.* 1683.

PReux Chevalier, ſage & de bon alloi,
Déja ſçavions, par dame Renommée
A qui tes faits donnent aſſez d'emploi,
Que dans ta Nef loin d'être clos & coi,
Quand ſur Alger tomboit Bombe enflâmée,
Le fin premier affrontant le danger,
Sur la Cruelle as bien fait telle rage,
Que pêle-mêle Africain, Etranger,
Moſquée & Tours giſſent ſur le Rivage.

Dans ton récit, gaye & fière, je voi
Notre jeuneſſe à vaincre accoutumée
Aller au feu. Pourtant, comme je croi,
A telle fête on n'eſt pas ſans effroi :
Belle elle étoit, & tu l'as bien chomée.
Du Queſne habile en l'Art de naviger,
Sage en conſeils, fameux par ſon courage,
Dit que par toi chez le More leger
Moſquée & Tours giſſent ſur le Rivage.

De cette Gent ſans honneur & ſans foi
Par cet exploit l'audace eſt réprimée :
Pour la réduire à ſuivre notre loi
Beſoin ſera d'Apôtres comme toi ;
Telle œuvre veut qu'on prêche à main armée.
On te verra ſans doute ravager
Dans autre année, autre infidèle plage,
Dont on dira, comme on le dit d'Alger :
Moſquée & Tours giſſent ſur le Rivage.

ENVOI.

PEuples d'Alger franchement dites-moi,
De Charles-Quint que mit en deſarroi
Votre valeur auſſi-bien que l'orage,
Ou de Louis qui ſçait vous corriger,
Quel eſt plus grand, plus vaillant & plus ſage ?
Bien mieux que nous vous en pouvez juger :
Moſquée & Tours giſſent ſur le Rivage.

EPITRE AU ROI,

Sur ſon Voyage de Flandres, pour le Siège de Luxembourg. 22. Avril 1684.

POurquoi chercher une nouvelle gloire ?
Sous vos lauriers goûtez un doux repos :
Aſſez d'exploits d'immortelle mémoire
Vous font paſſer les antiques Héros.
Pour vous, grand Roi, pour le bien de la France,
Que reſte-il encore à ſouhaiter ?
Vos ſoins chez elle ont remis l'abondance :
Votre valeur, qui pourroit tout dompter,
La rend terrible aux Nations étranges ;
Et quelque loin qu'on porte les louanges,
Il n'en eſt point qui vous puiſſe flatter.

A vous chanter nos voix ſont toujours prêtes :
Mais, quand nos Vers à la poſtérité
Pourroient vous peindre auſſi grand que vous êtes ;
Quand de vos loix ils diroient l'équité,
De votre bras les rapides conquêtes,
De votre abord le charme inévitable,
De votre eſprit la noble activité,
Quel en ſeroit pour vous l'utilité ?
Lorſque le vrai paroît peu vraiſemblable,
Il n'a ſur nous que peu d'autorité.

Ces Conquérans qu'eurent Rome & la Grèce,
Ces demi-Dieux ſur cent Lyres chantés,
Ont eu le ſort que trop de gloire laiſſe:
On les a crûs ſervilement flattés.
Tant de vertus qu'en eux l'Hiſtoire aſſemble,
Eſt, diſoit-on, le prix de leurs bienfaits;
Et ſi vous ſeul, ſous qui l'Univers tremble,
N'euſſiez plus fait qu'ils n'ont tous fait enſemble,
On douteroit encor de leurs hauts faits.

De leur valeur la vôtre nous aſſûre;
Vous la rendez croyable en l'effaçant.
Un tel ſecours chez la race future
Sera pour vous un ſecours impuiſſant:
Quelques efforts que la nature faſſe
Pour les Héros que ſa main formera,
Loin d'en trouver quelqu'un qui vous efface,
Jamais aucun ne vous égalera.

N'allez donc plus expoſer une vie
D'où le bonheur de l'Univers dépend.
Voyez la Paix de tous les biens ſuivie,
Qui dans les bras des Plaiſirs vous attend.
Epargnez-nous de mortelles allarmes:
Où courez-vous par la gloire animé?
Si la victoire a pour vous tant de charmes,
Vous pouvez vaincre ici ſans être armé.

N'appellez point une indigne foibleſſe,
Quelques momens donnés à la tendreſſe :
Les plus grands cœurs n'ont pas le moins aimé.

Mais aux travaux de la fière Bellone
J'oppoſe en vain le repos le plus doux :
Les faux plaiſirs, que l'oiſiveté donne,
Ne ſont pas faits pour un Roi comme vous.
Inſtruit de tout, appliqué ſans relâche,
Et toujours grand dans les moindres projets ;
Lorſque la Paix aux périls vous arrache,
Une autre gloire à ſon tour vous attache
Et vous immole au bien de vos Sujets.

Ainſi l'on voit le Maître du tonnerre
Diverſement occupé dans les Cieux :
Tantôt vainqueur dans l'inſolente Guerre
Qui fit périr les Tyrans furieux ;
Tantôt, veillant au bonheur de la Terre,
Porter par-tout un regard curieux ;
Y rétablir le calme, l'innocence ;
Etre de tous, la crainte, l'eſpérance,
Et le plus grand & le meilleur des Dieux.

Craint, adoré..... Mais j'entens la Victoire
Qui vous appelle à des exploits nouveaux.
Que de hauts faits vont groſſir votre Hiſtoire !
Partez ; courez à des deſtins ſi beaux.

Je vois l'Eſpagne aux Traités infidèle
De ſes Païs payer les attentats ;
Je vois vos coups détruire les Etats
Du fier voiſin qui ſoutient ſa querelle ;
Et je vous vois, vainqueur en cent combats,
Donner la Paix, & la rendre éternelle.

BOUT-RIMÉ, A M. LE DUC DE S. AGNAN,

Sur des Rimes qui couroient alors. 1684.

FAvori des neuf Sœurs, tu ſçais plaire *omnibus.*
Doux à qui t'eſt ſoumis, fatal à qui te *fâche,*
Tu ſers LOUIS le Grand, ſans eſpoir, ſans *relâche ;*
Et de quatre, tu ſçais donner la mort *tribus.*

Tu pourrois inſpirer la valeur au plus *lâche ;*
Grand Duc, on voit revivre en toi Gaſton *Phœbus :*
Tu ſçais l'Art d'employer noblement ton *quibus ;*
A tes propres dépens plus d'un bel eſprit *mâche.*

Le ſort pour toi conſtant t'aime, te rit, *item*
Te deſtine un tréſor ; c'eſt là le *tu autem*
Qu'un Favori cacha durant une grande *ire.*

Tu peux encore aimer, & faire dire *amo.*
Que ton Hiſtoire un jour ſera plaiſir à *lire !*
Si jamais on l'écrit *fideli* *calamo.*

STANCES.

STANCES.

AGréables tranſports qu'un tendre amour inſpire;
Déſirs impatiens, qu'êtes-vous devenus?
Dans le cœur du Berger pour qui le mien ſoupire,
Je vous cherche, je vous déſire,
Et je ne vous retrouve plus.

Son rival eſt abſent, & la nuit qui s'avance
Pour la troiſième fois a triomphé du jour,
Sans qu'il ait profité de cette heureuſe abſence;
Avec ſi peu d'impatience,
Hélas! on n'a guère d'amour!

Il ne ſent plus pour moi ce qu'on ſent quand on aime;
L'Infidèle a paſſé ſous de nouvelles loix.
Il me dit bien encor que ſon mal eſt extrême;
Mais il ne le dit plus de même
Qu'il me le diſoit autrefois.

Revenez dans mon cœur, paiſible indifférence,
Que l'Amour a changée en de cuiſans ſoucis.
Je ne reconnois plus ſa fatale puiſſance;
Et, grace à tant de négligence,
Je ne veux plus aimer Tircis.

Je ne veux plus l'aimer ! ah ! discours téméraire !
Voudrois-je éteindre un feu qui fait tout mon bonheur ?
Amour, redonnez-lui le dessein de me plaire :
Mais, quoique l'Ingrat puisse faire,
Ne sortez jamais de mon cœur.

CHANSON.

AH ! pourquoi me disiez-vous
De ne craindre que les Loups ?
Ce n'est pas faire assez d'éviter leur colère.
Un jeune Berger tendre & beau
Fait plus de tort à mon troupeau
Que tous les loups n'en pourroient faire.

LE RUISSEAU.

IDYLLE. 1684.

RUiſſeau, nous paroiſſons avoir un même ſort ;
D'un cours précipité nous allons l'un & l'autre,
Vous à la mer, nous à la mort :
Mais, hélas ! que d'ailleurs je vois peu de rapport
Entre votre courſe & la nôtre !
Vous vous abandonnez, ſans remords, ſans terreur,
A votre pente naturelle ;
Point de loi parmi vous ne la rend criminelle.
La vieilleſſe chez vous n'a rien qui faſſe horreur.
Près de la fin de votre courſe
Vous êtes plus fort & plus beau
Que vous n'êtes à votre ſource.
Vous retrouvez toujours quelqu'agrément nouveau.
Si de ces paiſibles bocages
La fraîcheur de vos eaux augmente les appas,
Votre bienfait ne ſe perd pas ;
Par de délicieux ombrages
Ils embelliſſent vos rivages ;
Sur un ſable brillant, entre des prez fleuris,
Coule votre onde toujours pure ;
Mille & mille poiſſons dans votre ſein nourris
Ne vous attirent point de chagrins, de mépris :

Avec tant de bonheur d'où vient votre murmure ?
Hélas ! votre ſort eſt ſi doux !
Taiſez-vous, Ruiſſeau, c'eſt à nous
A nous plaindre de la Nature.
De tant de paſſions, que nourrit notre cœur,
Apprenez qu'il n'en eſt pas une
Qui ne traîne après ſoi le trouble, la douleur,
Le repentir, ou l'infortune.
Elles déchirent nuit & jour
Les cœurs dont elles ſont maîtreſſes.
Mais de ces fatales foibleſſes
La plus à craindre c'eſt l'amour.
Ses douceurs mêmes ſont cruelles.
Elles ſont cependant l'objet de tous les vœux.
Tous les autres plaiſirs ne touchent point ſans elles.
Mais des plus forts liens le tems uſe les nœuds ;
Et le cœur le plus amoureux
Devient tranquille, ou paſſe à des amours nouvelles.
Ruiſſeau, que vous êtes heureux !
Il n'eſt point parmi vous de Ruiſſeaux infidèles.
Lorſque les ordres abſolus
De l'Etre indépendant qui gouverne le monde,
Font qu'un autre Ruiſſeau ſe mêle avec votre onde ;
Quand vous êtes unis, vous ne vous quitrez plus.
A ce que vous voulez jamais il ne s'oppoſe ;
Dans votre ſein il cherche à s'abîmer :
Vous & lui juſques à la Mer
Vous n'êtes qu'une même choſe.

De toutes ſortes d'unions
Que notre vie eſt éloignée !
De trahiſons, d'horreurs & de diſſentions,
Elle eſt toujours accompagnée.
Qu'avez-vous mérité, Ruiſſeau tranquille & doux,
Pour être mieux traité que nous ?
Qu'on ne me vante point ces biens imaginaires,
Ces prérogatives, ces droits
Qu'inventa notre orgueil pour maſquer nos misères :
C'eſt lui ſeul qui nous dit que par un juſte choix
Le Ciel mit, en formant les hommes,
Les autres Etres ſous leurs loix.
A ne nous point flatter nous ſommes,
Leurs Tyrans plutôt que leurs Rois.
Pourquoi vous mettre à la torture ?
Pourquoi vous renfermer dans cent canaux divers ?
Et pourquoi renverſer l'ordre de la Nature
En vous forçant de jaillir dans les Airs ?
Si tout doit obéir à nos ordres ſuprêmes,
Si tout eſt fait pour nous, s'il ne faut que vouloir,
Que n'employons-nous mieux ce ſouverain pouvoir ?
Que ne regnons-nous ſur nous-mêmes ?
Mais, hélas ! de ſes ſens eſclave malheureux
L'homme oſe ſe dire le maître
Des animaux qui ſont peut-être
Plus libres qu'il ne l'eſt, plus doux, plus généreux ;
Et dont la foibleſſe a fait naître
Cet empire inſolent qu'il uſurpe ſur eux.

Mais que fais-je ? où va me conduire
La pitié des rigueurs dont contre eux nous uſons ?
Ai-je quelque eſpoir de détruire
Des erreurs où nous nous plaiſons ?
Non, pour l'orgueil & pour les injuſtices
Le cœur humain ſemble être fait.
Tandis qu'on ſe pardonne aiſément tous les vices,
On n'en peut ſouffrir le portrait.
Hélas ! on n'a plus rien à craindre ;
Les vices n'ont plus de cenſeurs ;
Le monde n'eſt rempli que de lâches flatteurs :
Sçavoir vivre, c'eſt ſçavoir feindre.
Ruiſſeau, ce n'eſt plus que chez vous
Qu'on trouve encor de la franchiſe :
On y voit la laideur ou la bonté qu'en nous
La biſarre Nature a miſe :
Aucun défaut ne s'y déguiſe ;
Aux Rois comme aux Bergers vous les reprochez tous.
Auſſi ne conſulte-t-on guère
De vos tranquilles eaux le fidèle criſtal ;
On évite de même un ami trop ſincère :
Ce déplorable goût eſt le goût général.
Les leçons font rougir ; perſonne ne les ſouffre :
Le fourbe veut paroître homme de probité.
Enfin dans cet horrible gouffre
De misère & de vanité

Je me perds ; & plus j'enviſage
La foibleſſe de l'homme & ſa malignité,
Et moins de la Divinité
En lui je reconnois l'image.
Courez, Ruiſſeau, courez, fuyez-nous, reportez
Vos ondes dans le ſein des Mers dont vous ſortez ;
Tandis que, pour remplir la dure deſtinée
Où nous ſommes aſſujettis,
Nous irons reporter la vie infortunée
Que le Hazard nous a donnée
Dans le ſein du néant d'où nous ſommes ſortis.

CHANSON.

A La Cour
Aimer eſt un badinage,
Et l'Amour
N'eſt dangereux qu'au Village.
Un Berger,
Si ſa Bergère n'eſt tendre,
Sçait ſe pendre ;
Mais il ne ſçauroit changer.
Et parmi nous, quand les Belles
Sont légères ou cruelles,
Loin d'en mourir de dépit,
On en rit,
Et l'on change auſſi-tôt qu'elles.

EPITRE

A M. LE DUC DE MONTAUSIER,

En lui envoyant la Balade qui ſuit. 1684.

MOntauſier, dont le cœur ferme, grand, & ſincère,
Seul dans un ſiècle corrompu
Poſsède, connoît, & révère
Le vrai mérite & l'antique vertu :
Souffrez qu'en vos mains je dépoſe
Les innocens chagrins de mon cœur irrité.
Hé quoi, peut-on ſouffrir avec tranquillité
Qu'au mépris de ces loix que la tendreſſe impoſe,
L'intérêt ou la vanité
Soit en amour le but qu'on ſe propoſe ?
Mon cœur de leur pouvoir jaloux
Ne peut, ſans murmurer, voir qu'on leur ſacrifie
Ce que la vie a de plus doux,
Et même quelquefois la vie.
De là vient ſon chagrin, de là vient ſon courroux.
A qui pourrois-je mieux les confier qu'à vous ?
Quel autre, comme vous, de cette erreur commune
A ſauvé ſon cœur aujourd'hui ?
Quel autre, comme vous, a dédaigné l'appui

De ces fiers favoris que la ſeule fortune
Elève au faîte des grandeurs,
Et que ſuit lâchement une foule importune
D'eſclaves & d'adorateurs ?
Qui, comme vous, enfin, des loix de la conſtance
S'eſt fait d'inviolables loix ?
Loin de voir en vous l'indolence
Qui ſuit de près la jouïſſance,
L'Hymen n'a rien fait perdre à l'Amour de ſes droits.
Occupé par ces grands & pénibles emplois
Au bonheur de l'Etat ſi chers, ſi néceſſaires,
Ne vous a-t-on pas vû tendrement allarmé ?
Au milieu des combats n'avez-vous pas aimé ?
Et votre ame au-deſſus des ames ordinaires
Ne garde-t-elle pas toujours
Le triſte ſouvenir de vos tendres amours ?
Oui, la mort de l'illuſtre & divine Julie
En vous triomphe tous les jours
Des ſuperbes plaiſirs dont la Cour eſt remplie.
Vous ſeul épris d'un feu durable autant que beau
Avez porté l'amour au-delà du tombeau ;
Seul auſſi vous pouvez comprendre
Et plaindre les ennuis profonds
Que ſouffre un cœur fidèle & tendre,
Dans un ſiècle où l'amour n'eſt que dans les chanſons.

BALADE

A Caution tous Amans ſont ſujets.
Cette maxime en ma tête eſt écrite.
Point n'ai de foi pour leurs tourmens ſecrets ;
Point auprès d'eux n'ai beſoin d'eau-benîte ;
Dans cœur humain probité plus n'habite.
Trop bien encore a-t-on les mêmes dits
Qu'avant qu'Aſtuce au monde fut venue :
Mais pour d'effets, la mode en eſt perdue.
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Riches atours, table, nombreux valets,
Font aujourd'hui les trois quarts du mérite.
Si des Amans ſoumis, conſtans, diſcrets,
Il eſt encor ; la troupe en eſt petite.
Amour d'un mois eſt amour décrépite.
Amans brutaux ſont les plus applaudis.
Soupirs & pleurs feroient paſſer pour grue.
Faveur eſt dite auſſi-tôt qu'obtenue.
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Jeunes Beautés en vain tendent filets ;
Les Jouvenceaux, cette engeance maudite
Fait bande à part ; près des plus doux objets
D'être indolent chacun ſe félicite.
Nul en amour ne daigne être hypocrite ;

Ou ſi parfois un de ces étourdis
A quelques ſoins s'abaiſſe & s'habitue,
Don de merci ſeul il n'a pas en vûe.
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Tous jeunes cœurs ſe trouvent ainſi faits.
Telle denrée aux folles ſe débite.
Cœurs de barbons ſont un peu moins coquets.
Quand il fut vieux le diable fut hermite ;
Mais rien chez eux à tendreſſe n'invite.
Par maints Hivers déſirs ſont refroidis.
Par maux fréquens humeur devient bourrue,
Quand une fois on a tête chenue.
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

ENVOI.

FIls de Vénus, ſonge à tes intérêts ;
Je voi changer l'encens en camouflets :
Tout eſt perdu ſi ce train continue.
Ramène-nous le ſiècle d'Amadis.
Il t'eſt honteux qu'en Cour d'attraits pourvûe,
Où politeſſe au comble eſt parvenue,
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

RÉPONSE DE M. LE DUC DE S. AIGNAN,

BALADE.

A Caution tous ne ſont pas ſujets.
Autre maxime en ma tête eſt écrite ;
Et, pour parler de mes tourmens ſecrets,
Oncques de Cour ne connus l'eau-benîte.
Si dans maints cœurs probité plus n'habite,
Au mien les faits ſuivent toujours les dits.
Par moi l'Aſtuce au monde n'eſt venue.
D'Amans loyaux ſi la mode eſt perdue,
Moi j'aime encor comme on aimoit jadis.

Nul riche atour, nul nombre de valets,
Ne contribue à mon peu de mérite ;
Toujours me tiens au rang des plus diſcrets.
Tant mieux pour moi ſi la troupe eſt petite.
Amour chez moi n'eſt jamais décrépite ;
Et, quand les ſots ſont les plus applaudis,
Dûſſai-je en tout paſſer pour une grue,
Faveur ſe cache auſſi-tôt qu'obtenue ;
Tant j'aime encor comme on aimoit jadis.

Jeunes Beautés qui tendez vos filets,
Chaſſez bien loin cette engeance maudite
De Jouvenceaux ; quand près des beaux objets

D'être indolent chacun ſe félicite,
Je ſens l'Amour, ſans faire l'hypocrite,
Et le ſers mieux qu'un de ces étourdis :
Mais ſi pour vous aux ſoins je m'habitue,
Don de merci j'aurai toujours en vûe,
Car j'aime encor comme on aimoit jadis.

Quand jeunes cœurs ſe trouvent ainſi faits,
Préſent meilleur à Dame on ne débite.
Cœurs de barbons peuvent être coquets.
Le diable eût tort quand il ſe fit hermite.
Si ma perſonne à tendreſſe n'invite ;
Mes ſens au moins point ne ſont refroidis.
Par aucuns maux mon humeur n'eſt bourrue,
Et peut m'en chaut, ſi j'ai tête chenue ;
Car j'aime encor comme on aimoit jadis.

ENVOI.

FIls de Vénus ſonge à tes intérêts ;
Reprens l'encens, & rens les camouflets.
Accorde à tous que ce train continue ;
Nous reverrons le ſiècle d'Amadis.
Et ſi jamais Dame d'attrait pourvûe
A m'enflammer ſe trouve parvenue,
Je l'aimerai comme on aimoit jadis.

RÉPONSE A M. LE DUC DE S. AIGNAN.

BALADE.

DUc, plus vaillant que les fiers Paladins
Qui de Géans conquêtoient les armures ;
Duc, plus vaillant que n'étoient Grenadins,
Point contre vous ne ſont mes Ecritures :
Grand tort aurois de blaſonner vos feux.
Hé qui ne ſçait, beau Sire, je vous prie,
Qu'en fait d'amour & de Chevalerie
Oncques ne fut plus véritable preux.

Vous pourfendez vous ſeul quatre Aſſaſſins ; *
Vous réparez les torts & les injures ;
Feriez encor plus d'amoureux larcins
Que Jouvenceaux à blondes chevelures ;
Ce que jadis fit le beau Ténébreux
Près de vos faits n'eſt que badinerie.
D'encombriers vous ſortez ſans féerie.
Onques ne fut plus véritable preux.

REMARQUE.

* En 1655. il fut attaqué par quatre Aſſaſſins, dont il en tua deux, bleſſa mortellement le troiſième, & mit le quatrième en fuite. Le Marquis de Montplaiſir, Lieutenant de Roi d'Arras, ayant appris cet évenement ſingulier lui envoya un Mouſqueton qui tiroit ſept coups, avec une Balade ſur cette Aventure.

Jamais l'Aurore aux doigts incarnadins
En jours brillans ne change nuits obſcures
Que cault Amour & Mars aux airs mutins
Vous n'invoquiez pour avoir avantures.
Vous bravez tout ; malgré des ans nombreux,
Qui volontiers empêchent qu'on ne rie,
Avez d'un fils augmenté votre hoirie.
Onques ne fut plus véritable preux.

ENVOI.

QUe puiſſiez-vous, Chevalier valeureux,
En tout combat, en butin amoureux,
Ne vous douloir jamais de tromperie ;
Et qu'à l'envi, chez nos derniers neveux,
Liſant vos faits hautement on s'écrie :
Onques ne fut plus véritable preux.

RÉPONSE DE M. LE DUC DE S. AIGNAN.

BALADE.

O L'heureux tems où les fiers Paladins
En toutes parts cherchoient les avantures,
Où ſans dormir non plus que font Lutins
Ja n'étoient las de porter leurs armures!
Princes & Rois par vins & confitures
Les régaloient au ſortir des feſtins.
Dame, à bon droit des beaux eſprits chérie,
Qui faites cas des Guerriers valeureux,
Eſt-il rien tel qu'Art de Chevalerie?
Fût-il jamais un métier plus heureux?

Ces Damoiſels s'ébatoient ès Jardins
Bien atournés de pompeuſes vêtures.
Là, plus vermeils qu'on ne peint Chérubins,
Chapeaux de fleurs mis ſur leurs chevelures,
Se déduiſoient en ſuperbes parures
Riches plumats, toiles d'or, & ſatins.
De les voir tels toute ame étoit ravie,
Tant avoient l'air de gens victorieux.
Dame ſans pair, dites-nous, je vous prie;
Fût-il jamais un métier plus heureux?

S'il avenoit que felons Aſſaſſins
En dur eſtour leur fiſſent des bleſſures,
Ja nul métier n'avoient de Médecins.
Filles de Rois, moult belles créatures,
Qu'on renommoit pour leurs ſçavantes cures,
Sur lits mollets & ſur riches couſſins,
Chacune à part, ſoigneuſes de leur vie,
Les conſolant par devis amoureux,
Rendoient bientôt leur perſonne guérie.
Fût-il jamais un métier plus heureux?

Moi qui toujours ſurpaſſant mainrs Blondins
En vrais effets ainſi qu'en écritures,
Ai depuis peu mis au jour deux banbins *
Dont on feroit d'agréables peintures;
Dans la vigueur qu'on voit en mes allures,
Je veux auſſi, par de nobles deſſeins,
Des ennemis voir la face blêmie,
Et leur livrer un aſſaut vigoureux;
Puis tôt après retourner vers ma mie.
Fût-il jamais un métier plus heureux.

REMARQUE.

* Le Duc de S. Aignan avoit épouſé en ſecondes nôces Françoiſe Geré de Lucé, dont il eut deux fils; l'aîné a été Evêque de Beauvais, & le ſecond eſt devenu Duc de S. Aignan après le Duc de Beauvilliers fils du premier lit.

ENVOI.

QUe puiſſiez-vous, Dame au cœur généreux,
Voir en honneur toujours votre méſgnie,
Et qu'un * Germain moult digne de nos vœux
Se trouve un peu revêtu d'Abbaye
De bon rapport, commode & bien nombreux;
Si que mitré, content & glorieux
En tel déduit quelquefois il s'écrie :
Fût-il jamais un métier plus heureux.

CHANSON.

LE cœur tout déchiré par un ſecret martyre
Je ne demande point, Amour,
Que ſous ton tyrannique empire
L'inſenſible Tircis s'engage quelque jour.
Pour punir ſon ame orgueilleuſe
De l'immortel affront qu'il fait à mes attraits,
N'arme point contre lui ta main victorieuſe :
Sa tendreſſe pour moi ſeroit plus dangereuſe
Que tous les maux que tu me fais.

* L'Abbé de la Garde.

RÉPONSE A M. LE DUC DE S. AIGNAN.

BALADE.

LOs immortel, que par fait héroïque
Chevalerie en tous lieux acqueroit,
Vous fait aimer ce tems hyperbolique:
Quand eſt de moi; ce qui plus m'en plairoit,
Ce n'eſt combat, vêture magnifique,
Tournois fameux, mais bien l'amour antique
Dont triſte mort ſeule voyoit le bout.
Bon Chevalier que tout craint & révère,
Ainſi le monde en ſentiment diffère:
Opinion chez les hommes fait tout.

L'un rit de tout, l'autre mélancolique
D'Arlequin même en mille ans ne riroit;
L'un pour jouer fait devenir éthique
Son train & lui; l'autre ne troqueroit
Pour mines d'or ſa verve Poëtique;
L'un de tout œuvre entreprend la critique,
Et fait ſouvent conte à dormir debout:
L'autre, à ſon gré règlant le miniſtère,
De ſe règler ne s'embarraſſe guère:
Opinion chez les hommes fait tout.

Eſpoir de gain fait faire aux flots la nique ;
Déſir de gloire en périlleux endroit
Conduit Guerriers ; Nature pacifique
Aux Magiſtrats met en tête le Droit.
Ambition fait que le coffre on pique ;
Vanité fait que Philoſophe explique
Comment tout vient, en quoi tout ſe réſout.
Chaque Mortel, coiffé de ſa chimère,
Croit à par ſoi que mieux on ne peut faire :
Opinion chez les hommes fait tout.

Non moins diverſe en chaque République
Eſt la coûtume ; ici punir on voit
Sœur avec qui ſon frère prévarique,
Et la Perſane en ſon lit le reçoit :
Germains font cas de la liqueur bachique,
Le Muſulman en défend la pratique ;
Subtil larcin Lacédémone abſout ;
Où le Soleil monte ſur l'Hémiſphère
Par piété le fils meurtrit ſon père :
Opinion chez les hommes fait tout.

ENVOI.

DUc, dont le los vole du ſein Perſique
Juſqu'où Phébus finit ſon tour oblique,
De mon Germain point ne ſçavez le goût.
Groſſe Abbaye à la mitre il préfère.
Trop lourd, dit-il, eſt ſacré caractère.
Opinion chez les hommes fait tout.

REPONSE DU DUC DE S. AIGNAN.
1684.

OUi, je l'ai dit ſans hyperbole,
Vous écrivez d'un air qui par-tout eſt vainqueur.
Je veux bien confeſſer qu'il me reſte du cœur;
Mais je demeure ſans parole.

RÉPONSE
AU MADRIGAL DU DUC DE S. AIGNAN.

QUand vous me cèdez la victoire,
Vous vous couvrez d'une nouvelle gloire.
De votre Madrigal tout le monde eſt charmé.
Eſt-ce ainſi d'un combat qu'on cède l'avantage,
Qu'on ſe dit vaincu, deſarmé?
On connoît bien qu'à ce langage
Vous n'êtes pas accoûtumé.

RONDEAU REDOUBLÉ

A M. LE DUC DE SAINT AIGNAN,

Sur la guériſon de ſa Fièvre quarte.

SAns dégaîner & ſans monter Moreau,
Mettez à fin périlleuſe avanture :
Onc Chevalier ne fit exploit plus beau ;
Contre vous-même en ferois la gageure,

Quoi de félonne & laide créature,
Fièvre qui ſçait ouvrir l'huis du tombeau,
Sçavez en bref faire déconfiture
Sans dégaîner, & ſans monter Moreau !

Vaincre pour vous n'eſt pas un fait nouveau ;
Ne giſt, beau Sire, en ce point l'enclouëure.
Dès votre Avril, comme Hercule au berceau,
Mettez à fin périlleuſe avanture.

Mais qu'en combat, où rien ne ſert armure,
Où rien ne ſert qu'on ait féé la peau,
Ayez dompté qui dompte la nature !
Onc Chevalier ne fit exploit ſi beau.

Cy vous verrons encor faire Rondeau,
Fendre Géants du chef à la ceinture,
Faire de vous plus d'un vivant tableau :
Contre vous-même en ferois la gageure.

Or de mes vœux ſi le Deſtin a cure,
Point n'entrerez dans le fatal bateau
Qu'un ſiècle n'ait accompli ſa meſure ;
Point ne ſerez ſans amours, ſans pipeau,
Sans dégaîner.

RÉPONSE
DE M. DELOSMES DE MONTCHENAY.

A la Balade, A caution, *&c.*

OUi, j'en conviens, charmante Deshoulières ;
Mais ſi chaque Beauté poſſédoit vos lumières,
On reverroit bientôt le ſiècle d'Amadis.
Le bon goût, la délicateſſe,
Le ſçavoir & la politeſſe,
Règnent par-tout dans vos Ecrits.
Si comme vous toutes nos Dames
Avoient l'art de toucher les ames
On aimeroit bientôt comme on aimoit jadis.

BALADE DE M. DU PERRIER

Sur le même Sujet. 1684.

VOus remettez la Balade en honneur
Par vers dorés d'inimitable ſtile :
Ja grand beſoin avoit de ce bonheur
Le vieil Phébus à la barbe ſtérile,
Qu'eſprit accord, fin, poli, gracieux,
Refaçonnât ſes beautés ſurannées :
Refaire ainſi fleurir roſes fannées ?
A mon avis on ne peut faire mieux.

Vous écrivez à certain vieux Seigneur
D'un air ſi gent, ſi noble & ſi facile,
Qu'atournement de ſcience graigneur
Ne ſçait avoir la Muſe plus habile :
Votre parler eſt le parler des Dieux ;
En tous propos libres & point gênées
Dans vos devis les graces ſemblent nées.

Du los d'Amour vous ſçavez la teneur,
Le parangon, l'agréable, & l'utile :
Auprès de vous n'eſt ſi beau Raiſonneur
Qui ne ſe crût la verve peu ſubtile ;

Friſques

Friſques galans, enjoués, ſérieux,
Pour naviger aux Iſles fortunées,
Font de vos dits leurs leçons rafinées;
A mon avis on ne peut faire mieux.

ENVOI.

DEs ſens charmés le doux empoiſonneur,
De la raiſon l'aimable ſuborneur
Tiendra de vous l'heur de ſes deſtinées:
Aux dévoyés à toute heure, en tous lieux,
Prêchez toujours ſes loix bien ordonnées.
A mon avis on ne peut faire mieux.

AUTRE BALADE
DE MONSIEUR DU PERRIER

Sur le même Sujet. 1684.

QUelle Muſette, ou quel tendre Pipeau
Peut égaler les accens de Climène?
Bien elle fait & Balade & Rondeau;
Chants qui ſoudain me feroient perdre haleine:
Ce qui me met dans une étrange peine;
Car elle veut qu'aujourd'hui je l'étrenne
D'une Balade, Air plaiſant, quoique vieux:
Mais, peu ſçavant en pareille harmonie,
Je lui répons: Noble Dame aux doux yeux,
Point on ne doit contraindre ſon génie.

Tel que, preſſé d'un pénible fardeau,
Le grand Jupin fit, pour la Gent humaine,
Par rudes coups, ſortir de ſon cerveau,
Docte Déeſſe, & des Arts Mère & Reine;
Pourrai-je bien, pour l'aimable Sirène
Qui m'a charmé, produire de ma veine
Chants auſſi doux que ſes chants gracieux?
Non, de l'oſer ſeroit pure manie.
Le jeune Icare ainſi tomba des Cieux.
Point on ne doit contraindre ſon génie.

Sur Hélicon, où maint ſçavant troupeau
Sous verds lauriers à pas lents ſe promène,
Et vient puiſer feu divin dans cette eau
Que d'un cheval fit ruade ſoudaine
Jaillir d'un roc, & nommer Hipocrène,
Phébus départ de ſon docte domaine
Trompettes, Luths, Pipeaux délicieux:
Il donne à l'un ce qu'à l'autre il dénie,
Et dit à tous ce vers ſentencieux:
Point on ne doit contraindre ſon génie.

Bien qu'en faveur de mon doux chalumeau
De beaux eſprits fameuſe Quarantaine
Ait décidé d'un prix rare & nouveau,
Quand de Louis (qu'Alger, Tunis, & Gène,

Virent punir entrepriſe trop vaine ;
J'eus publié puiſſance ſouveraine,
Maintien, témoin qu'il eſt du ſang des Dieux,
Valeur, clémence & ſageſſe infinie ;
Lyre & Clairon me duiſent encor mieux :
Point on ne doit contraindre ſon génie.

ENVOI.

VOilà pourtant Balade ronde & pleine :
Reçois-là bien, Dame qui ſur la Seine
Fais ouir chant, enjoué, ſérieux,
Tendre, héroïque & digne d'Uranie ;
Quant eſt de moi, je publie en tous lieux :
Point on ne doit contraindre ſon génie.

REPONSE DE M. PAVILLON

A la Balade, A caution, *&c.*

DAns les siècles passés, quand l'amoureuse flamme
Avec quelque vivacité
Pressoit une jeune beauté,
L'Amant qui lui plaisoit en faisoit une femme.
C'est ainsi qu'on aimoit dans le tems d'Amadis.
D'une manière si commode
Nous n'avons pas perdu la mode.
On aime encor comme on aimoit jadis

Le beau sexe autrefois pour la galanterie
Prenoit la fine fleur de la Chevalerie.
Il lui falloit des Paladins.
Aujourd'hui ce n'est pas de même.
Il met tout en usage, & jusqu'aux Baladins.
On n'a jamais tant aimé que l'on aime.

Nos pères qui vivoient dans un siècle peu fin,
Ne vouloient qu'amour & simplesse.
Et, sur le fait de la tendresse,
Alloient toujours leur grand chemin.
Ils cherchoient à se satisfaire;
Et sans toucher au bien d'autrui,
Se contentoient de l'ordinaire.
On n'aimoit point comme on aime aujourd'hui.

Jadis du moment qu'une Belle
Avoit ſubi le joug de quelque bon Gaulois,
Dut-elle enrager de ſon choix,
Il falloit qu'elle fut fidelle.
A préſent on fait grace à leurs divins attraits.
Les femmes, ſur cette matière
Ayant indulgence plenière,
En uſent toutes de manière
Qu'on aime plus que l'on n'aima jamais.

Au bon vieux tems, Dieux! quels ſupplices!
L'Amour ne trouvoit que rigueur;
On payoit la moindre faveur
D'une éternité de ſervices:
Aujourd'hui, nul en vain ne paroît enflammé;
On n'attend point la récompenſe
D'une triſte perſévérance;
On eſt payé comptant, & ſouvent par avance.
On aime mieux qu'on n'a jamais aimé.

Sous l'antique & triſte eſclavage
D'un honneur ſottement placé,
Un pauvre cœur au tems paſſé
Etoit, à la fleur de ſon âge,
Impitoyablement forcé
De s'en tenir au mariage:

Nous ſommes aujourd'hui ſous de plus douces loix;
Nous ſuivons nos déſirs, &, ſans pudeur aucune,
Chacun, comme il lui plaît, vit avec ſa chacune.
On aime plus qu'on n'aimoit autrefois.

On aime à droite, on aime à gauche;
Par-tout en liberté l'on compte ſes raiſons;
Rien chez nous aujourd'hui ne s'appelle débauche;
Et l'amour eſt enfin de toutes les ſaiſons :
Chacun en prend ſans ſe contraindre;
Et je ne vois que les maris
Qui puiſſent juſtement ſe plaindre
Qu'on aime plus que l'on n'aimoit jadis.

Vivez heureux, Sujets de l'amoureux Empire;
Dans ces jours fortunés où tout vous eſt permis,
Suivez les mouvemens que le tems vous inſpire,
Et ſoyez à l'Amour ſans réſerve ſoumis.
Et vous, jeunes Beautés, il eſt de votre gloire
De faire ici mentir vos plus grands ennemis :
Commencez chaque jour quelque galante hiſtoire,
Et par le nombre enfin de vos tendres amis
Confondez les rêveurs qui veulent faire croire
Qu'on n'aime plus comme on aimoit jadis.

ODE AU ROI

Sur la venue du Doge de Genes. 1685.

LE croiras-tu ? Louis, à ta gloire attentive
Pour t'immortaliſer j'ai voulu mille fois
Te chanter couronné de laurier & d'olive,
Et mille fois ma Lyre a langui ſous mes doigts.
Un Héros au-deſſus des Héros de la Fable
Eſt un écueil pour moi terrible, redoutable,
Contre qui cent rochers à mes yeux ont briſé.
Oui, depuis que tu cours de victoire en victoire,
Le Dieu qui des grands noms fait durer la mémoire
Se ſeroit lui-même épuiſé.

Rejette donc, grand Roi, ſur une juſte crainte
Ma lenteur à parler de tes faits inouis.
Impoſons-nous, diſois-je, une ſage contrainte ;
N'immolons point ma gloire à celle de Louis :
Que dirois-je, en chantant ſa valeur triomphante,
Dont aux ſiècles futurs plus d'une main ſçavante
Avant moi n'ait tracé de fidèles tableaux ?
Mais à quoi mon eſprit ſe laiſſe-t-il ſurprendre ?
Quelle erreur ! ah ! de toi ne doit-on pas attendre
Toujours des miracles nouveaux ?

Du formidable Rhein le merveilleux paſſage,
En dix jours la Comté priſe au fort des Hivers,
L'Algérien forcé de rompre l'eſclavage
Des Chrétiens gémiſſans ſous le poids de ſes fers,
Luxembourg aſſervi ſous cette loi commune
Sembloient avoir pour toi fatigué la fortune:
On ne concevoit rien de plus beau, de plus doux;
Cependant dans les murs de ton fameux Verſailles
Tu vois, plus grand encor qu'au milieu des batailles,
Des Souverains à tes genoux.

Ah! que d'étonnement, de déſeſpoir, d'envie,
Ce grand évènement jettera dans les cœurs
De tant de Rois jaloux de l'éclat de ta vie!
De combien voudroient-ils payer de tels honneurs?
Mais leurs ſouhaits ſont vains; ces éclatantes marques
N'illuſtreront jamais le nom de ces Monarques
Grands par le titre ſeul dont ils ſont revêtus.
Toi qui pour un Héros as tout ce qu'on demande,
Toi qui les paſſes tous, il faut que le Ciel rende
Ta gloire égale à tes vertus.

Tel dans un ſiècle heureux on vit regner Auguſte:
Son nom fut adoré de cent peuples divers;
Il étoit, comme toi, ſage, intrépide, juſte;
Et tu fais, comme lui, trembler tout l'Univers.

Comme toi triomphant ſur la terre & ſur l'onde
Lui-même ſe vainquit, donna la paix au monde,
Cultiva les beaux Arts, fit revivre les Loix ;
Maître de tous les cœurs dans ſa ſuperbe Ville,
Au milieu d'une Cour magnifique & tranquille
A ſes genoux il vit des Rois.

Abondante en amis, plus abondante encore
En honneurs, en tréſors, en vaiſſeaux, en guerriers ;
Genes, juſqu'au Rivage où ſe lève l'Aurore
Fit redouter ſon nom & cueillit des Lauriers :
Ce fertile pays, ſource de tant de haines,
Où regna le beau ſang qui coule dans tes veines,
Naples a vû ſes champs par ſon or envahis ;
Et de la ſage Ville épouſe de Neptune
Ses efforts auroient pû renverſer la fortune,
Si le Sort ne les eût trahis.

Fière encor aujourd'hui de plus d'un juſte éloge
Que des ſiècles paſſés ſa gloire a mérité,
Son Sénat refuſoit de t'envoyer ſon Doge
Implorer le pardon de ſa témérité :
Mais l'affreux ſouvenir de l'état déplorable
Où naguère la mit ton courroux redoutable
A forcé ſon orgueil à ne plus conteſter,
Certaine que tu peux ce qu'on te voit réſoudre,
Elle craint que ta main ne reprenne la foudre
A qui rien ne peut réſiſter.

Quelle gloire pour toi ! quel plaiſir pour la France ;
De venger aujourd'hui ſur ces ambitieux
Les divers attentats qu'avec tant d'inſolence
Leurs pères ont formé contre tes grands Ayeux !
Accoûtumés à voir leur audace impunie,
Ces peuples n'employoient leurs tréſors, leur génie,
Qu'à te faire par-tout de nouveaux ennemis :
Ils penſoient t'accabler ſous le faix des intrigues,
Et n'ont fait que remplir par d'impuiſſantes brigues
Ce que les Deſtins t'ont promis.

Ainſi quand des Hivers les terribles orages
Contraignent un grand fleuve à ſortir de ſes bords ;
De ce Fleuve irrité, fameux par ſes ravages,
On croit par une digue arrêter les efforts :
Mais bien loin que ſon onde à ce frein s'acoûtume,
Sa colère s'accroît, il mugit, il écume,
Il renverſe demain ce qu'il laiſſe aujourd'hui,
Et plus fort que la digue à ſon cours oppoſée,
Elle n'eſt, ſur la rive où l'on l'avoit poſée,
Qu'un nouveau triomphe pour lui.

Non content de venger tes Ayeux & ta gloire,
Tu domptes l'Héréſie ; elle expire à tes yeux :
Tu fais de ſon débris ta plus chère victoire,
Ardent à ſoutenir la querelle des Cieux.

Tu le dois, leurs faveurs diverſes, continues,
Jamais ſur les Mortels ne furent répandues
Si libéralement qu'elles le ſont ſur toi :
Quoi que le Diadême ait de grand, d'agréable ;
Des préſens, dont aux Cieux on te voit redevable,
Le moindre eſt de t'avoir fait Roi.

Mais le Doge paroît : que Genes la ſuperbe
Eſt un charmant ſpectacle attachée à ton char !
Confuſe d'avoir vû ſes tours plus bas que l'herbe,
Elle n'oſe ſur toi porter un ſeul regard.
Ton grand cœur eſt touché des ſoupirs qu'elle pouſſe ;
Tu rendras, je le vois, ſa fortune plus douce :
Mille fois tes bontés ont borné tes exploits ;
Tu verrois l'Univers ſoumis à ta puiſſance,
Si depuis vingt moiſſons, de ta ſeule clémence
Tu n'avois écouté la voix.

LE SONGE D'IRIS.

QUe tu reviens diligemment !
Ne ceſſeras-tu point, impatiente Aurore,
De courir après un Amant ?
Non, je te parle vainement,
Demain tu reviendras encore :
Laſſe de ton vieillard, tu cherches tous les jours
Ce Chaſſeur qui fait moins de compte
De la folle ardeur qui te dompte
Que de la dépouille d'un Ours.

Tu n'es pas la ſeule Déeſſe
Que l'Amour a forcée à recevoir ſa loi ;
Diane & Vénus, comme toi,
Pour de ſimples Mortels ont eu de la tendreſſe :
Mais enfin, ſi leurs cœurs ſe ſont laiſſés charmer,
Leurs Amans ont brûlé pour elles :
Toi ſeule, entre les Immortelles,
N'as jamais pû te faire aimer.

Pour ſauver l'honneur de tes charmes,
Les Muſes, ces ſçavantes Sœurs,
Nous ont impoſé ſur les larmes
Qu'au ſortir de ton lit tu répans ſur les fleurs.

Ce n'eſt point ton fils mort qui cauſe tes douleurs ;
Un trait plus cuiſant t'a bleſſée :
Le mépris, que Céphale a fait de tes faveurs,
Toujours préſent à ta penſée
Eſt ce qui fait couler tes pleurs.

Elle fait plus encor, cette troupe qui t'aime,
Elle dit, que l'éclat vermeil,
Dont on voit l'Orient ſe peindre à ton réveil,
Vient des roſes que ta main ſeme
Dans la carrière du Soleil.
Quel conte ! Si le Ciel prend la couleur des roſes
Lorſque tu viens ouvrir la barrière du jour,
C'eſt que le Ciel, qui voit la honte où tu t'expoſes,
Rougit pour toi de ton amour.

Dans quelque autre Mortel, plus galant que Céphale,
Que n'as-tu trouvé des appas ?
Il eût moins façonné ſur la foi conjugale.
Ordinairement ici bas
La plus belle épouſe n'eſt pas
Une dangereuſe rivale.
Contente entre ſes bras de ton heureux deſtin,
Tu n'aurois pas des Mers, où le Soleil ſe plonge,
Fait ſortir ſon char ſi matin ;
Et j'aurois achevé mon ſonge.

Tu l'as interrompu par ton cruel retour
Dans l'endroit le plus agréable.
Je croyois être, hélas! dans un charmant ſéjour,
Où ſur un verd gazon de cent larcins coupable,
Je voyois à mes pieds l'Amant le plus aimable,
Le plus plein de reſpect, & le plus plein d'amour.
Le ſommeil me rendoit, ce me ſemble, moins fière;
Et, quand ton vif éclat a frappé ma paupière,
Il juroit de m'aimer juſqu'à ſon dernier jour.
Pour la perte d'une chimère
Ne me reproche point que je fais trop de bruit;
Je ſçai que la raiſon conduit
A ne regretter point, ou ne regretter guère
Un faux bien qui dans l'air s'envole avec la nuit.
Mais, réflexion importune!
Où trouve-t-on des biens certains
Que rien n'arrache de nos mains?
Et ceux de la Nature, & ceux de la Fortune,
Que ſont-ils, que des ſonges vains?
Tout le tems qu'un beau ſonge dure,
Si nous ſommes auſſi contens
Des biens que nous devons à ſa douce impoſture
Que s'ils étoient vrais & conſtans,
Peut-on les perdre ſans murmure?
Hélas! n'eſt-ce donc point une heureuſe avanture,
Pour qui laiſſe au devoir conduire tous ſes pas,
De pouvoir, ſans bleſſer la vertu la plus pure,
Ecouter ſur un lit de fleur & de verdure
Un Amant qui ne déplaît pas?

A ces mots, ſon dépit ceſſant d'être le maître,
La jeune Iris ſe tût, pouſſa de longs ſoupirs,
Rougit, & ſe livra peut-être
A de dangereux ſouvenirs.

A M. TURGOT DE SAINT CLAIR.

MADRIGAL.

MIniſtre de Thémis, dont la rare prudence
Du Dédale des Loix démêle les détours,
Et chez qui la foible innocence
Rencontre un prompt & ſûr ſecours :
Qu'il eſt doux à mon cœur que le vôtre s'explique
Contre les peu tendres amours
Dont à la honte de nos jours
Preſque tout le monde ſe pique !
Par là, d'une orgueilleuſe & mordante Critique,
Je ne ſentirai point le dangereux pouvoir.
Oui, puiſque vous louez l'horreur que je fais voir
Des vices où le ſiècle abonde,
On n'oſera blâmer mon juſte emportement.
Illuſtre SAINT CLAIR, dans le monde
Qui ne ſçait de quel poids eſt votre ſentiment ?

AU ROI,

Sur la Révocation de l'Edit de Nantes. 1685.

L'Erreur féconde en attentats,
Qui traînoit la Diſcorde & l'Orgueil à ſa ſuite,
Ne répand plus enfin dans tes vaſtes Etats
Le poiſon dont l'arma l'Enfer qui l'a produite;
Ta piété, grand Roi, pour jamais l'a détruite.
Quelle Hydre viens-tu d'étouffer?
En vain tes grands Ayeux oſerent la combattre;
Ces Héros ne purent abattre
Le Monſtre dont ſans peine on te voit triompher.
Par combien de forfaits, de Batailles, de Sièges,
Son orgueil s'eſt-il ſignalé?
Que d'Autels ont ſenti ſes fureurs ſacrilèges?
Le Trône où l'on te voit en fut même ébranlé.
Tu le ſçais; & tes ſoins toujours prompts, toujours ſages,
Préſervent nos neveux d'un déſaſtre pareil;
Tu finis les diſcords qui formoient ces orages.
Ainſi voyons-nous le Soleil,
Pour faire de beaux jours diſſiper les nuages.
Le plus rude ſentier ſous tes pas s'applanit.
Prince heureux, les Deſtins ſont pour toi ſans caprices.
Contre une Hydre indomptée un ſeul ordre ſuffit.
A ta voix ſont tombés les nombreux édifices

Où ſe nourriſſoient ſes fureurs :
A ta voix elle rentre en ce gouffre d'horreurs
Deſtiné pour punir les vices.
A de ſi grands ſuccès tout le Ciel applaudit ;
De longs gémiſſemens l'Abîme retentit ;
Que d'ames ton ſecours dérobe à ſes ſupplices ?
Ah ! pour ſauver ton peuple, & pour venger la Foi,
Ce que tu viens de faire eſt au-deſſus de l'homme.
De quelques grands noms qu'on te nomme,
On t'abaiſſe ; il n'eſt plus d'aſſez grands noms pour toi :
Mais dans les bras de ta victoire
Plains-toi de ton bonheur, crains l'excès de ta gloire.
Voi le ſort qu'à ton peuple elle va préparer.
Ta main puiſſante & ſecourable
Tire ce peuple aimé d'une erreur déplorable,
Et par une autre erreur tu le vas égarer.
Inſtruit par cent & cent exemples
Qu'à de moindres Mortels on a bâti des Temples,
Contre ta modeſtie on oſe murmurer.
Oui, ſi ta piété n'y mettoit des obſtacles,
Tes jours fertiles en miracles
Nous forceroient à t'adorer.

EPITRE CHAGRINE

A Mademoiſelle DE LA CHARCE. 1685.

EH bien ; quel noir chagrin vous occupe aujourd'hui ?
M'eſt venu demander avec un fier ſourire
Un jeune Seigneur qu'on peut dire
Auſſi beau que l'Amour, auſſi traître que lui.
Vous gardez un profond ſilence,
A-t-il repris, jurant à demi-bas !
Eſt-ce que vous ne daignez pas,
De ce que vous penſez, me faire confidence ?
Je n'en ſuis pas peut-être aſſez digne. A ces mots,
Pour joindre un autre fat, il m'a tourné le dos.

Quel diſcours pouvois-je lui faire,
Moi, qui dans ce même moment
Repaſſois dans ma tête avec étonnement
De la nouvelle Cour la conduite ordinaire ?
M'auroit-il jamais pardonné
La peinture vive & ſincère
De cent vices auſquels il s'eſt abandonné ?
Non, contre moi le dépit, la colère,
Le chagrin, tout auroit agi.
Mais, quoique mes diſcours euſſent pû lui déplaire,
Son front n'en auroit point rougi.

Je ſçai de ſes pareils, juſqu'où l'audace monte :
A tout ce qui leur plaît oſent-ils s'emporter ?
Loin d'en avoir la moindre honte
Eux-mêmes vont en plaiſanter.

De leurs dérèglemens Hiſtoriens fidèles
Avec un front d'airain ils feront mille fois
Un odieux détail des plus affreux endroits.
On diroit, à les voir traiter de bagatelles
Les horreurs les plus criminelles,
Que ce n'eſt point pour eux que ſont faites les Loix ;
Tant ils ont de mépris pour elles !

Avec gens ſans mérite & du rang le plus bas
Ils font volontiers connoiſſance :
Mais auſſi quels égards, & quelle déférence
Voit-on qu'on ait pour eux ? Hélas !
Ils font oublier leur naiſſance
Quand ils ne s'en ſouviennent pas.

Daignent-ils nous rendre viſite ?
Le plus ombrageux des époux
N'en ſçauroit devenir jaloux.
Ce n'eſt point pour notre mérite.
Leurs yeux n'en trouvent point en nous.
Ce n'eſt que pour parler de leur gain, de leur perte ;
Se dire que d'un vin qui les charmera tous
On a fait une heureuſe & ſûre découverte ;

Se montrer quelques Billets doux ;
Se dandiner dans une chaiſe ;
Faire tous leurs trocs à leur aiſe ;
Et ſe donner des rendez-vous.

Si par un pur hazard quelqu'un d'entre eux s'aviſe
D'avoir des ſentimens tendres, reſpectueux,
Tout le reſte s'en formaliſe.
Il n'eſt, pour l'arracher à ce penchant heureux,
Affront qu'on ne lui faſſe, horreurs qu'on ne lui diſe;
Et l'on fait tant qu'enfin il n'oſe être amoureux.

Cauſer une heure avec des Femmes,
Leur préſenter la main, parler de leurs attraits,
Entre les jeunes gens ſont des crimes infâmes
Qu'ils ne ſe pardonnent jamais.

Où ſont ces cœurs galans ? où ſont ces ames fières ?
Les Nemours, les Montmorencis,
Les Bellegardes, les Buſſys,
Les Guiſes & les Baſſompierres ?
S'il reſte encor quelques ſoucis
Lorſque de l'Achéron on a traverſé l'Onde,
Quelle indignation leur donnent les récits
De ce qui ſe paſſe en ce monde ?

Que n'y peuvent-ils revenir !
Par leurs bons exemples peut-être
On verroit la tendreſſe, & le reſpect renaître,
Que la débauche a ſçû bannir :
Mais des Deſtins impitoyables
Les Arrêts ſont irrévocables :
Qui paſſe l'Achéron ne le repaſſe plus :
Rien ne ramenera l'uſage
D'être galant, fidèle, ſage ;
Les jeunes gens pour jamais ſont perdus.

A bien conſidérer les choſes,
On a tort de ſe plaindre d'eux :
De leurs dérèglemens honteux
Nous ſommes les uniques cauſes.

Pourquoi leur permettre d'avoir
Ces impertinens caractères ?
Que ne les tenons-nous comme faiſoient nos mères
Dans le reſpect, dans le devoir ?
Avoient-elles plus de pouvoir,
Plus de beauté que nous, plus d'eſprit, plus d'adreſſe ?
Ah ! pouvons-nous penſer au tems de leur jeuneſſe
Et ſans honte, & ſans déſeſpoir ?
Dans plus d'un réduit agréable,
On voyoit venir tour à tour
Tout ce qu'une ſuperbe Cour

Avoit de galant & d'aimable,
L'eſprit, le reſpect & l'amour
Y répandoient ſur tout un charme inexplicable.
Les innocens plaiſirs, par qui le plus long jour
Plus vîte qu'un moment s'écoule,
Tous les ſoirs s'y trouvoient en foule;
Et les tranſports & les déſirs,
Sans le ſecours de l'eſpérance,
A ce qu'on dit, prenoient naiſſance
Au milieu de tous ces plaiſirs.

Cet heureux tems n'eſt plus; un autre a pris ſa place.
Les jeunes gens portent l'audace
Juſques à la brutalité.
Quand ils ne nous font pas une incivilité,
Il ſemble qu'ils nous faſſent grace.
Mais, me répondra-t-on, que voulez-vous qu'on faſſe?
Si ce déſordre n'eſt ſouffert,
Regardez quel ſort nous menace;
Nos maiſons ſeront un déſert:
Il eſt vrai. Mais ſçachez que lorſqu'on les en chaſſe,
Ce n'eſt que du bruit que l'on perd.
Eſt-ce un ſi grand malheur de voir ſa chambre vuide
De médiſans, de jeunes foux,
D'inſipides railleurs qui n'ont rien de ſolide.
Que le mépris qu'ils ont pour nous?

Oui, par nos indignes manières
Ils ont droit de nous mépriſer.
Si nous étions plus ſages & plus fières,
On les verroit en mieux uſer.
Mais inutilement on traite ces matières ;
On y perd ſa peine & ſon tems :
Aux dépens de ſa gloire on cherche des Amans.

Qu'importe que leurs cœurs ſoient ſans délicateſſe,
Sans ardeur, ſans ſincérité ;
On les quitte de ſoins, & de fidélité,
De reſpect & de politeſſe ;
On ne leur donne pas le tems de ſouhaiter
Ce qu'au moins par des pleurs, des ſoins, des complaiſances
On devroit leur faire acheter.
On les gâte. On leur fait de honteuſes avances,
Qui ne font que les dégoûter.

Vous, aimable Daphné, que l'aveugle Fortune
Condamne à vivre dans des lieux
Où l'on ne connoît point cette foule importune
Qui ſuit ici nos Demi-Dieux ;
Ne vous plaignez jamais de votre deſtinée.
Il vaut mieux mille & mille fois
Avec vos rochers & vos bois
S'entretenir toute l'année,

Que de paſſer une heure ou deux
Avec un tas d'étourdis, de coquettes.
Des Ours & des Serpens de vos ſombres retraites
Le commerce eſt moins dangereux.

A MADAME ***

En lui envoyant des Fiches.

MADRIGAL.

CEs marques, adorable Brune,
Sont faites pour compter
La perte ou le profit qu'envoie la Fortune
A ceux qui par le jeu ſe laiſſent enchanter.
Si ſelon mes ſouhaits elle veut vous traiter,
Si vous gagnez avec ces Fiches,
Autant de Louis aux Joueurs
Que vos beaux yeux gagnent de cœurs,
Nos plus fameux Monopoleurs
Près de vous ne ſeront pas riches.

LOUIS

LOUIS.

EGLOGUE. 1685.

DAns les vaſtes Jardins de ce charmant Palais
Que le Zéphir, les Naïades & Flore
Ont réſolu de ne quitter jamais,
Iris & Célimène au lever de l'Aurore
Chantoient ainſi Louis ſous un ombrage épais.

CELIMÈNE.

Admirez cet amas ſuperbe
D'Eaux, de Marbres & d'Or, qui brillent à nos yeux,
Et de l'Antiquité ces reſtes précieux.
Cette terre où naguère à peine croiſſoit l'herbe,
Qu'humectoit ſeulement l'eau qui tombe des Cieux,
Par le pouvoir d'un Prince en tout ſemblable aux Dieux,
Renferme dans ſon ſein mille & mille Naïades,
Se pare des plus belles fleurs;
Et pour elle Pomone & les Hamadriades
Sont prodigues de leurs faveurs.
Louis, plus grand qu'on ne figure
Le Dieu qui préſide aux combats,
De cent Peuples vaincus augmente ſes Etats;
Mais il eſt dans ces lieux vainqueur de la Nature.

IRIS.

Par ſes rares vertus vos yeux ſont éblouis :
Il faut en parler pour vous plaire.
On vous voit, quoiqu'on puiſſe faire,
Revenir toujours à LOUIS.

CELIMENE.

D'un ſi juſte penchant bien loin de me défendre,
Je fais gloire de l'avouer :
Iris, il eſt plus fort qu'on ne le peut comprendre.
Mon plus doux plaiſir eſt d'entendre
Louer ce Conquérant par qui ſçait bien louer.
Malgré moi, ne pouvant le ſuivre
Dans ſes prompts & fameux exploits,
Je ne puis me réſoudre à vivre
Inutile au plus grand des Rois.
D'une noble audace animée
A ſa gloire en ſecret je conſacrai mes jours ;
Et pour faire en tous lieux voler ſa Renommée,
Des neuf ſçavantes Sœurs j'implorai le ſecours.
Iris, pour ces ſoins héroïques
Je négligeai les autres ſoins ;
Mes infortunes domeſtiques
En ſont de fidèles témoins.

IRIS.

Le beau zèle qui vous anime
Vous empêche de voir quels périls vous courez :
Vos veilles, vos tranſports vous rendent la victime
De ce Roi que vous adorez.

CELIMENE.

Eh ! que fais-je pour lui que l'Univers ne faſſe !
Depuis les climats où la glace
Enchaîne la fureur des Mers,
Juſques dans les climats où l'ardeur eſt extrême,
Eſt-il un peuple qui ne l'aime,
Et qui n'ait pas ſur lui toujours les yeux ouverts ?

IRIS.

Je le ſçai ; cependant ſi vous vouliez m'en croire....

CELIMENE.

Ah ! changez de diſcours ; vos ſoins ſont ſuperflus
Avec moi célébrez ſa gloire,
Ou je ne vous écoute plus.

IRIS.

Eh bien de ſes hauts faits rappellons la mémoire.
Qu'ils ſont beaux ! qu'ils ſont éclatans !
Il a plus d'une fois foudroyé les Titans.
Sa piété remporte une pleine victoire

Sur un monſtre orgueilleux que reſpectoit le Tems.
Il n'eſt pour lui rien d'impoſſible :
Mais il eſt plus charmant encor qu'il n'eſt terrible ;
Et jamais ſon abord n'a fait de mécontens.

CELIMENE.

Il ſe laiſſe attendrir : que ſans crainte on ſe plaigne ;
Tous les malheureux ſont ouis.
Quel bonheur d'être né ſous ſon auguſte Règne !
Que je ſçai bien goûter ce bien dont je jouis !
Quels que ſoient mes malheurs, je n'envie à perſonne
Le faſte & les amis que la fortune donne :
Chanter LOUIS LE GRAND borne tous mes déſirs ;
Ce plaiſir où je m'abandonne
Me tient lieu de tous les plaiſirs.

IRIS.

Un Roi de ces lointains rivages
Que dore le Soleil de ſes premiers raïons
Par de magnifiques hommages
Confirme de LOUIS ce que nous en croyons.

CELIMENE.

En vain des diverſes Provinces
Qui voudroient ſe ſoumettre aux loix de ce Héros,
Les jaloux & ſuperbes Princes
S'uniſſent pour troubler ſon glorieux repos :
Si par des efforts téméraires
Ils violent la Paix dont LOUIS eſt l'appui,
Quel Dieu peut les ſauver de ces vaſtes misères
Que le ſort des vaincus traîne en foule après lui ?

IRIS.

Quand le Ciel menaçoit une tête ſi chère....

CELIMENE.

Ah ! cruelle Iris, taiſez-vous ;
Ne renouvellez point une douleur amère ;
De tous ſes maux paſſés je perce le myſtère.
Il étoit regardé comme un Dieu parmi nous ;
Et de ſes ſacrés droits jaloux
Le Ciel nous a fait voir une ſi belle vie
Aux infirmités aſſervie.
Mais enfin, que gagna ſon injuſte courroux ?
Louis ne ploya point ſous ces terribles coups.
A quelques projets qu'il s'attache,
Quel que ſoit le péril qui menace ſes jours,
On ne ſçait où l'homme ſe cache ;
Mais le Héros paroît toujours.

Pan, ſuivi de plus d'un Satyre,
A ces mots parut à leurs yeux ;
Et leur donna l'effroi que la pudeur inſpire
Au redoutable aſpect de ces folâtres Dieux.
Souffrez que ſous d'heureux préſages,
Nymphes, leur dit ce Dieu des Bois,
Je mêle dans ces verds bocages
Mes doux concerts à vos charmantes voix.
Chantons le plus aimable & le plus grand des Rois,

Des Dieux mêmes Louis mérite les hommages ;
Raſſurez vos eſprits, ne craignez point d'outrages ;
Je ne ſuis pas ici ce que je ſuis ailleurs ;
Il faut s'y faire violence ;
De Louis l'auguſte préſence
Eſt un terrible frein pour les mauvaiſes mœurs.
Venez donc avec confiance
Chanter encore un Roi qui règne ſur les cœurs.
Ah ! ſans la frayeur qui me glace,
Lui dit lors Célimène avec un fier ſouris,
J'oſerois bien du chant vous diſputer le prix.
Ne condamnez point mon audace.
Vos chalumeaux ont d'agréables ſons :
Mais quand LOUIS LE GRAND anime mes Chanſons,
Je le diſputerois même au Dieu du Parnaſſe.
Alors plus vîte que le Fan
Ne ſuit l'ardent Chaſſeur qui des yeux le dévore,
D'Iris ſuivie elle abandonna Pan,
Et fut rêver ailleurs au Héros qu'elle adore.

CHANSON

Sur l'air *de Jean de Vert.*

AH ! que chez le Colonel Stoup
La débauche eſt charmante !
On y mange, on y boit beaucoup,
On y rit, on y chante :
Puiſſe-t-il ſain, riche & content,
Vivre cinq ou ſix fois autant
Que Jean de Vert.

Mon Médecin, quand il me voit,
M'ordonne d'être ſage ;
Selon moi, qui plus mange & boit,
Doit l'être davantage.
Il n'eſt pas trop de cet avis ;
Mais j'ai pour moi tout le pays
De Jean de Vert.

Quand je ſuis avec mes amis
Je ne ſuis plus malade ;
C'eſt là que je me ſuis permis
Le vin & la grillade :

N'en déplaiſe à M. Thevart,
Je n'en irai qu'un peu plus tard
Voir Jean de Vert.

Fi de ces eſprits délicats
Qui prenant tout à gauche,
Voudroient bannir de nos repas
Certain air de débauche :
Je ne l'ai qu'avec les Bûveurs ;
Et je ſuis auſſi froide ailleurs
Que Jean de Vert.

Je trouve la rime d'abord.
Lorſque Bacchus m'inſpire
Un verre rempli juſqu'au bord
Me tient lieu d'une Lyre.
Ne pouvoir plus boire de vin
Eſt par où je plains le deſtin
De Jean de Vert.

Célébrons de ce doux poiſon
La puiſſance ſuprême ;
Il nous fait perdre la raiſon ;
C'eſt par là que je l'aime :

Elle nous tourmente toujours,
Et n'eſt pas d'un plus grand ſecours
Que Jean de Vert.

Le Païs, ne vous jouez pas
A la jeune Thérèſe;
Qui voit de trop près ſes appas
En dort moins à ſon aiſe:
Ses yeux ſi doux & ſi brillans
Ont déja tué plus de gens
Que Jean de Vert.

LETTRE A M. DOUJAT.

JE vous avertis qu'Amour
Se plaint de votre inconſtance,
Et qu'il prétend quelque jour
Vous faire humble remontrance
Sur la trop grande dépenſe
Qu'il fait pour vous retenir.
Il jure par ſon Arc qu'il n'y ſçauroit fournir;
Et ce n'eſt pas, Tircis, ſans raiſon qu'il en gronde:
Vous ſoupirez pour cent objets divers,
Et vous uſez plus de fers
Que tout le reſte du monde;

Ce n'eſt pas que je ne ſçache bien qu'il ne vous flatte, qu'il vous ménage & qu'il ne vous fait porter que des fers dorés. Mais ce n'eſt pas ainſi qu'il en faut uſer avec vous ; & il devroit vous en donner de ſi peſans, que vous ne puiſſiez les quitter quand vous le voudriez.

Il ſe ruinera ſans doute
Par un ſi doux traitement ;
Car entre nous, Tircis, on ſçait ce qu'il en coûte
A dorer les fers d'un Amant.

IDYLLE

Sur le retour de la ſanté du Roi. 1685.

PEuples, qui gémiſſez au pied de nos Autels,
Qui par des vœux ardens, des ſoupirs & des larmes,
Demandez la ſanté du plus grand des Mortels,
En plaiſirs changez vos allarmes :
Couronnez vos têtes de fleurs,
LOUIS n'eſt plus en proie à de vives douleurs ;
D'une ſanté parfaite il goûte tous les charmes.
Dès ſes plus jeunes ans à vaincre accoûtumé,
Il a dompté les maux qui lui faiſoient la guerre :
Ils n'ont ſervi qu'à montrer à la Terre
Combien LOUIS eſt grand, combien il eſt aimé.

Tandis que dévorés par des craintes mortelles
Nous cherchions, en tremblant, d'agréables nouvelles ;
Tandis qu'il nous coûtoit tant de pleurs, tant de cris,
Lui, dont rien ne ſçauroit ébranler le courage,
Regardoit ſes douleurs avec un fier mépris ;
Elles ne paroiſſoient que ſur notre viſage.

Au milieu des plaiſirs qu'enfante un doux repos,
Eut-il jamais l'eſprit plus libre ?
Vous le ſçavez, Tamiſe, Elbe, Rhein, Tage, Tibre;
Vous le ſçavez auſſi, Mers, dont il joint les flots.

Ces ſoins qu'on voit toujours renaître,
Et dont, hors le Héros que nous avons pour Maître,
Nul Roi n'a porté ſeul le pénible fardeau,
Les a-t-on vû ceſſer dans ſes douleurs cruelles,
Quoiqu'en des mains ſages, fidelles,
Il eût pû confier le timon du vaiſſeau ?

Mais pourquoi dans les jours deſtinés à la joie
Rappeller des jours douloureux ?
Jouiſſons du bonheur que le Ciel nous envoie.
Louis ne ſouffre plus, nous ſommes trop heureux.
Que dans nos murs le travail ceſſe,
Que le vin coule, qu'on s'empreſſe
D'allumer d'innombrables feux ;
Qu'on lance dans les airs de ſi vives étoiles,
Que leur éclat faſſe pâlir
Celles de qui pour s'embellir
La nuit sème ſes ſombres voiles.

Et vous qui par un ſage choix
Préférez vos ruſtiques toits
A ces lambris dorés, ſous qui la Tempérance,
La Tranquillité, l'Innocence,

Logent rarement avec nous :
Bergers, pour qui la vie a ſi peu de dégoûts,
Bergers, plus heureux qu'on ne penſe,
Quittez les ſoins de vos troupeaux ;
De guirlandes parez vos têtes ;
Foulez l'herbe naiſſante aux ſons des chalumeaux.
Que des jeux innocens, que d'agréables fêtes
Ramènent les plaiſirs que vous aviez bannis :
Louis ne ſouffre plus, nos malheurs ſont finis.

Les Bergères jeunes & belles,
Qui font regner l'Amour, & qui regnent par lui,
Sont ſeules à plaindre aujourd'hui.
Je frémis des malheurs que je prévois pour elles :
Ils ſont plus grands cent & cent fois,
Que ſi dans le plus ſombre bois
Sans chiens les moutons alloient paître.
Que ſur leurs foibles cœurs elles veillent toujours,
S'il eſt vrai que la Joie eſt mère des Amours :
La ſanté de Louis en va plus faire naître
Que le doux retour des beaux jours.

REFLEXIONS DIVERSES. 1686.

I.

QUe l'homme connoît peu la Mort qu'il appréhende,
Quand il dit qu'elle le ſurprend !
Elle naît avec lui, ſans ceſſe lui demande
Un tribut dont en vain ſon orgueil ſe défend.
Il commence à mourir long-tems avant qu'il meure:
Il périt en détail imperceptiblement.
Le nom de Mort qu'on donne à notre dernière heure
N'en eſt que l'accompliſſement.

II.

Etres inanimés, rebut de la Nature,
Ah ! que vous faites d'envieux !
Le tems, loin de vous faire injure,
Ne vous rend que plus précieux.
On cherche avec ardeur une Médaille antique :
D'un Buſte, d'un Tableau le tems hauſſe le prix :
Le Voyageur s'arrête à voir l'affreux débris
D'un Cirque, d'un Tombeau, d'un Temple magnifique ;
Et pour notre vieilleſſe on n'a que du mépris.

III.

De ce ſublime eſprit dont ton orgueil ſe pique,
Homme, quel uſage fais-tu ?
Des plantes, des métaux, tu connois la vertu ;
Des différens Pays les mœurs, la politique ;
La cauſe des frimats, de la foudre, du vent ;
Des Aſtres le pouvoir ſuprême :
Et ſur tant de choſes ſçavant
Tu ne te connois pas toi-même.

IV.

La pauvreté fait peur ; mais elle a ſes plaiſirs.
Je ſçai bien qu'elle éloigne, auſſi-tôt qu'elle arrive,
La volupté, l'éclat, & cette foule oiſive
Dont les jeux, les feſtins rempliſſent les déſirs.
Cependant, quoiqu'elle ait de honteux & de rude
Pour ceux qu'à des revers la Fortune a ſoumis,
Au moins dans leurs malheurs ont-ils la certitude
De n'avoir que de vrais amis.

V.

Pourquoi s'applaudir d'être belle ?
Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien ?
A l'examiner, il n'eſt rien
Qui cauſe tant de chagrin qu'elle.
Je ſçai que ſur les cœurs ſes droits ſont abſolus ;
Que tant qu'on eſt belle on fait naître
Des déſirs, des tranſports, & des ſoins aſſidus :
Mais on a peu de tems à l'être,
Et long-tems à ne l'être plus.

VI.

Miſérable jouet de l'aveugle Fortune,
Victime des maux & des loix,
Homme, toi qui par mille endroits
Dois trouver la vie importune,
D'où vient que de la Mort tu crains tant le pouvoir?
Lâche, regarde-la ſans changer de viſage;
Songe que, ſi c'eſt un outrage,
C'eſt le dernier à recevoir.

VII.

Que chacun parle bien de la reconnoiſſance!
Et que peu de gens en font voir!
D'un ſervice attendu la flatteuſe eſpérance
Fait porter dans l'excès les ſoins, la complaiſance:
A peine eſt-il rendu qu'on ceſſe d'en avoir.
De qui nous a ſervi la vûe eſt importune:
On trouve honteux de devoir
Les ſecours que dans l'infortune
On n'avoit point trouvé honteux de recevoir.

VIII.

Quel poiſon pour l'eſprit ſont les fauſſes louanges!
Heureux qui ne croit point à de flatteurs diſcours.
Penſer trop bien de ſoi fait tomber tous les jours
En des égaremens étranges.
L'Amour propre eſt, hélas! le plus ſot des Amours

Cependant des erreurs il eſt la plus commune.
Quelque puiſſant qu'on ſoit en richeſſe, en crédit;
Quelque mauvais ſuccès qu'ait tout ce qu'on écrit;
Nul n'eſt content de ſa fortune,
Ni mécontent de ſon eſprit.

IX.

On croit être devenu ſage,
Quand, après avoir vû plus de cinquante fois
Tomber le renaiſſant feuillage,
On quitte des plaiſirs le dangereux uſage:
On s'abuſe. D'un libre choix
Un tel retour n'eſt point l'ouvrage;
Et ce n'eſt que l'orgueil, dont l'homme eſt revêtu,
Qui, tirant de tout avantage,
Donne au ſecours de la vertu
Ce qu'on doit au ſecours de l'âge.

X.

En grandeur de courage on ne ſe connoît guère,
Quand on élève au rang des hommes généreux
Ces Grecs & ces Romains dont la mort volontaire
A rendu le nom ſi fameux.
Qu'ont-ils fait de ſi grand? Ils ſortoient de la vie
Lorſque de diſgraces ſuivie
Elle n'avoit plus rien d'agréable pour eux.
Par une ſeule mort ils s'en épargnoient mille:
Qu'elle eſt douce à des cœurs laſſés de ſoupirer!
Il eſt plus grand, plus difficile,
De ſouffrir le malheur que de s'en délivrer.

XI.

L'encens qu'on donne à la prudence
Met mon eſprit au déſeſpoir.
A quoi donc nous ſert-elle? A faire voir d'avance
Les maux que nous devons avoir.
Eſt-ce un bonheur de les prévoir?
Si la cruelle avoit quelque règle certaine
Qui pût les écarter de nous,
Je trouverois les ſoins, qu'elle donne, aſſez doux:
Mais rien n'eſt ſi trompeur que la prudence humaine.
Hélas! preſque toujours le détour, qu'elle prend
Pour nous faire éviter un malheur qu'elle attend,
Eſt le chemin qui nous y mène.

XII.

Palais, nous durons moins que vous,
Quoique des Elémens vous ſoutèniez la guerre,
Et quoique du ſein de la terre
Nous ſoyons tirés comme vous:
Frêles machines que nous ſommes,
A peine paſſons nous d'un ſiècle le milieu!
Un rien peut nous détruire; & l'ouvrage d'un Dieu
Dure moins que celui des hommes!

XIII.

Homme, vante moins ta raiſon;
Voi l'inutilité de ce préſent céleſte
Pour qui tu dois, dit-on, mépriſer tout le reſte.
Auſſi foible que toi, dans ta jeune ſaiſon,

Elle eſt chancelante, imbécile ;
Dans l'âge où tout t'appelle à des plaiſirs divers,
Vile eſclave des ſens, elle t'eſt inutile ;
Quand le Sort t'a laiſſé compter cinquante Hivers,
Elle n'eſt qu'en chagrins fertile ;
Et quand tu vieillis, tu la pers.

XIV.

Les plaiſirs ſont amers d'abord qu'on en abuſe :
Il eſt bon de jouer un peu ;
Mais il faut ſeulement que le jeu nous amuſe.
Un Joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence ;
Et d'ailleurs il n'eſt pas ſi facile qu'on penſe
D'être fort honnête homme & de jouer gros jeu.
Le déſir de gagner, qui nuit & jour occupe
Eſt un dangereux éguillon.
Souvent, quoique l'eſprit, quoique le cœur ſoit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

XV.

Souvent c'eſt moins bon goût que pure vanité
Qui fait qu'on ne veut voir que des gens de mérite :
On croiroit faire tort à ſa capacité,
Si du monde vulgaire on recevoit viſite.
Cependant un eſprit ſolide, éclairé, droit,
Du commerce des ſots ſçait faire un bon uſage ;
Il les examine, il les voit,
Comme on fait un mauvais ouvrage.

Des défauts qu'il y trouve il cherche à profiter :
Il n'eſt guère moins néceſſaire
De voir ce qu'il faut éviter
Que de ſçavoir ce qu'il faut faire.

XVI.

Qui dans ſon cabinet a paſſé ſes beaux jours
A pâlir ſur Pindare, Homère, Horace, Plaute,
Devroit y demeurer toujours.
S'il entre dans le monde avec un tel ſecours,
Il y fera faute ſur faute ;
Il portera par-tout l'ennui.
Un ignorant qui n'a pour lui
Qu'un certain ſçavoir vivre, un eſprit agréable,
A la honte du Grec & du Latin fait voir
Combien doit être préférable
L'uſage du monde au ſçavoir.

XVII.

Que l'eſprit de l'homme eſt borné !
Quelque tems qu'il donne à l'étude,
Quelque pénétrant qu'il ſoit né,
Il ne ſçait rien à fond, rien avec certitude :
De ténèbres pour lui tout eſt environné ;
La lumière qui vient du ſçavoir le plus rare
N'eſt qu'un fatal éclair, qu'un ardent qui l'égare ;
Bien plus que l'ignorance elle eſt à redouter.
Longues erreurs qu'elle a fait naître
Vous ne prouvez que trop que chercher à connoître
N'eſt ſouvent qu'apprendre à douter.

ODE. 1686.

HElas ! Seigneur, quel eſt l'effet
Des remèdes cruels où je me ſuis livrée !
Ont-ils de mes tourmens accourci la durée ?
Non, ton juſte courroux n'étoit pas ſatisfait.
Tant que tu voudras prendre une pleine vengeance
De mon ingratitude & de mon indolence,
A quoi me ſervira tout le ſecours humain !
Ah ! Seigneur, fais-moi grace, & que d'heureuſes larmes
Puiſſent faire tomber les armes
Que mes égaremens t'avoient mis à la main.

Seigneur, ne m'abandonne pas :
Daigne te ſouvenir que je ſuis ton ouvrage,
Et que pour me ſauver d'un aſſûré naufrage
Tu t'es livré toi-même au plus honteux trépas.
Quand tu me mets en proie aux douleurs violentes,
Soutiens dans ces inſtans mes forces chancelantes ;
Fais que, ſouffrant pour toi, mes maux me ſemblent doux ;
Depuis que ſous leur faix languiſſante, abbatue,
Je n'attends qu'un coup qui me tue,
Quatre fois le Soleil s'eſt éloigné de nous.

Dans ces longs & cruels travaux
Je n'ai point fait entendre un insolent murmure ;
Avec soumission, Seigneur, je les endure.
Hé! n'as-tu pas pour moi souffert de plus grand maux?
Peut-être si ma vie eût été plus heureuse,
Elle eût pour mon salut été plus dangereuse ;
On ne te connoît point au milieu des plaisirs.
Dans ce gouffre, où se perd & ta crainte & ta grace,
En vain ta voie crie & menace ;
Le cœur sourd à ta voix n'entend que ses désirs.

Par mille & mille vœux ardens
Ma famille tremblante en tous lieux t'importune ;
Elle a contre une triste & cruelle fortune
Besoin de mon secours encor pour quelque tems :
Dans la crainte où me met l'état où je la laisse,
Je te demande à vivre ; exauce ma tendresse.
Si je ne puis par moi mériter ta bonté,
A tes loix ma famille est soumise & fidelle.
Ah ! Seigneur, par pitié pour elle,
A ce coupable corps redonne la santé !

Mais en rempliſſant mes souhaits
Donne-moi tant d'amour, tant de foi, tant de force,
Que le monde pour moi n'ait qu'une vaine amorce,
Et que de ma santé je n'abuse jamais.

Ote-moi, pour me rendre & plus forte & plus pure,
Ces dons empoiſonnés que m'a fait la Nature;
L'innocence avec eux ſe trouve rarement:
Ote-moi cet eſprit dont ma foi ſe défie.
Oui, Seigneur; je te ſacrifie
Tout ce qui peut de toi m'éloigner un moment.

Je ne t'ai jamais bien connu:
Hé! quel cœur ſçait le prix de ces douceurs charmantes
Que tu fais ici bas goûter à tes Amantes,
S'il ne s'eſt avec toi ſouvent entretenu?
T'aimer ſemble un parti triſte & biſarre à prendre
Tant qu'à quelques plaiſirs on peut encor prétendre:
On croit ne te devoir que la fin de ſes jours;
Encore eſt-ce à regret qu'en ces inſtans funeſtes
On te donne les affreux reſtes
D'une vie employée à t'offenſer toujours.

S'imagine-t-on t'éblouir?
L'homme te conçoit-il comme un être qu'on trompe?
On renonce aux plaiſirs, on renonce à la pompe
Dont, quand on le voudroit, on ne peut plus jouir.

Loin de ſuivre un chemin qu'on me montre ſans ceſſe,
Je n'attens pas, Seigneur, qu'une froide vieilleſſe
Ne me laiſſe à t'offrir que ſes chagrins divers.
Encor dans ces beaux jours où l'automne commence,
Graces à ta juſte vengeance,
Seigneur, ſur mon néant mes yeux ſe ſont ouverts.

Humble dans mes triſtes accens
Je ne viens point à toi ſur de fauſſes maximes
Excuſer mes erreurs, ni rejetter mes crimes
Sur la foibleſſe humaine & le pouvoir des ſens.
Mon cœur eſt pénétré d'un remors véritable;
Je m'avoue à tes yeux infiniment coupable.
C'eſt l'unique ſecours que je veux contre toi.
Au pardon (tu le ſçais) ce repentir t'engage:
J'en ai ta parole pour gage.
Puiſſe ce repentir durer autant que moi!

REFLEXIONS DIVERSES.

I.

HOmme, contre la mort, quoique l'Art te promette,
Il ne ſçauroir te ſecourir.
Prépares-y ton cœur. Dis-toi : C'eſt une dette
Qu'en reçevant le jour j'ai faite :
Nous ne naiſſons que pour mourir.

II.

Eſclaves, que rien ne rebute,
Vous, qui, pour arriver au comble des honneurs,
Aux caprices des Grands êtes toujours en bute.
Vous, de tous leurs défauts lâches adorateurs,
Sçavez-vous le ſuccès de tant de ſacrifices ?
Quand par les grands emplois on aura ſatisfait
A vos ſoins, à vos longs ſervices.
Hélas ! pour vous qu'aura-t-on fait
Que vous ouvrir des précipices ?

III.

Eſt-ce vivre ? & peut-on, ſans que l'eſprit murmure,
Se donner toute entière au ſoin de ſa parure ?
Se peut-il qu'on arrive à cet inſtant fatal
Qui termine les jours que le Deſtin nous prête,
Sans avoir jamais eu d'autres ſoucis en tête
Que de ce qui ſied bien ou mal ?

Faire de ſa beauté ſa principale affaire
Eſt le plus indigne des ſoins.
Le deſſein général de plaire
Fait que nous plaiſons beaucoup moins.

IV.

Lorſque la mort moiſſonne à la fleur de ſon âge
L'homme pleinement convaincu
Que la foibleſſe eſt ſon partage,
Et qui contre ſes ſens a mille fois vaincu;
On ne doit point gémir du coup qui le délivre.
Quelque jeune qu'on ſoit, quand on a ſçu bien vivre,
On a toujours aſſez vécu.

V.

Que les ridicules efforts
Qu'on fait pour cacher la vieilleſſe
Sous l'éclat d'un jeune dehors
Marquent dans un eſprit d'erreur & de foibleſſe!
Pourquoi faut-il rougir d'avoir vécu long-tems?
Si nos diſcours, ſi nos ajuſtemens,
Si nos plaiſirs conviennent à notre âge,
Nous ne bleſſerons point les yeux.
Les meſures qu'on prend pour paroître moins vieux
Font qu'on le paroît davantage.

VI.

Non, de quelques côtés qu'on porte ſes déſirs,
On ne ſçauroit goûter de plaiſirs véritables;
Mais tout faux que ſont les plaiſirs,
Encore s'ils étoient durables!

On plaindroit un peu moins ces cœurs infortunés
Qui par leur penchant entraînés
Sont en quelque ſorte excuſables.
Quel bonheur quand du Ciel les aſpects favorables
Font qu'il n'en coûte rien pour être vertueux !
Et qu'il faut de raiſon, de force,
Quand on eſt né voluptueux,
Pour faire avec les ſens un éternel divorce !

VII.

De quel aveuglement ſont frappés les Humains !
Contre les malheurs incertains,
Tels que la perte d'une femme,
D'un enfant, d'un ami, des tréſors, des grandeurs,
On croit faire beaucoup de préparer ſon ame ;
Et l'on n'aura peut-être aucun de ces malheurs.
Mais, ſans doute, on mourra. Cent & cent précipices
Sont ouverts ſous nos pas pour nous faire périr :
Cependant au milieu des vices
Nous mourons, ſans ſonger que nous devons mourir.

IDYLLE.

TOmbeau, dont la vûe empoiſonne
Les plus agréables plaiſirs,
Confond l'orgueil humain, & toutefois ne donne
Ni frein aux paſſions, ni bornes aux déſirs:
Le cœur débarraſſé de ces vives allarmes
Que cauſe le plus tendre Amant,
Je venois dans ce bois rêver tranquillement.
De ſon ombrage, hélas! que tu gâtes les charmes!
Près de toi, quelque loin qu'on porte l'enjoûment,
Rêve-t-on agréablement?
Quelle réflexion accablante, importune,
Fait-on, lorſque ſur toi l'on porte ſes regards?
La Mort, par une route au vulgaire commune,
A conduit dans ton ſein un homme tel que Mars,
Et tel que le Dieu des beaux Arts,
Qui jamais n'éleva d'autels à la Fortune,
Et qui pour le mérite eut toujours des égards.
Ailleurs tu caches aux cœurs tendres
Les reſtes précieux, les adorables cendres
D'un Objet dont les ſoins, ni les ardens ſouhaits,
Ni les appas, ni la jeuneſſe,
Ne purent garentir des traits
Que lance la ſourde Déeſſe.
Dans cette affreuſe nuit, dont on ne ſort jamais,
Combien renfermes-tu de dépouilles mortelles,
De Héros, de Sçavans, de Monarques, de Belles?

Abîme où tout ſe perd, ſi ce n'eſt que pour toi
Que nous fait voir le jour la Nature inhumaine,
Que d'inutiles ſoins ! que d'abus ! & pourquoi,
Pour orner un tombeau, ſe donner tant de peine ?
Pourquoi, pour arriver aux brillantes grandeurs,
Etre dévot par mode, & flatteur par baſſeſſe ?
Par une criminelle adreſſe
Pourquoi des mécontens faut-il ſonder les cœurs,
Et ſuivre un heureux Fat qu'un Miniſtre careſſe ?
Vous coûtez trop, triſtes honneurs,
Et vous diſparoiſſez avec trop de vîteſſe,
Pour avoir des Adorateurs.
Inſatiable & dur Avare,
Qui, par la faim, la ſoif, fais ſouffrir à ton corps
Tout ce que l'Enfer te prépare,
Que te ſert de te rendre à toi-même barbare ?
Emporteras-tu tes tréſors ?
Et vous, jeunes Amants, dont la tendreſſe extrême
Semble vous faire un ſort heureux,
Ah ! pourquoi cediez-vous à ce pouvoir ſuprême
Beaucoup moins doux que dangereux ?
. . . . . .
Hélas ! faut-il quitter trop tôt ce que l'on aime ?
Le moins d'attachement eſt toujours le meilleur.
Lorſque l'heure fatale ſonne,
On ſouffre moins par la douleur,
. . . . . .
Que par ce qu'il faut que le cœur
Dans ce triſte état abandonne.

RIMES en ailles, *en* eilles, *en* ille *& en* ouille, *que M. le Maréchal de* VIVONNE *lui donna, pour les remplir à la louange du Roi, les Rimes masculines à son choix.* 1687.

TOi qui, depuis que du cahos
On tira la terre & les flots,
Es Apollon quand tu rimailles,
Et le Soleil quand chaque jour
Dans un long & pénible tour
A nous éclairer tu travailles,
Si tu ne viens m'aider, je perds
L'honneur de bien faire des Vers:
Il faut sur des Rimes en ailles,
Rimes qui font pâlir d'effroi,
Célébrer Loüis ce grand Roi
Qui ressemble au Dieu des batailles,
Qui prend ce qu'il s'est proposé,
Sans que nul ait encore osé
User sur lui de représailles;
Qui voit naître de son Dauphin,
Dont la gloire sera sans fin,
Quantité d'augustes marmailles,
Qui chez le perfide Génois
Brisa Temples, Palais, Murailles;
Qui toujours heureux dans ses choix
En Ministres fit des trouvailles;

Qui du bruit de ſes grands Exploits
Remplit celle à qui dans ſept mois
Il faut confier les ſemailles ;
Celle que pare le Printems
De fleurs & de vertes brouſſailles,
Celle dont fouillent les entrailles
Chercheurs d'or & de diamans.
Et cette autre ſur qui les vents
Ont tant cauſé de funérailles,
Et dont les muets habitans
Ont le corps revêtu d'écailles ;
Qui victorieux des erreurs
Fait dans le bercail des Paſteurs
Rentrer des millions d'ouailles ;
Qui de ſon Peuple eſt ſi chéri,
Qu'auſſi-tôt qu'on le ſçût guéri,
Magiſtrats, Financiers, Canailles :
Tout fit chanter en divers lieux
Des *Te Deum* mélodieux ;
Tout maugea chapons, perdrix, cailles,
Et mit ſur le cul ſes futailles.
Veuillent nous préſerver les Cieux
De plus voir de telles gogailles !
Qui des Fils de ſes Petits-fils,
Si nos ſouhaits ſont accomplis,
Verra toutes les épouſailles ;
Qui de ſes héroïques faits,
Soit dans la Guerre ou dans la Paix,

A fait frapper force Médailles
Plus belles que les antiquailles ;
Qui dompte Alger & Tripoly ;
Qui dans l'agréable Marly
Fait ſouvent de groſſes ripailles,
Et qui fera trembler de peur
Le Roi d'Eſpagne & l'Empereur,
Dès qu'il ſortira de Verſailles.

RIMES EN EILLES. 1687.

SI ma voix avoit les doux ſons
Des Malherbes ou des Corneilles,
Louis ſeroit toujours l'objet de mes Chanſons.
Quel plus beau ſujet pour mes veilles
Qu'un grand Roi, de qui tous les jours
Ne ſont qu'un tiſſu de merveilles,
Et de qui l'air & les diſcours
Font entrer dans les cœurs un million d'amours
Par les yeux & par les oreilles ?
Raiſon, toi que les Rois conſultent rarement,
Tu ſçais que ce Héros charmant
Ne ſuit que ce que tu conſeilles ;
Nymphe, qui jamais ne ſommeilles,
Tu ſçais qu'avecque tes cent voix
Tu n'en as pas aſſez pour conter ſes exploits,
Et ce nombre infini de vertus ſans pareilles,
Qui le font le plus grand des Rois.

Les champs ont moins d'épis, les ruches moins d'abeilles
Qu'il n'a reçû du Ciel de charmes ſéducteurs.
Ha ! courons au Parnaſſe, & des plus belles fleurs,
Pour couronner ſon front, rempliſſons des corbeilles.
Puiſſent aller mes Vers, à l'aide de ſon nom,
Des bords où le matin la Mere de Memnon
Peint le Ciel de couleurs vermeilles,
Juſques à ces triſtes climats
Où ne peuvent croître les treilles,
Et dont les habitans ne laiſſent pourtant pas
D'aimer à vuider les bouteilles !

RIMES EN ILLE. 1687.

FEmme d'un Dieu qui n'eſt pas beau,
Et qui ne va point ſans béquille,
Déeſſe de qui le berceau
Fut une ſuperbe coquille,
Ne me refuſe pas aujourd'hui ton ſecours.
Ordonne que des Jeux, des Ris, & des Amours
La tendre & galante quadrille
Répande ſes attraits ſur mon foible diſcours.
Vénus, j'en ai beſoin, on veut que je babille
De ce Héros qui ſeul a tous les agrémens
Des deux plus chers de tes Amans.

Dans ſes yeux certain feu petille,
Qui ſouvent a cauſé de grands embraſemens :
Tel étoit ton chaſſeur dans ces heureux momens
Où couché ſur l'œillet, la roſe, & la jonquille,
Tu daignois l'honorer de tes embraſſemens.
Non moins ſemblable au divin Drille
Qui vient, au ſortir des combats,
Se délaſſer entre tes bras,
Louis humilia l'orgueil de la Caſtille,
Dompta l'ingrat Batave, & vainquit le Germain ;
Fit tomber ſous l'effort de cent bouches d'airain,
Comme tombe en Eté l'épi ſous la faucille,
Le parjure Génois, & le dur Afriquain.
Ce n'eſt pas ſeulement le tonnerre à la main
Que ce Monarque eſt grand, que ſon courage brille :
Ne l'avons-nous pas vû montrer un front ſerain
Dans de vives douleurs, dans un péril certain,
Et ne branler non plus que la Baſtille ?
Quel Sage, quel Héros, fût-il Grec ou Romain,
Peut du pied de Louis atteindre à la cheville ?
Auſſi du bout de l'Univers
Les peuples que le Soleil grille
Traverſent pour le voir l'immenſe ſein des Mers.
Que pour nous rendre heureux il prend de ſoins divers!
Dans ſes vaſtes Etats chaque place fourmille
De cent & cent jeunes Guerriers
Qu'il y met pour apprendre à cueillir des lauriers.
Dans un ſuperbe Enclos plus d'une illuſtre fille

Trouve dès ſon enfance un ſecours ſûr & doux ;
Dans un âge plus mûr on lui donne un époux,
Ou l'on met ſa pudeur à l'abri d'une Grille.
Pere de ſes Sujets il nourrit, il habille
Ces malheureux Enfans qui ne ſont héritiers
Que des titres que leur famille
A depuis des ſiècles entiers ;
Titres qu'on priſe moins que l'or des Maltotiers,
Bien que plus d'un d'entre eux ait porté la mandille.
Fille des flots amers, agréable Vénus,
A qui les doux tranſports ne ſont pas inconnus ;
Crois-tu que, de fil en aiguille,
Quand on voit trop ſouvent ce Roi charmant à voir,
On ne faſſe jamais en dépit du devoir
Quelque légère pécadille ?

RIMES EN OUILLE. 1687.

AMoureux Roſſignols, de qui la voix chatouille
L'oreille & le cœur à la fois ;
Zéphirs, qui murmurez dans le fond de ce bois ;
Ruiſſeau, de qui l'onde gazouille,
Taiſez-vous, laiſſez-moi, dans un profond repos,
Rêver quelques momens au plus grand des Héros.
Jamais d'une campagne il n'eſt ſorti bredouille.
Dès que ſes ennemis ont oſé l'irriter,
Sur eux on l'a vû remporter
Plus d'une glorieuſe & ſuperbe dépouille.

Rien ne réſiſte à ſa valeur :
Tout rit à ſes déſirs. Malheur, trois fois malheur
A quiconque avec lui ſe brouille.
Bien qu'un calme profond règne dans ſes Etats,
Ses Guerriers toutefois ne ſe repoſent pas :
De peur que dans la Paix leur valeur ne ſe rouille,
Tantôt le fier ſoldat, par ſa vûe animé,
S'exerce dans la plaine d'Ouille ;
Et tantôt dans un camp pour ſix mois renfermé,
Il fait ſentinelle & patrouille.
L'Etat ne ſouffre point par ces grands mouvemens,
En pleine ſûreté, près de ces nombreux camps,
Meûrit le doux raiſin, & groſſit la citrouille.
La vache y paît l'herbage, & la canne y farfouille ;
L'avare Laboureur y moiſſonne ſes champs,
Sa fille ſans danger y file ſa quenouille,
Et jamais il ne voit ſans de prompts payemens
Emporter le lard & l'andouille
De ſon chétif foyer uniques ornemens.
En vain dans les vieux tems je fouille,
Pour pouvoir comparer ſes faits à d'autres faits,
Les antiques Héros ont toujours quelques mais
Ou quelque ſi qui les barbouille ;
Et chez LOUIS LE GRAND on n'en trouve jamais.
Dans les travaux de Mars, dans le ſein de la Paix,
Par nul dérèglement ſa gloire ne ſe ſouille.
Puiſſe-t-il triompher toujours !
Puiſſe-t-il ne paſſer que d'agréables jours !

Que jamais de pleurs on ne mouille
Les Autels pour un Roi ſi grand, ſi fortuné :
Devant eux qu'on ne s'agenouille
Que pour bénir le Ciel de nous l'avoir donné !

REPONSE
DE M. LE DUC DE NEVERS.
1687.

IMitant de vos Vers les accords raviſſans
Mon papier enfin ſe barbouille,
Et je vais ſur la rime d'Ouille
D'une même harmonie épuiſer les accens.
Tourne ſur moi, Phébus, tes regards careſſans,
Verſe, des ſources d'or, l'eau qui jamais ne mouille,
Ces élixirs ſympatiſans
Dont la vertu réjouit & chatouille
Tous les eſprits engourdis & peſans.
Conduis ma foible main, ſoutiens-moi dans un tems
Où loin de ſe nourrir de perdrix, de faiſans,
De levreaux, de canards, de cailles, d'ortolans,
De langues, de jambons, de boudin & d'andouille,
On ne voit que des mets triſtement nourriſſans,
Le harang, le ſaumon, l'eſcargot, la grenoüille,
Force maniveaux d'éperlans,
Des poix, des chous, l'oignon, la rave, la citroüille;

L'écreviſſe de mer, & les hourſins piquans,
La ſauterelle & la favouille,
Quand le carême rend les eſprits languiſſans,
Le moyen que le ſang dedans nos veines bouille ?
C'eſt de toi ſeul, Apollon, que j'attends
Que par tes riches diſſolvans
Mon organe enfin ſe dérouille
De la noire craſſe des ſens.
Maintenant que l'Hiver a fait place au Printems,
Que le Roſſignol chante, & le ruiſſeau gazouille,
Je veux chanter Louis, ce Roi des Conquérans,
Encor qu'il ait épuiſé nos encens.
S'il n'eût borné ſes exploits éclatans,
De l'Univers entier il eût eû la dépouille :
Mais puiſqu'il ne veut plus voir ſes lauriers ſanglans,
Admirons dans la Paix ſes faits reſplendiſſans.
Il détruit l'Héréſie, & ſur ſes Partiſans
Fait tonner ſes Arrêts ſans que perſonne grouille ;
Il chaſſe la Diſcorde aux regards frémiſſans,
Cette vieille Alecton qui toujours les yeux rouille,
Qui par ſes noirs poiſons, & ſes traits ſéduiſans
Du Temple de Janus les portes déverrouille ;
Ce nouveau Jupiter ſçait punir les Titans.
On eſt ſûr de ſa perte auſſi-tôt qu'on s'y brouille :
Son bras lance ſa foudre aux bords Mahométans,
Et la terre d'Alger flambe comme la houille :
Mais, il ſçait pardonner aux Génois arrogans,
Quand au pied de ſon Trône un Doge s'agenouille.

Aux ſanglans jeux de Mars en ces belliqueux champs
L'Eſpagnol, ce coquefredouille,
Va toujours à l'école, & perd toujours bredouille.
Des Aigles mutinés, des Lions rugiſſans,
Il a rendu les efforts impuiſſans.
Toujours en ſa faveur par ſes bras triomphans
Des combats incertains le cahos ſe débrouille.
On compteroit plutôt les épis ondoyans
De la blonde Cérès dans le champ de la Pouille,
Le doux fruit de Langers & de la plaine d'Ouille,
Que le nombre infini de ſes faits étonnans.
De ſa haute vertu quels traits éblouiſſans !
Dans les périls les plus preſſans,
Quand l'homme intérieur dans ſon néant ſe fouille,
Il ſupporte en Caton les maux les plus cuiſans.
Veuillent les Dieux tout-puiſſans
Ouir nos vœux reconnoiſſans !
Que Laquéſis du fuſeau de nos ans
Devide tout le fil pour groſſir ſa quenouille.

AUTRE REPONSE DE M. L'ABBÉ GENEST.

1687.

JE trouve dans tes Vers un ſon qui me chatouille,
Perſonne n'écrit comme toi :
Tout ce que tu dépeins, je le ſens, je le voi.
Parles-tu d'un Ruiſſeau? je l'entends qui gazouille :
Plains-tu le triſte état des Amans malheureux ?
Leur diſgrace me touche, & je pleurs avec eux.

Il n'eſt point de ſujet qui te mette en bredouille :
Ta Muſe, en quittant ſes moutons,
Quitte ſon air champêtre, & ſur de nouveaux tons
Chante un Guerrier chargé d'une illuſtre dépouille.
Non, je ne voi que toi qui puiſſe également
Animer un Héros, & former un Amant.

On a beau te gêner par des rimes en ouille,
Pour louer ce grand Roi qui ſur le bord du Rhein
Fut plus tranquille & plus ſerain
Qu'il ne l'eſt à la plaine d'Ouille,
Tes Vers coulant toujours avec rapidité,
Tu le conduis ſans peine à l'immortalité.

Son auguſte Portrait qu'un tas d'Auteurs barbouille,
Pour pouvoir s'achever a beſoin de ta main,
Qui paſſant tout eſprit humain
Ne craint ni les vers ni la rouille.
C'eſt à toi de chanter tant de faits inouis,
Et le Ciel te devoit au ſiècle de Louis.

AU R. P. BOUHOURS

*Sur ſon Livre de l'*Art de bien penſer ſur les Ouvrages d'Eſprit. 1687.

DAns une liſte triomphante
De célèbres Auteurs, que votre Livre chante,
Je ne vois point mon nom placé.
A moi, (n'eſt-il pas vrai?) vous n'avez point penſé.
Mais auſſi dans le même Rolle
Vous avez oublié Paſcal,
Qui pourtant ne penſoit pas mal.
Un tel compagnon me conſole.

Sur le même Ouvrage. 1687.

ON voit par le Recueil qu'il vient de mettre au jour
Qu'il lit & Proſe & Vers de folie & d'amour;
Cela vaut beaucoup mieux que de prendre la peine
De débrouiller ſaint Auguſtin,
Le dur Tertullien, & l'obſcur Origène.
Il vaut mieux commenter Ovide & la Fontaine,
Et les plus beaux endroits de Buſſi Rabutin.

CHANSON
DE M. DE SAINT GILLES, *

Mouſquetaire, ſur le bruit qui attribuoit

A MADAME DESHOULIERES
*la Parodie de l'Opera d'*Achille, *qu'il avoit faite.*

Sur l'air de *Réveillez-vous, belle Endormie.* 1687.

POurquoi, ſçavante Deshouliere,
M'enlevez-vous dix-huit Couplets ?
Quoi, n'êtes-vous pas aſſez fière
Des beaux Vers que vous avez faits ?

Reſtituez donc à Saint Gilles
Le foible honneur de ſes Chanſons :
Contentez-vous de vos Idylles,
Et retournez à vos moutons.

REMARQUE.

* Le Public a vû avec plaiſir quelques Poëſies de ce Saint Gilles qui ſe confina dans un Cloître, ayant mal fait ſon devoir à la Bataille de Ramillies.

REPONSE
DE MADAME DESHOULIERES
A M. DE SAINT GILLES.

Sur le même Air.

SI le Public, à l'avanture,
A répandu ſous notre nom
L'agréable & vive peinture
De l'Opera de Campiſtron,

Il ne vous a pas fait d'outrage;
N'en ſoyez pas mal ſatisfait:
Ce n'eſt pas tant-pis pour l'Ouvrage,
Quand on dit que nous l'avons fait.

EPITRE

A Mme DE MAINTENON. 1688.

TOi dont la piété, la vertu, la ſageſſe
Sont les fruits d'un eſprit & d'un cœur ſans foibleſſe,
Que ſans étonnement on ne peut regarder;
Toi que le Ciel conduit & traite en favorite,
Maintenon, pour qui vient de ſe raccommoder
La Fortune avec le Mérite,
Daigne par tes divins regards
Raſſurer mon ame éperdue.
La carrière où je cours ne préſente à ma vûe
Que des périls de toutes parts.
Combien de beaux eſprits entendons-nous ſe plaindre
De n'avoir encor pû, malgré tout leur ſçavoir,
Arriver à ce but où je voudrois atteindre?
Mais cependant qu'aurois-je à craindre,
Si tu ſoutenois mon eſpoir?
N'es-tu pas en ces lieux l'Arbitre ſouveraine
De la gloire où nous aſpirons?
Hélas! ſans ton aveu follement nous courons
Après cette chimère vaine.
Ainſi Rome vit autrefois
Un de ſes Citoyens ſorti du ſang des Rois,

Sous un Prince moins grand, moins aimé, moins habile
Que le Héros dont nous ſuivons les loix,
Décider des Chanſons d'Horace & de Virgile :
Mais tandis que Mécène étoit leur ferme appui,
Son eſprit vaſte & fort, à tout pouvant ſuffire,
N'en ſoutenoit pas moins le fardeau de l'Empire :
Il partageoit d'Auguſte & la joie & l'ennui.
Encor que le Ciel t'ait fait naître
D'un ſexe moins parfait peut-être,
Il t'a fait un deſtin plus beau, plus grand qu'à lui.
La plus entière confiance,
Lo ur:' -t-il pas en toi ?
Par ce qu'il commet à ta foi,
N'a-t-il pas racourci l'effroyable diſtance
Que met la ſuprême puiſſance
Entre une Sujète & ſon Roi ?
Mais, par le vif éclat des vertus les plus pures
Tu brilles plus encor que par tant de grandeurs ;
Et tu n'as point ces fiertés dures
Qui font aux malheureux ſentir tous leurs malheurs.
Tes ſoins ont prévenu les triſtes avantures
Où l'extrême beſoin jette les jeunes Cœurs.
Ah ! que ces ſoins pieux chez les races futures
T'attireront d'adorateurs !
Contre la cruauté des fières Deſtinées
Ils donnent, ces ſoins généreux,
Un azyle ſacré, vaſte, durable, heureux,
A d'illuſtres Infortunées.

Quelle gloire pour toi, modeſte Maintenon,
Dans un ſi beau deſſein d'avoir ſervi de guide
A ce grand Roi qui vient d'éterniſer ſon nom
Par une piété ſolide !
Souvent cette vertu n'eſt pas avec ſes Sœurs :
Elle fuit de la Cour la pompe & les douceurs :
Mais ſon fameux exemple aujourd'hui l'y rappelle ;
La naiſſance, l'eſprit & la valeur, ſans elle,
Ne conduiſent plus aux honneurs.
Maintenon, dans ces vers, c'eſt mon cœur qui s'explique ;
A tes grands deſtins j'applaudis.
Loin de ſçavoir flatter, apprens que je me pique
De cette candeur héroïque
Qu'au nombre des vertus on recevoit jadis.
Triſte jouet du Sort, mais déſintéreſſée,
Par un ſolide eſpoir je ne ſuis point pouſſée ;
Et je t'admire enfin, puiſque je te le dis.
Non, depuis que des Dieux je parle le langage,
Je n'ai point (on le ſçait) prodigué mon encens.
Je n'avois avant toi jamais rendu d'hommage
Qu'à Louis ſeul, pour qui je ſens
Toute la tendreſſe où s'engage
Un cœur reſpectueux & ſage
Qui s'eſt mis au-deſſus du commerce des ſens.
Goûte donc un plaiſir que ne connoît perſonne,
Hors le Héros que je chéris.
Les louanges ſont d'un grand prix,
Lorſque c'eſt le cœur qui les donne.

CAPRICE.

VErs les bords d'un ruiſſeau dont l'onde vive & pure
Des arbres d'alentour entretient la verdure,
Iris, dont les Chanſons, Iris dont les appas,
Ont fait voler le nom de contrée en contrée,
D'un profond ennui pénétrée
Conduiſoit lentement ſes pas.
Ni le naiſſant émail d'une jeune prairie,
Ni les doux murmures des eaux,
Ni le tendre chant des oiſeaux,
Ne diſſipoit ſa rêverie.
Enfin, s'écria-t-elle, Amour,
Tu ne fais plus couler mes larmes.
Je ne ſoupire plus, je ne ſens plus d'allarmes;
Tranquillité vous êtes de retour.
Mais que dans ce bonheur je trouve peu de charmes!
En perdant mes tranſports, mes craintes, mes déſirs,
Hélas! que j'ai perdu de biens & de plaiſirs!
Ah! le repos n'eſt pas auſſi doux qu'on le penſe;
Rien dans ce triſte état n'occupe ni ne plaît;
On fait tout avec nonchalance:
L'amour vaut cent fois mieux, tout dangereux qu'il eſt,
A d'agréables maux ſon caprice nous livre;
On n'a point avec lui d'inutiles momens;
Tout eſt plaiſir pour les Amans.
A ſa tendreſſe, hélas! pourquoi faut-il ſurvivre?

Peut-on s'accoûtumer à ne ſentir plus rien ?
Et pour les cœurs enfin le calme eſt-il un bien ?
Non, non, reviens, Amour. Chaſſe par ta préſence
Cet ennuyeux Loiſir qui ſuit l'Indifférence :
Raſſemble tous tes feux pour rallumer le mien.
Hélas ! tu ne viens point ; vainement je t'appelle.
Que mon avanture eſt cruelle !
Malgré moi tu ſçûs m'enflâmer,
Et quand je veux que mon feu renouvelle,
Tu ne veux pas le rallumer.
Que t'auroit-il coûté de me ſoumettre encore ?
Pourquoi refuſes-tu mes vœux ?
Tels plaiſirs ne ſont point le ſecours que j'implore ?
Je ne demande pas de ces deſtins heureux
Que l'on déſire tant, que tu fais quand tu veux.
A toutes tes rigueurs je ſuis accoûtumée.
La haine de l'Ingrat qui m'avoit ſçû charmer
Me défend de prétendre au plaiſir d'être aimée ;
Je ne veux que celui d'aimer.
Qu'à s'allarmer, hélas ! mon eſprit eſt facile !
Qu'eſt-ce qui me fait voir que mes fers ſont rompus ?
Qui m'a dit que je ſuis tranquille ?
Souhaiter de l'amour eſt-ce n'en avoir plus ?
Que de confus tranſports, & que d'incertitude !
Mais mon deſtin n'eſt plus douteux.
Je vois ce beau Berger, ce Berger orgueilleux
Pour qui ſeul j'ai ſenti tout ce qu'a de plus rude
Un amour tendre & malheureux.

Ah!

Ah ! je ſens renaître à ſa vûe
Ces tourmens qui faiſoient mes plus ardens ſouhaits.
Le trouble ſe répand dans mon ame éperdue ;
Je te rends grace, Amour, j'aime plus que jamais.

BILLET A M. DOUJAT.

VOus dites que l'Amour vous range ſous ſa loi,
Et que ce Dieu ſe ſert de moi
Pour établir chez vous ſon tyrannique empire,
Et pour faire changer votre volage humeur,
Tircis, ſi ſans railler vous avez pû le dire,
Vous ne connoiſſez pas ce que ſent votre cœur.

Vous ne cherchez point à me voir,
Et l'on ne vous voit point avoir,
Quand vous me rencontrez, certaine impatience
De me conter quelque choſe de doux.
Vous avez des Rivaux ſans en être jaloux,
Et vous ſupportez mon abſence
Sans peine, ſans pleurs, ſans ennui.
Tircis, l'Amour n'eſt point de votre connoiſſance ;
Vous prenez ſa ſœur pour lui.

EPITRE

A M. LE DUC DE MONTAUSIER,

Sur la Priſe de Philisbourg. 1688.

LE Dieu couronné de pavots
A peine ce matin m'avoit abandonnée,
Qu'Apollon à mes yeux encor à demi clos
S'eſt fait voir de Lauriers la tête environnée,
Lui que j'avois prié, depuis près d'une année,
De ne plus troubler mon repos.

Vien chanter, m'a-t-il dit, vien, il faut te réſoudre
A célébrer encor de glorieux exploits.
Louis à ſon Dauphin vient de prêter ſa foudre;
Et ce jeune Héros, dont tout ſuivra les loix,
A, pour ſon coup d'eſſai, mis Philiſbourg en poudre.
Quel plus noble emploi pour ta voix?

Apollon, à ces mots, m'a préſenté ſa Lyre,
Dont j'ai déja tiré tant d'agréables ſons:
Je l'ai priſe, &, malgré les maux dont je ſoupire,
Pleine du beau feu qu'il m'inſpire,
Je vais recommencer d'héroïques Chanſons.

Illuſtre Montauſier, daigne les faire entendre
Au Vainqueur à qui je les doi.
Sur elles tu ſçauras répandre
Un charme, à qui ſon cœur ſe laiſſera ſurprendre.
Sers mon zèle, & dis-lui pour moi :

La Saiſon, la Nature, & l'Art unis enſemble
Ont fait pour Philiſbourg des efforts inouis :
Tu les a ſurmontés ; par toi l'Empire tremble ;
Tu reſſembleras à Louis,
Grand Prince, s'il ſe peut que quelqu'un lui reſſemble.

Je m'étois attendue à tout ce que tu fais.
Le Dieu des Vers, dans ſes Oracles,
Quoiqu'on ait dit, ne ment jamais.
Lorſqu'un fils vint remplir tes plus tendres ſouhaits,
Apollon, par ma bouche, annonça les miracles
Que tu ferois, lorſque la Paix
A ta fière valeur ne mettroit plus d'obſtacles.

Tu n'as que trop tenu ce qu'il avoit promis.
Expoſé nuit & jour au feu des ennemis,
On t'a vû mépriſer en jeune téméraire
Mille & mille volantes morts ;
Et l'on diroit, à te voir faire,

Que tu crois qu'en naiſſant on ait plongé ton corps,
Comme celui d'Achille, au fond des eaux fatales,
Qui voient ſur leurs ſombres bords,
Des Rois & des Bergers les fortunes égales.

Qu'on vient de découvrir de vertus dans ton cœur,
Et que tu fais du tems un glorieux partage!
Que ce partage cauſe & de joie & de peur!
Peut-on regarder ſans frayeur
Les différens périls où ta valeur t'engage?
Peut-on, ſans t'adorer, te voir donner tes ſoins,
Tantôt à pourvoir aux beſoins
Des Guerriers que la gloire a couverts de bleſſures,
Et tantôt à tracer de fidèles peintures
Des grandes actions dont tes yeux ſont témoins?

Le Soleil, infortuné père
D'un fils indocile, imprudent,
Depuis que Philiſbourg a ſenti ta colère,
Moins lumineux & moins ardent,
D'un cours précipité paſſe à l'autre hémiſphère;
Il remplit à regret ſon glorieux emploi;
Tu renouvelle ſa triſteſſe,
Lorſqu'il te voit conduire avec tant de ſageſſe
Les deſſeins dont Louis s'eſt repoſé ſur toi.

De quel œil penſes-tu que l'Europe regarde
Ce que tu viens d'exécuter ?
Tant d'Etats, qu'en deux mois ton bras vient d'ajouter
Aux Etats que le Ciel te garde,
Lui font voir tout ce qu'on hazarde,
Et tout ce qu'on s'apprête encore de regrets.
Quand on irrite un Roi, de qui rien ne retarde
Ni les deſſeins, ni les progrès.

Quelque loin que ta gloire aujourd'hui ſoit allée,
Elle fait le plaiſir du plus ſage des Rois,
Quand il voit ta prudence à ta valeur mêlée
Aſſurer le bonheur de l'Empire François.
Plus ſûr de ſon deſtin que ne fut autrefois
Le tonnant rival de Pélée,
Il ne craint point qu'un fils efface ſes exploits.

Arrête une courſe ſi belle ;
Aux douceurs du repos la ſaiſon te rappelle :
Mars fuit les Aquilons, & cherche les Zéphirs ;
Viens ſécher les beaux yeux d'une auguſte Princeſſe ;
Viens remplir ſes plus doux déſirs :
Ton ardeur pour la gloire allarme ſa tendreſſe :
L'inquiétude & la triſteſſe,
En ton abſence, ont pris la place des plaiſirs.

Tu jouis, Montauſier, du doux fruit de tes peines ;
Ton jeune Achille eſt triomphant
De l'orgueil des Aigles Romaines :
Vainement contre lui l'Empire ſe défend.
Philiſbourg, Frankendal, Manheim, Trèves,
Mayence,
Que leurs Dieux n'ont pû garantir,
Font bien voir de quel ſang le Ciel l'a fait ſortir,
Et quelle habile main cultiva dès l'enfance
La valeur du Héros qui vient d'aſſujettir
Et du Nècre & du Rhein l'orgueilleuſe puiſſance.

Sur nos ſacrés Autels on voit fumer l'encens,
Pour une ſi grande victoire ;
Tout retentit ici du doux bruit de ſa gloire :
Mais rien n'eſt comparable aux tranſports que je ſens.
Oui, l'amitié, l'eſtime, & la reconnoiſſance,
Que depuis long-tems je te doi,
Me font bien mieux ſentir qu'au reſte de la France
Un ſuccès dont l'éclat rejaillit juſqu'à toi.

BALADE.

VOtre bonne foi m'épouvante ;
Vous croyez trop légèrement.
Si l'on aimoit fidèlement,
Serois-je encor indifférente ?
Etre la dupe des douceurs
D'une troupe vaine & galante
Eſt le deſtin des jeunes cœurs.
De cette conduite imprudente
Il n'eſt cœur qui ne ſe repente.
Tous les hommes ſont des trompeurs.

Jeune, belle, douce, brillante,
Le cœur tendre, l'eſprit charmant ;
Des malheurs de l'engagement
Ne prétendez pas d'être exempte.
Affectons-nous quelques rigueurs ?
On ſe rebute dans l'attente
Des plus précieuſes faveurs.
La tendreſſe eſt-elle contente ?
On entend dire à chaque Amante :
Tous les hommes ſont des trompeurs.

Vous croyez que la Crainte invente
Les dangers qu'on court en aimant ;
S'il plaît à l'Amour, quelque Amant
Un jour vous rendra plus ſçavante.
Vers les dangereuſes langueurs
Vous avez une douce pente ;
Vous ſoupirez pour des malheurs
Dont vous paroiſſez ignorante :
Vous mériterez qu'on vous chante :
Tous les hommes ſont des trompeurs.

ENVOI.

SI pour vous épargner des pleurs
Ma raiſon n'eſt pas ſuffiſante,
Regardez ce que repréſente
Le ſerpent caché ſous les fleurs.
Il nous dit : Tremblez, Amarante ;
Tous les hommes ſont des trompeurs.

AIR.

L'Aimable Printems fait naître
Autant d'amours que de fleurs ;
Tremblez, tremblez, jeunes cœurs.
Dès qu'il commence à paroître
Il fait ceſſer les froideurs ;
Mais ce qu'il a de douceurs
Vous coûtera cher peut-être.
Tremblez, tremblez, jeunes cœurs ;
L'aimable Printems fait naître
Autant d'amours que de fleurs.

AIR.

DOux tranſports, trouble dangereux,
Que dans mon jeune cœur un tendre amour fait naître,
Vous n'oſeriez paroître.
Hélas ! pourquoi faut-il qu'un devoir rigoureux
Faſſe perdre à l'Amour tant de momens heureux ?

EPITRE
A
M. le MARECHAL DUC DE VIVONNE,
Vice-Amiral de France.

VOus, que Neptune a vû cent fois
Vainqueur des ennemis du plus grand Roi du monde,
Vous qui n'avez pas fait moins de fameux exploits
En terre ferme que ſur l'onde ;
Généreux Maréchal, conſervez tous mes droits.
Un puiſſant ennemi contre moi ſe déclare,
Contre qui je ſens bien que je ne puis tenir ;
Pour m'ôter l'honneur il prépare
Tout ce que l'eſprit peut fournir.
Sa Fortune, pour moi toujours impitoyable,
Ne pouvoit dans tout l'Univers
Me faire un ennemi plus fort, plus redoutable
Que l'illuſtre Duc de Nevers.
Ah ! Seigneur, à ce nom vous changez de viſage,
Hélas ! je devois bien prévoir
Que l'amitié, qui vous engage,
L'emporteroit ſur le devoir ;
Et que ſans vous en émouvoir
Vous verriez mon honneur faire un triſte naufrage.

Cependant vous ſçavez combien l'honneur eſt cher :
Vous ſçavez que LOUIS ordonne
Que vous faſſiez punir, ſans excepter perſonne,
Ceux qui veulent nous l'arracher.
Je le perdrai pourtant ſi votre ordre n'empêche
Qu'on ne l'attaque fortement ;
Ce n'eſt pas véritablement
Ce certain honneur qu'on nous prêche
Qu'il faut garder ſoigneuſement,
C'eſt l'honneur de chanter mieux que tous nos Orphées
L'invincible & ſage LOUIS.
J'ai ſur eux remporté de glorieux trophées ;
Et Nevers, favori des neuf ſçavantes Fées,
Veut m'ôter, par ſes chants, l'honneur dont je jouis.

STANCES.

DAns un charmant déſert, où les tendres Zéphirs
Folâtrent tous les jours avec la jeune Flore,
Je forme d'innocens déſirs
En ſongeant au Berger que j'aime & qui m'adore,
Et je rêve à tous les plaiſirs
Que, s'il étoit ici, je goûterois encore.

Hélas! cent fois la nuit, hélas! cent fois le jour,
Je m'imagine voir, dans ce lieu ſolitaire,
Tircis prêt d'expirer d'amour,
Me dire en ſoupirant: L'Aſtre qui nous éclaire
Ne voit rien, quand il fait ſon tour,
Qu'on doive comparer au bonheur de vous plaire.

Lorſqu'auprès d'un ruiſſeau par mes larmes troublé
Je m'amuſe à chanter par quelle violence
Mon eſprit ſe trouve accablé
Des cruelles douleurs d'une ſi longue abſence,
Toujours un ſoupir redoublé
De ma triſte Chanſon vient rompre la cadence.

Pour flatter ma douleur je ne ſçai que choiſir ;
Le chant des Roſſignols, le bruit d'une Fontaine,
Rien ne charme mon déplaiſir.
J'en parle ſi ſouvent aux Nymphes de la Seine,
Que je ne donne pas loiſir
Aux Echos d'alentour de prendre un peu d'haleine.

Vous que j'ai tant gravé ſur les bois d'alentour ;
Beau nom de ce Berger ſi cher à ma mémoire,
Croiſſez comme fait notre amour,
Comme fait ma douleur, & comme fait ſa gloire ;
Afin de témoigner un jour
Une fidélité qu'on aura peine à croire.

Et toi, Tyran des cœurs, Enfant délicieux ;
Dont l'empire s'étend ſur toute la Nature,
Amour, ramène dans ces lieux
L'aimable & cher auteur des peines que j'endure ;
Ou la Mort, en fermant mes yeux,
A ton divin pouvoir s'en va faire une injure.

AIR.

NE pourrois-je donc point connoître
Quel eſt ce redoutable Amour,
Qui de mon jeune cœur un jour,
A ce qu'on dit, ſera le maître ?
Ce Berger ſi charmant, ſi beau,
Qui ſous nos chênes verds tous les ſoirs vient m'attendre,
Et qui connoît quelle herbe eſt propre à mon troupeau,
Ne pourroit-il point me l'apprendre ?

AIR.

ALeandre, ce Héros charmant,
Ne paroît plus ſenſible à mon amour fidelle ;
Il court, ſans l'écouter, où la gloire l'appelle ;
Il préfère au plaiſir d'être aimé tendrement
Les périls où conduit cette gloire cruelle.
Ah ! que de pleurs coûte un Amant
Qu'il faut partager avec elle !

A M. GARNIER.

UNe bourſe dans ce tems-ci,
Où, même chez les gens du plus haut caractère,
A travers la dorure éclate la misère,
Eſt, il faut l'avouer ici,
Un meuble aſſez peu néceſſaire,
A peu près tout autant qu'un vieux Amant tranſi
L'eſt à jeune & coquette fille.
Cependant, comme à l'Hombre, ayant ſouvent Codille
Et quatre Matadors auſſi,
On pourroit aiſément trouver quelque reſſource;
Recevez mon préſent, & qu'auprès d'un bon feu
Le Démon qui préſide au jeu
De louis tous les jours rempliſſe cette bourſe.
Damon, d'un ſemblable ſecours
Vous avez, ſelon moi, plus beſoin que perſonne;
Vous que votre penchant porte à donner toujours
Sans vouloir jamais qu'on vous donne,
Et dont l'eſprit, plus fort que les autres eſprits,
Et plus plein de délicateſſe,
Fait voir pour la Fortune un généreux mépris.
Si cette inconſtante Déeſſe,
A qui par vanité nous ſacrifions tous,
Avoit moins d'injuſtice & de ſcélérateſſe,
On n'auroit lieu de faire aucun ſouhait pour vous.

AIR.

TAndis que vous êtes belles,
Des cœurs ſoumis & fidèles
Ecoutez les doux ſoupirs ;
Riez, charmante jeuneſſe,
Des leçons que fait ſans ceſſe
Contre les tendres déſirs
La Raiſon aux airs ſévères.
Hé ! ſont-ce là ſes affaires ?
Se connoît-elle en plaiſirs ?

DIALOGUE:

Janvier 1689.

PERSONNAGES.

L'AMOUR.

LES PLAISIRS, } *Suite de l'Amour.*
LA JALOUSIE, }
LE DEPIT, }

MERCURE.

L'AMBITION.

LE TROUBLE, } *Suite de l'Ambition.*
LA CRUAUTE', }

DIALOGUE

Composé pour être chanté devant le Roi

au mois de Janvier. 1689.

SCENE I.

L'AMOUR, LES PLAISIRS, LA JALOUSIE, LE DEPIT, ET LA SUITE DE L'AMOUR.

L'AMOUR.

Dans ces bois, dont l'affreuſe paix
Eſt ſi propre à flatter les plaiſirs qu'on me donne,
Sans flambeau, ſans arc, & ſans traits,
Plaiſirs, laiſſez-moi pour jamais.
Jalouſie & Dépit, à qui je m'abandonne,
Demeurez. Je vous aime autant que je me hais.

UN PLAISIR.

Votre caprice, Amour, va gâter nos affaires.
Formez de plus juſtes déſirs.
Nous nous ſommes néceſſaires.
Vous ne pouvez durer long-tems ſans les Plaiſirs,
Et ſans vous ils ne touchent guères.

Le Cœur des Plaiſirs répète.

Vous ne pouvez durer long-rems ſans les Plaiſirs ;
Et ſans vous ils ne touchent guères.

UN AUTRE PLAISIR.

Chacun de nous à ſon tour vous nourrit,
Aiguiſe vos traits, & vous guide.
Pourquoi nous préférer, à vous-même perfide,
La Jalouſie & le Dépit?
Contre vous tous les jours il n'eſt rien qu'ils ne faſſent;
En un moment ils effacent
Le charmant ſouvenir d'une tendre faveur.
Quand vous êtes forcé d'abandonner un cœur,
Ce ne ſont qu'eux qui vous en chaſſent.

LA JALOUSIE.

Que les Plaiſirs ſont ingrats
De me faire une quérelle !
Je leur redonne une grace nouvelle,
Quand ils ont uſé leurs appas.
De tous mes droits, Amour, ſur vous je me repoſe.
Vous avez intérêt à ne m'éloigner pas ;
Sans moi vous ſeriez peu de choſe.
Quand on aime, il faut de tems en tems
De petits ſujets de ſe plaindre :
Je ſuis faite pour les Amans.
Les Plaiſirs les plus vifs deviennent languiſſans
Quand on en jouit ſans rien craindre.

LE DEPIT.

Je ne vous ferai point ici de longs diſcours.
Amour, vous pourrez apprendre
D'un cœur délicat & tendre
De quelle utilité je vous ſuis tous les jours.
Contre le Tems ſans mon ſecours
Vous auriez peine à vous défendre.
Il eſt de certains nœuds cachés,
D'aimables nœuds, qui par toute la terre
Tiennent les cœurs l'un à l'autre attachés.
Lorſque par les Plaiſirs ces beaux nœuds ſont lâchés,
C'eſt le Dépit qui les reſſerre.

L'AMOUR.

Je ſçai tout ce que je vous dois;
Mais dans la douleur qui m'accable,
Je ne reconnois plus d'intérêt ni de loi.
Ma perte eſt inévitable.
Louis rompt pour jamais tout commerce avec moi;
La brillante Jeuneſſe
M'avoit mis bien avecque lui.
Aujourd'hui,
Qu'elle a fait place à la Sageſſe,
Je n'ai plus d'appui.
Doux Plaiſirs, à mon infortune
Intéreſſez-vous,

Ma diſgrace vous eſt commune,
Le goût de ce Héros règle les autres goûts.
Doux Plaiſirs, à mon infortune
Intéreſſez-vous.

Le Cœur des Plaiſirs.

A ſon infortune
Intéreſſons-nous.

L'AMOUR.

Mais que cherche en ces lieux ma cruelle ennemie ?

SCENE II.

L'AMOUR, L'AMBITION.

Suite de l'Amour. Suite de l'Ambition.

L'AMOUR.

AMbition, fatale au bonheur des Humains,
Venez-vous inſulter aux maux dont je me plains ?

L'AMBITION.

Non. Au fond de mon cœur la haine eſt endormie,
Regrettant des plaiſirs que j'ai trop peu goûtés,
Et dont le ſouvenir au déſeſpoir m'expoſe,
Je viens dans ces lieux écartés
Soupirer en ſecret des chagrins qu'on me cauſe,
Et que je n'ai pas mérités.

Louis, qui me ſuivoit, me laiſſe,
Pour la Paix que du Ciel il a ſçu rappeller.

L'AMOUR.

Ah ! de tant d'autres cœurs vous êtes la maîtreſſe ;
Que vous pouvez vous conſoler !

L'AMBITION.

Foible ſoulagement pour ma douleur cruelle !
Amour, malgré vos ſoins divers
Qui me font tous les jours quelque offenſe nouvelle ;
Je ſçai bien que dans l'Univers
Il n'eſt guère de cœurs qui ne me ſoient ouverts :
Mais je m'étois mêlée
De regner dans un cœur auſſi grand que le ſien.
A préſent je ne trouve rien
Dont mon ame ſoit conſolée.

Suite de l'Ambition.

O malheur le plus grand de tous !

Suite de l'Amour.

O malheur qu'en vain on déplore !

Suite de l'Ambition.

Qui peut forcer un Roi de ſa gloire jaloux ?

Suite de l'Amour.

Qui peut forcer un Héros qu'on adore

Tous enſemble.

A ſe déclarer contre nous ?

Suite de l'Ambition.

C'eſt la Paix.

Suite de l'Amour.

C'eſt la Sageſſe.

Suite de l'Ambition.

Elle lui vole des Lauriers.

Suite de l'Amour.

Elle l'enlève à la Tendreſſe.

Suite de l'Ambition.

Affligez-vous Guerriers.

Suite de l'Amour.

Beautés, pleurez ſans ceſſe.

Tous enſemble.

Louis le plus aimable & le plus grand des Rois
Nous mépriſe, & ſuit d'autres loix.

SCENE III.

MERCURE, L'AMOUR, L'AMBITION, *Suite de l'Amour, Suite de l'Ambition.*

MERCURE.

PArtez, Amour; allez vous rendre
A la Cour du plus ſage & du plus grand des Rois.
Le Deſtin aujourd'hui s'explique par ma voix.
Ici bas il me fait deſcendre.
Il veut que vous alliez par d'agréables jeux
Délaſſer ce Héros des ſoins qu'il daigne prendre
Pour rendre ſes peuples heureux.
Vous, fière Ambition, couronnez tant de fêtes
En peignant à ſa Cour les funeſtes revers,
Les déſordres & les tempêtes
Dont vous effrayez l'Univers.
Que vois-je? quel ſombre nuage
Se répand ſur votre viſage?

L'AMBITION.

Mercure, croyez-vous mon courage aſſez bas,
Et voudriez-vous me contraindre
A divertir un Roi dont vous n'ignorez pas
Que je ſuis en droit de me plaindre?

L'Univers m'eſt témoin
Que j'ai toujours été d'accord avec ſa gloire.
S'il m'avoit voulu croire,
Ah ! que je l'aurois mené loin !
Mais malgré mes conſeils qu'appuyoit la Victoire
D'Olivier il orna ſon front.
Mortel affront,
Ne ſortez point de ma mémoire.

L'AMOUR.

En vain pour moi vous me preſſez
De quitter ces ſombres retraites.
Pour demeurer ici j'ai mes raiſons ſecrètes.

MERCURE.

Point de raiſons, obéiſſez.

L'AMOUR.

Hé ! comment voulez-vous que je vous obéiſſe ?
Voulez-vous que je divertiſſe
Un Héros qui me hait.
Je me plains de Louis, tout le monde le ſçait.
M'a-t-il jamais en vain offert un ſacrifice ?
Quand pour lui j'ai tout fait,
Pourquoi faut-il qu'il me haïſſe !

L'AMBITION *& ſa Suite.*

Puiſqu'il eſt las d'être vainqueur
Près de lui que pourrions-nous faire ?

L'AMOUR *& ſa Suite.*

Puiſqu'il nous chaſſe de ſon cœur
N'ayons plus de ſoin de lui plaire.

L'AMOUR ET L'AMBITION *ensemble.*

Abandonnons au repos
L'AMBITION. } Ce fameux Héros
L'AMOUR. } charmant

MERCURE *à l'Amour.*

Lorsqu'on est dans son printems
Il est assez difficile
Que le cœur demeure inutile.
Mais il est un certain tems
Où l'on doit être tranquille.
La Raison,
Comme l'Amour, a sa saison.

L'AMOUR.

Que ces raisonnemens soient suivis du vulgaire;
C'est pour lui qu'ils sont faits.
Un Amant couronné dans tous les tems peut plaire.
Les Rois comme les Dieux ne vieillissent jamais.

MERCURE.

Je suis las des détours que votre orgueil me donne.
Rallumez ce flambeau, reprenez ce carquois.
Foible enfant, est-ce avec le Destin qu'on raisonne?
Vous sçavez quelles sont ses loix.
Il a marqué dans ce livre terrible,
Qui de tout l'Univers règle les actions,
Qu'après avoir dompté cent fières Nations,
Louis toujours invincible
Regneroit sur ses passions.

Et vous, Ambition, calmez votre colère.
Louis a repris son tonnerre.
Quoiqu'à l'abri de nos dangereux traits,
Dans le champ de la Paix
Sans cesse ce Héros moissonne
Des Lauriers aussi beaux que ceux qu'offre Bellone.
Il n'est pas moins le Défenseur des Rois.
Sa Cour est leur asyle, il va venger leurs droits.
On verra par ses soins un Monarque intrépide,
Aussi persécuté, mais aussi grand qu'Alcide,
Malgré tous les efforts de ses fiers ennemis
Remplir ses trônes affermis.
Cessez donc de faire paroître
De vains ressentimens.
Amusez de tems en tems
Le grand Roi qui les a fait naître.
L'inflexible Destin vous borne à cet honneur.
Par ses decrets sacrés Louis doit être maître
De l'Univers & de son cœur.
Partez, vous dis-je, allez vous rendre
Dans ce charmant séjour qu'il a rendu fameux.
Et par des Jeux
Délassez-le des soins qu'il daigne prendre
Pour rendre ses peuples heureux.

LE CŒUR DES PLAISIRS.

Revenez, agréable Joie,
Nos malheurs sont finis;
L'ordre du Destin nous renvoie
Près du Héros qui nous avoit bannis.

A jamais avec lui puiſſions-nous être unis.
Revenez, agréable Joie,
Nos malheurs ſont finis.

UN PLAISIR.

Il eſt aiſé de reprendre
Quelque goût pour les plaiſirs.
La Sageſſe a beau défendre
L'uſage des doux ſoupirs,
Pour peu qu'on ait l'ame tendre,
Il eſt aiſé de reprendre
Quelque goût pour les plaiſirs.

LA JALOUSIE ET LE DEPIT *enſemble.*

Non. Rien ne peut troubler ſa ſageſſe profonde.
Mais, à revoir ce beau ſéjour,
D'où Louis à ſon gré règle la Terre & l'Onde,
Votre intérêt ſe trouve, Amour.
Une ſeule beauté de ſa ſuperbe Cour
Vous fournit plus de traits que le reſte du monde.

L'AMOUR, L'AMBITION, *& leurs deux Cœurs enſemble.*

Célébrons cet heureux retour.
Que tout ce qui reſpire à l'envi nous réponde;
Que tout chante ce grand jour.

L'AMBITION

L'inquiétude m'abandonne.

L'AMOUR.

Tous mes chagrins ſe ſont évanouis.

L'AMOUR ET L'AMBITION
enſemble.

Partons, le Deſtin ordonne
Que tout obéiſſe à Louis.

Les deux Cœurs répètent.

Partons, le Deſtin ordonne
Que tout obéiſſe à Louis.

AIR.

Il eſt tems de nous allarmer.
De l'amoureux Daphnis, fuyons le tendre hommage.
La rigueur eſt ſouvent d'un difficile uſage.
Ha ! de quelque fierté qu'un cœur puiſſe s'armer,
Lorſqu'un Amant qui plaît parle un certain langage,
Il en coûte moins pour aimer
Qu'il n'en coûte pour être ſage.

EPITRE

A M. LE DUC DE MONTAUSIER.

20. *Decembre* 1689.

SUr vos Lettres, ſur vos Diſcours,
(On ne peut pas de meilleurs gages,)
Je croi, Seigneur, que mes ouvrages
Vous ont plû, vous plairont toujours.

Dans cette juſte confiance
Qui fait mon plaiſir le plus doux,
Je vous en offre un, qui, je penſe,
N'a jamais été vû de vous.

Si de l'examiner vous vous donnez la peine,
Son tour ne vous déplaira pas;
Et vous n'y trouverez, ſans faire trop la vaine,
Rien de guindé, ni rien de bas.

Comme de ſon travail d'ordinaire on s'entête,
Ce que je dis du mien fait ſur vous peu d'effet.
Il n'eſt ſans doute point parfait;
Mais, mon excuſe eſt toute prête,
J'étois jeune quand je l'ai fait.

Belle excuſe à donner, me direz-vous peut-être
D'un air bruſque, d'un ton fâché !
Falloit-il le faire paroître
Que vous ne l'euſſiez retouché ?

Ah, Seigneur ! depuis quatre luſtres,
Pour faire qu'il ſoit ſans défauts,
Une troupe d'amis illuſtres
A joint ſes ſoins à mes travaux.

Mais, ſoins infortunés, & travaux inutiles !
Les enfans que l'Hymen fournit
A corriger ſont moins faciles
Que tous les enfans de l'Eſprit.

Tel eſt celui pour qui j'eſpere
Ce généreux ſecours éprouvé tant de fois.
Apollon n'en eſt pas le père,
C'eſt à l'Hymen que je le dois.

Je voudrois fort qu'il plût. Mais, Seigneur, il me ſemble
Qu'il faut, pour prévenir le monde en ſa faveur,
Qu'il puiſſe aller par vous au Héros qui raſſemble
Avec la qualité d'équitable vainqueur
La piété ſincère & la fière valeur :
Vertus qu'on ne voit guère enſemble.

EPITRE

A M. LE DUC DE MONTAUSIER. 1689.

AMi ferme & fidèle, unique & sûr asyle
Pour le mérite malheureux,
Prodige de la Cour, ennemi généreux
De la complaisance servile;
Illustre Montausier, l'honneur de ces climats,
Pour qui les portes du trépas
Ont semblé si long-tems ouvertes.
Qui pourroit vous connoître, & ne pas regarder
Comme la plus grande des pertes
Une mort que le Ciel ne peut trop retarder?

Tandis que d'une ame héroïque
Vous souteniez des maux si longs, si douloureux;
Tandis que gémissoit pour vous la voix publique,
(Eloge qui n'est point douteux):
Nos cœurs ne furent pas les seuls qui s'affligerent.
Ces Dieux à qui la crainte éleva des Autels,
A ce qu'on m'a dit, partagerent
L'inquiétude des Mortels.

Dans le doux loiſir que vous donne
L'heureux retour d'une ſanté,
Qui doit vous faire voir encor plus d'une Automne,
Ecoutez-moi; voici ce qu'on m'en a conté.

Un Dieu de votre connoiſſance,
Capricieux, cruel, & qu'on appelle Amour,
A la Nymphe aux cent voix demandoit l'autre jour:
Que fait-on maintenant en France?
Car vous n'ignorez pas, je penſe,
Que je n'habite plus dans ce charmant ſéjour.

Ce qu'on y fait, répondit-elle?
Louis, dont autrefois vous étiez ſatisfait,
S'y prépare à punir l'audace criminelle
Des nombreux ennemis que ſa gloire lui fait.
Le goût pour ces ſortes d'ouvrages,
Qu'inſpirent les ſçavantes Sœurs,
S'y perd faute de protecteurs.
On y fait peu de cas de vos doux badinages,
Le vin, le jeu, la chaſſe, y paroiſſent meilleurs;
Et le petit nombre de cœurs
Pour qui le mérite a des charmes,
Y ſent pour Montauſier les plus vives allarmes;
Il a de mortelles langueurs.

Quoi, Montauſier perdroit la vie,
S'écria cet enfant qui vous a fait aimer
De l'incomparable Julie
Que le Ciel avoit pris tant de ſoin de former !
Cruelle Renommée ! ah ! que viens-je d'entendre ?
En achevant ces mots, il pâlit, il trembla ;
Il ne voulut plus rien apprendre,
Et vers Jupiter il vola.

Eſt-ce ainſi, Maître du Tonnerre,
Lui dit-il bruſquement devant les autres Dieux,
Que vous veillez ſans ceſſe au bonheur de la terre ?
De la troupe des maux le plus pernicieux
Déclare à Montauſier une cruelle guerre.
Eſt-il des jours plus précieux ?

Hé ! d'où vient qu'Apollon qui dans ce coin rumine
Quelques inutiles chanſons,
Et qui divinité de deux ou trois façons
Se mêle de la Médecine,
Ne cherche point quelque racine
Qui guériſſe l'appui de ſes chers nourriſſons ?

Quoi ! je verrai perir comme un homme ordinaire
Un ami dont le cœur me reſpecta toujours,
Et qui m'a garanti de tous les mauvais tours
Que de tout tems l'Hymen eſt en droit de me faire !
Non, non, pour Montauſier j'obtiendrai du ſecours,
Vous avez intérêt de ne me pas déplaire.

Mais ne diroit-on pas qu'être de ſes amis,
S'écria le Dieu de la Thrace,
Exempte de ſouffrir la fatale diſgrace
Où tous les hommes ſont ſoumis ?
Amour, vous portez loin l'audace,
Vous devriez être content
Que ce Mortel, cet homme illuſtre,
Pour qui vous vous empreſſez tant,
Ait fini le ſeizième luſtre.
Dans le plus terrible danger,
Je l'ai vû tant de fois ſi peu ſe ménager ;
Tant de fois de larges bleſſures
Mes yeux ont vû le fer & le feu le couvrir
Qu'il ne devroit plus être en état de mourir.

A cette belle remontrance,
L'Amour depuis long-tems irrité contre Mars,
Gardoit un dangereux ſilence,
Et promenoit ſur lui d'étincelans regards.

Entre ces Dieux cruels le désordre alloit naître,
Si le grand Jupiter toujours bon, toujours doux,
N'eût appellé l'Amour pour lui faire connoître,
Que du fatal instant il n'étoit point le maître :
Au fier Destin adressez-vous,
Lui dit-il ; je le voi paroître.

Alors le petit Dieu mutin,
Oubliant tout d'un coup Mars & sa réprimande,
Les yeux baignés de pleurs, harangua le Destin.
O vous ! à qui rien ne commande,
O vous... Ne me fais point de discours superflus,
Interrompit l'Etre inflexible,
Je sçais ce que tu crains ; mais ne t'afflige plus.
De tout tems j'ai marqué dans ce Livre terrible
Qui de tous les Mortels règle les actions,
Que Montausier verra cette ligue orgueilleuse,
Malgré les vains efforts de tant de légions,
Apprendre aux autres Nations
Des exploits de Louis la suite merveilleuse.

Je ne vous dirai point quels furent les transports
Du Dieu dont tout connoît la puissance suprême ;
Pour les représenter l'Eloquence elle-même
Feroit d'inutiles efforts.

Il me ſemble qu'il dût, dans l'excès de ſa joie,
Sentir tout ce que j'ai ſenti
Quand j'appris que des maux où vous étiez en proie
Le Ciel vous avoit garanti.

Ne traitez point, Seigneur, ceci de bagatelle;
Ce que je vous écris, je le tiens de bon lieu.
Eſt-il rare qu'une Mortelle,
En commerce avec plus d'un Dieu,
Sçache du Ciel quelque nouvelle?

A M. LE MARQUIS DE MARCILLY,

Pour le jour de la SAINT LOUIS. 1690.

POur imiter votre Patron,
Non pas en tout, mais en partie,
(Car de la ſainteté vous n'avez nulle envie)
Vous voulez, Marquis, ce dit-on,
Aller crever en Hybernie.
Ne vous récriez point ſur la comparaiſon
De la gent Irlandoiſe à la gent Sarrazine;
C'eſt tout un: & s'il faut que l'humeur Paladine
Vous faſſe guerroyer en ce maudit canton,
Je gage * Marmuſe & Mignon,
Que vous regretterez ma mauvaiſe cuiſine.

REMARQUE.

* Chat & Ecureuil.

A M. LE BARON DE BRETEUIL,

Introducteur des Ambaſſadeurs.

QUand de mes intérêts vous voulez vous charger,
Songez-vous à ce que vous faites ?
Contre qui le voudra j'offre ici de gager
Deux ou trois tendres chanſonnettes
Que mon étoile à corriger
Vous coûteroit plus qu'à changer
Toutes les prudes en coquettes.

Ne me renvoyez point à certains cheveux gris,
Sur leſquels, au retour de la célèbre Ville
Qui fut le berceau de Virgile,
Se récrierent tant Verſailles & Paris ;
Et qu'en homme rempli d'adreſſe
Vous donnez tous les jours aux mères, aux maris,
Pour garants de votre ſageſſe.
A quoi vous ſerviroit de prendre ce détour ?
J'ai l'honneur de vous bien connoître.
Daphnis, affectez de paroître
Autant qu'il vous plaira dégoûté de l'amour :
Formé pour le ſentir & pour le faire naître,
Vous m'avez bien la mine d'être
En commerce galant juſques au dernier jour.

Quand je dévoile ces myſtères,
Je croi vous voir me dire avec un air grondeur :
Si pour aimer toujours le Ciel a fait mon cœur,
De quoi vous mêlez-vous, ſont-ce là vos affaires ?
Non vraîment, ce ne les ſont pas ;
Je ne ſuis point à me le dire.
Mais bien vous en a pris que je n'ai fait que rire
De l'affront que reçoit mon ſexe en pareil cas.
Vous auriez fait d'Iphis le vilain perſonnage :
Oui, ſans doute, ma perte eût été d'âge en âge,
Célèbre par votre trépas ;
Si j'avois pris, ſelon l'uſage,
La querelle de mes appas.

Plus je repaſſe dans ma tête
Ce tems où, par malheur pour Meſſieurs les Epoux,
Vous alliez tous les jours de conquête en conquête,
Et plus je trouve malhonnête
Que vous n'ayez daigné rendre le mien jaloux.
Ceci n'eſt point plaiſanterie.
Pour vous, comme pour moi, c'eſt un vilain endroit.
Tous deux vingt ans de moins, tous deux ſous même toit,
Sans la moindre galanterie !
O ſiècle ! ô mœurs ! qui le croiroit ?

Eſt-ce ma faute ? Eſt-ce la vôtre ?
Parlez ; mais que vais-je éplucher ?
Si les nœuds de l'Amour n'ont pû nous attacher,
Tous deux vingt ans de plus, & tous deux loin de
l'autre,
Il eſt bien tems de s'en fâcher.

Mais, quand de nos tiédeurs j'aurois trouvé la cauſe,
Il n'en ſeroit ni plus ni moins.
Rempliſſons notre eſprit de plus ſolides ſoins ;
Daphnis, autre tems, autre choſe :
Je vous quitte aujourd'hui d'hommage, de déſirs ;
Exemple dans mon ſexe aſſez grand, aſſez rare.
Après avoir paſſé la ſaiſon des plaiſirs
Au hazard des affronts que l'Amour nous prépare,
Souvent nous pouſſons des ſoupirs.
Mais quelle vanité barbare
Fait que j'oſe inſulter à de pareils malheurs ?
Je mériterois bien de faire les honneurs
De quelque aventure bizarre,
Et d'être le jouet de nos jeunes Seigneurs.

Eloignons cette idée ; elle eſt trop effroyable
Pour la conſerver plus long-tems.
Tout ce qu'a l'amitié de tendres mouvemens
M'en offre une plus agréable.

C'eſt à vous à tenir ce qu'elle me promer ;
Vous qui voulez, Daphnis, que ſes nœuds nous uniſſent,
Et que de quelques ſoins vos ſoins me garantiſſent ;
C'eſt à vous d'empêcher que tout ce que permet
Une conduite négligente,
Faute qu'ami d'humeur galante,
A peu près comme vous, aſſez ſouvent commet,
Faſſe qu'un jour je me repente
Du doux engagement où l'amitié nous met.
Pour moi qui ſuis égale, & qui ne ſuis qu'amie,
Vous ne devez pas avoir peur
De trouver au fond de mon cœur
Un ſeul moment du jour ma tendreſſe endormie.

Fin du premier Tome.

627018
SBN

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Les Oeuvres de Madame & de Mademoiſelle* DESHOULIERES, & n'y ai rien trouvé qui doive empêcher la réimpreſſion de ces Ouvrages déja connus & goûtés du Public. Fait à Paris ce 12. Août 1745.

FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien-amé MICHEL-ANTOINE DAVID fils, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire réimprimer & donner au Public des Livres qui ont pour titre : *Oeuvres de Madame Deshoulieres*, *Entretiens Phyſiques du P. Regnault avec la ſuite*, *la Médecine*, *la Chirurgie & la Pharmacie des Pauvres*, *par M. Hecquet*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége, pour ce néceſſaires. A ces cauſes, Voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis, & permettons par ces Preſentes, de faire réimprimer leſdits Livres en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre

& débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *neuf années conſécutives*, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres de vendre, faire vendre, débiter, imprimer ou faire imprimer leſdits Livres, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement, ou autre, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que la réimpreſſion deſdits Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle ſous le contreſcel des Préſentes ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq ; qu'avant de les expoſer en vente, les Imprimés qui auront ſervi de copie à la réimpreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le ſieur d'Agueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Châ-

teau du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le ſieur d'Agueſſeau Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenue pour duëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés, féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le dix-huitiéme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil ſept cent quarante-cinq, & de notre Regne le trente-uniéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON.

Je cède à M. PRAULT fils moitié de mon droit au préſent Privilége pour ce qui regarde ſeulement les *Oeuvres de Madame Deshoulieres*; à Madame la Veuve BROCAS & à M. Durand chacun un ſixième auſſi dans les *Oeuvres de Madame Deshoulieres*; de plus je cède à M. DURAND moitié de mon droit au préſent Privilége pour ce qui regarde la *Médecine des Pauvres de M. Hecquet*, & cinq douzièmes dans les *Entretiens Phyſiques du P. Regnault avec la ſuite.*

Je cède en outre à Meſſieurs JEAN-THOMAS HERISSANT & CLAUDE JEAN-BAPTISTE HERISSANT

chacun un douzième dans les *Entretiens Physiques du P. Regnault & la suite.* Fait à Paris le cinq Octobre 1745.

DAVID l'aîné.

Registré ensemble les présentes Cessions sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 504. *fol.* 438. *conformément aux anciens Reglemens confirmez par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 6. *Novembre* 1745.

VINCENT, Syndic.

DE L'IMPRIMERIE DE J. B. COIGNARD,
IMPRIMEUR DU ROI.